VOYAGES
DE M. LE MARQUIS
DE CHASTELLUX
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

Dans les années 1780, 1781 & 1782.

Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω.
Multorumque hominum vidit urbes, & mores cognovit.
ODISSÉE, *Liv. I.*

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1788.

AVERTISSEMENT DE LA PREMIERE ÉDITION.

LE Public est instruit depuis longtems que M. le Marquis de Chastellux a écrit les journaux de différens voyages qu'il a faits dans l'Amérique septentrionale, & on a toujours paru desirer que ces journaux fussent plus répandus. L'auteur, qui ne les avoit rédigés que pour lui-même & pour ses amis, s'y étoit jusqu'ici constamment refusé. A la vérité, le premier & le plus considérable avoit été imprimé en Amériques, mais il n'en avoit fait tirer que 24 exemplaires, n'ayant eu d'autre objet que d'éviter la multiplicité des copies, qui devenoient indispensables dans un pays & dans un tems où l'on ne pouvoit espérer de faire parvenir aucun paquet en Europe, à moins qu'on ne l'envoyât par duplicata. D'ailleurs, la petite imprimerie qui étoit à bord de l'escadre de Rhode-Island, lui avoit fonrni des facilités dont il avoit cru devoir profiter. De ces vingt-quatre exemplaires, à peine dix ou douze sont arrivés en Europe, & il les avoit tous adressés à des personnes sûres, à qui il avoit recommandé

de n'en pas laiſſer tirer des copies. Cependant la curioſité qu'inſpiroit alors tout ce qui avoit rapport à l'Amérique, avoit donné beaucoup d'empreſſement à les lire. Ils paſſerent ſucceſſivement dans un grand nombre de mains, & on a lieu de croire qu'elles n'ont pas toutes été égalément fideles; on ne peut même douter qu'il n'en exiſte des copies manuſcrites; & comme elles auront été faites très à la hâte, on en doit conclure qu'elles ſont très incorrectes.

Au printems de l'année 1782, M. le Marquis de Chaſtellux fit un voyage dans la Haute-Virginie; & dans l'automne de la même année, il en fit un autre dans l'État de Maſſachuſſet, le New-Hampshire & la Haute-Penſylvanie. Suivant ſon uſage, il écrivit les journaux de ces voyages; mais ſe trouvant près de retourner en Europe, il les garda dans ſon porte-feuille. Ceux-ci n'ont d'abord été connus que de quelques amis, à qui il les a prêtés; car il avoit continué de réſiſter aux inſtances que pluſieurs perſonnes, & nous en particulier, lui avions faites de nous mettre à portée de les publier. Cependant un de ſes amis, qui a de grandes correſpondances dans les pays étrangers, l'ayant fort preſſé de lui donner du moins quelques morceaux détachés de ces mê-

mes journaux, pour les faire insérer dans un receuil périodique qu'on imprime à Gotha, & où l'on s'attache sur-tout à rassembler des ouvrages qui n'ont pas été rendus publics, il y consentit, & pendant une année entiere, il parut dans chaque N°. de ce journal quelques pages prises ça & là dans ceux de M. le Marquis de Chastellux. Ces morceaux n'avoient aucune suite, & ils étoient tirés indifféremment du premier & du second voyage. L'Auteur avoit pris cette précaution pour éviter que quelques Libraires étrangers n'entreprissent de les rassembler, & de tromper le Public en les donnant pour un ouvrage complet. L'expérience a prouvé l'insuffisance de cette précaution. Il est arrivé en effet qu'un Imprimeur de Cassel, peu scrupuleux . a réuni ces morceaux détachés, & sans avertir qu'ils n'avoient aucune suite, il les a publiés sous le titre de *Voyages de M. le Chevalier de Chastellux*, nom que portoit eucore l'Auteur il y a deux ans.

La publicité d'un ouvrage aussi mntilé & aussi iuforme, & à laquelle M. le Marquis de Chastellux ne s'attendoit pas, loin de le flater, ne pouvoit que lui déplaire. C'est alors que nous avons cru pouvoir renouveller nos instances auprès de lui, & que nous en avons obtenu son

manuſcrit original, auquel il a bien voulu joindre les cartes & les plans dont nous avons fait uſage. Nous nous empreſſons de les donner au Public, & nous pouvons l'aſſurer que nous avons tâché de mettre tous nos ſoins à le rendre, par l'exécution, digne de l'importance du ſujet, du nom & de la réputation de l'Auteur.

Nous avons cru ne devoir employer le caractere italique que la premiere fois qu'il ſe préſentoit un nom propre d'homme ou de ville. Ce moyen nous a paru d'autant plus convenable qu'il fixe l'attention du Lecteur, & que l'italique moins multiplié donne plus de grace à l'impreſſion.

Les deux Cartes géographiques préſentent avec toutes l'exactitude poſſible, non ſeulement les pays où l'Auteur a voyagé, mais tous les aſyles ou il s'eſt arrêté, & dont il a fait mention dans ſes journaux. Nous avons l'obligation de ces deux Cartes à M. Dezoteux, Capitaine de Dragons, & Aide-Maréchal des-Logis-Adjoint, qui les a rédigées & réduites. Cet Officier ayant fait la guerre en Amerique, a parcouru lui-même la plus grande partie des lieux indiqués dans ces Cartes.



VOYAGES

joint-
ns fait
ner au
nous
endre,
sujet,

le ca-
se pré-
ville.
onve-
& que
grace

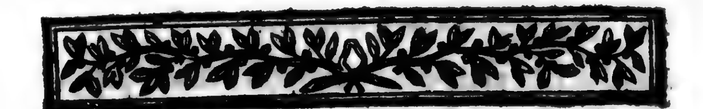
entent
ement
us les
ention
on de
iné de
djoint,
ayant
même
ns ces

AGES

Crown P^t.
TICONDERAGO
RIV. DE CONNECTICUT
Fort Edward
Saratoga
Stillwater
Schenectady
ALBANY
Surewsbury
Grafton
Sutton
Chandlers
Woodstock
Springfield
Clarktavern
Windham
Bolton
Plainfield
Kinderhook
RIV. NORD
Claverack
Sheffield
Noble town
Canaan
Livingston Manner
Schuyler
Rhynbeak
Prake
Pogh
New hareford
Hareford
Farmington
Litchfield
Wethersfield
Lebanon
Colchester
Midleton
Washington
New London
Stonington
Scarborough
Mille Brook
Naborough
Fish kill
New haven
Judith P^t
New Windsor
WEST POINT
STONY P^t
Kings Ferry
Stratford
Norwel
Stamford
Rye
Mamarneck
Montauk P^t
RIV DE LA DELAWARE
Susquehannah
Wioming
Sussex
Bas Kenridge
Newark
NEW YORK
LONG ISLAND
Easton
Bethleem
Reading
Elizabeth Town
Somerset
Prince Town
Brunswick
Kingstown
Maidenhead
Trenton
Northampton
Montgomery
Whitemarsh
Bristol
Germantown
Derby
Chester
PHILADELPHIE
Glocester
Fort Red bank
Brandywine
Wil. Worth
Wilmington
Newcastle
Head of Elk
Delaware Bay
Cape May
ATLANTIC OCEAN


CONNECTICUT
RIV. DE
Havre de Piscataqua
PORTSMOUTH
Hampton
Banc de Gesllery
Exeter
Cap Anne
Grafton
Chandlers
Woodstock
Springfield
Windham
Bolton
Plainfield
Colchester
New London
Stonington
Warren
Bristol
PROVIDENCE
BOSTON
Wrentham
Cape Codd
Crab Bank
Elizabeth Island
Marthas Vineyard
NEWPORT
Judith P.t
Noman Island
Montauck P.t
ISLAND
OCEAN
C
CARTE
POUR SERVIR AU JOURNAL DE
M.R LE M.QUIS DE CHASTELLUX
Redigée Par M.r Dezoteux Officier
dans l'Etat Major de l'Armée

Tom. I.



VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

VOYAGE DE NEWPORT A PHILADELPHIE - ALBANY, &c.

DEPUIS le 11 Juillet, que j'avois débarqué à Newport, je m'étois presque toujours trouvé dans l'impossibilité de m'en absenter, même pour deux jours seulement. Dès le 19 de ce mois, la flotte angloise commença à se montrer devant le port : le lendemain, nous comptions vingt-deux voiles, & peu de jours après, nous apprîmes que les ennemis embarquoient des troupes. Ce ne fut que vers le milieu du mois d'Août, que nous fûmes

informés du parti que les Anglois avoient pris de les débarquer à New-York & sur Long-Island. Il ne paroissoit pas encore bien clair qu'ils eussent renoncé à leur entreprise : tous les jours, nous recevions des avis qui annonçoient de nouveaux embarquemens. Nous augmentions nos fortifications ; & notre établissement encore récent, me donnoit des occupations journalieres, qui ne me permettoient pas de m'éloigner. M. de Rochambeau, qui depuis longtems se proposoit de visiter ceux qu'il avoit faits à Providence, ne put exécuter ce projet que le 30 Août. Je l'accompagnai, & nous revînmes le lendemain. Le 18 Septembre, il partit avec le Chevalier de Ternai pour se rendre à Hartford, sur le continent, où le Général Washington lui avoit donné rendez-vous. Je ne le suivis pas dans ce voyage ; & le hasard fit que pendant son absence, nous nous trouvâmes dans la position la plus critique où nous ayons été depuis notre arrivée. On croyoit alors à Rhode-Island que M. de Guichen, qu'on savoit parti pour Saint-Domingue, venoit joindre ses forces aux nôtres, & on se voyoit au moment d'agir. Le 19, on

apprit qu'au lieu de M. de Guichen, l'Amiral Rodney étoit arrivé à New-York avec dix vaiſſeaux de ligne. On ne douta pas que la flotte françoiſe, & même l'armée, ne fuſſent attaquées. En conſéquence, on emboſſa les vaiſſeaux, & on protégea leur mouillage par de nouvelles batteries, qui furent conſtruites avec beaucoup d'intelligence & de célérité. Au commencement d'Octobre, la ſaiſon étant déja avancée, & l'Amiral Rodney n'ayant rien entrepris, on eut lieu de croire que nous ſerions tranquilles le reſte de l'année, & on ne s'occupa plus qu'à préparer le logement des troupes pour le quartier d'hiver. Elles y entrerent le 1[er] Novembre : c'étoit l'époque à laquelle je pouvois ſans crainte m'éloigner de l'armée ; mais ne voulant pas montrer trop d'empreſſement, & deſirant de voir s'établir la diſcipline & les arrangemens relatif aux cantonnemens, je différai juſqu'au 11 à me mettre en route pour une longue tournée ſur le continent.

Je partis ce jour-là avec M. Linch & M. de Monteſquieu (1), qui avoient chacun leur do-

(1) Tous les deux ont été faits Colonels en second à leur retour.

mestique. J'en avois trois, dont l'un menoit un cheval en main, & l'autre conduisoit une petite charette, qu'on m'avoit conseillé de prendre pour porter les porte-manteaux, & éviter par ce moyen de blesser mes chevaux de suite. Il faisoit alors une forte gelée; la neige couvroit la terre, & le vent de nord-ouest étoit très piquant. En allant au Ferry (1) de Bristol, je me détournai pour voir les fortifications de *Butts-Hill*, & je me rendis au Ferry vers onze heures & demie. Le passage fut long & difficile, parce que le vent étoit contraire. On fut obligé de courir trois bordées, & il fallut faire deux voyages pour passer nos chevaux & la charrette. J'arrivai à deux heures à Waren, petite ville de l'État de Massachusset, qui est à dix-huit milles de Newport. Je descendis dans une bonne auberge, dont le propriétaire, appellé M. Buhr, est remarquable par sa grosseur énorme, celle de sa femme, de son fils & de toute sa famille. Je

---

en Europe; le premier, du Régiment de Walsh, & le second, du Régiment de Bourbonnois.

(1) Les Ferrys sont les endroits où l'on passe des rivieres ou des bras de mer sur des bateaux qui vont à rames ou à voiles.

n'avois dessein que de faire manger mes chevaux; mais le froid augmentant toujours, & la charrette n'étant arrivée que vers trois heures, je renonçai à l'entreprise d'aller coucher à Providence, & je pris le parti de rester à Waren, où je me trouvois fort bien. Après le dîner, j'allai sur le bord de la petite riviere de Barrington, qui coule près de cette ville, pour voir entrer un sloop venant du Port-au-Prince. Ce sloop appartenoit au Brigadier-Général (de milice) Porter, neveu de M. Buhr, & encore plus gros que lui. Le Colonel Green, que je rencontrai sur le quai, me fit faire connoissance avec M. Porter, & nous allâmes prendre du thé chez lui, dans une maison simple, mais aisée, dont l'intérieur & les habitans offroient un échantillon des mœurs de l'Amérique.

Le 12, je partis à huit heures & demie pour Providence, où j'arrivai à midi. Je descendis au College, c'est-à-dire à notre hôpital (1); j'en fis la

(1) Ce College est un magnifique bâtiment, que l'état de Rhode-Island a fait construire dans une très belle situation, sur une des éminences dont la ville de Providence est entourée. Il peut contenir plus de 200 Éleves; mais il étoit à peine achevé lorsque la guerre a com-

visite, & je dînai chez M. Blanchard, Commissaire des Guerres. A quatre heures & demie, j'allai chez le Colonel Bowen, chez qui j'avois logé à mon premier voyage; j'y pris du thé avec plusieurs

---

mencé, & il n'avoit pas encore été habité lors de notre débarquement à Newport. Notre navigation ayant été très longue (elle dura 70 jours, & les troupes étoient restées trois semaines embarquées, attendant dans la rade de Brest un vent favorable) nous reconnûmes à notre arrivée, que sur le nombre de 11,000 hommes à-peu-près que composoient les troupes de terre & les équipages des vaisseaux, nous avions plus de 1200 scorbutiques. On en plaça 400 dans le College de Providence; un pareil nombre fut distribué dans plusieurs Églises de Newport, sans que les habitans, de quelque communion qu'ils fussent, en témoignassent le moindre mécontentement; le reste fut envoyé dans des barraques, que les troupes américaines, obligées pendant trois ans d'observer les Anglois à Rhode-Islande, avoient fait construire sur une langue de terre, appellée *Popishquash*. Il ne sera peut-être pas inutile, pour le bien de l'humanité, d'observer ici que ce fut dans ce dernier hôpital que les malades furent guéris en plus grand nombre & en moins de tems. Comme il se trouvoit placé sur une péninsule dont il étoit aisé de fermer la communication avec le continent par un simple corps-de-garde, on n'avoit aucun désordre à craindre de la part des soldats & des matelots, & on les laissoit se promener librement. Ils pouvoient donc se traîner le long des haies & des buissons, & manger des fruits sauvages, qu'ils y trouvoient en abondance dans cette saison. Malheureusement les légumes étoient très rares à Rhode-Island, les Anglois ayant détruit tous les jardins.

Dames ou Demoiselles, dont une assez jolie, appellée Miss Angel. On me conduisit ensuite chez Mistris Warnum, où je trouvai encore compagnie; & de-là chez le Gourverneur Bowen, qui me donna un lit.

Le 13, j'allai déjeûner chez le Colonel Peck : c'est un jeune homme aimable & honnête, qui a passé l'été dernier à Newport avec le Général Heath. Il me reçut dans une jolie petite maison, où il logeoit

On n'épargna rien cependant pour en rassembler, & l'on eut soin d'avoir une marmite particuliere pour les scorbutiques, dans laquelle on mettoit moins de viande & plus de légumes. Cette précaution qu'on ne tarda pas à prendre, eut les meilleurs effets. Mais il ne sera pas encore hors de propos de remarquer qu'il fallut des ordres particuliers pour qu'elle fût mise en usage, les ordonnances pour le service des hôpitaux, qui existoient alors, ne permettant pas à l'administration de passer d'autre dépense que celle d'une livre de viande par malade, & obligeant en même tems d'employer cette quantité toute entiere. Celles qui ont été faites sous le ministere actuel laissent au Médecin la liberté de prescrire le genre de bouillon qu'il croit le plus convenable; mais on approchoit déja de la fin du dix-huitieme siécle, avant de s'être avisé de ce changement; & combien de victimes n'avoient-elles pas été sacrifiées jusque-là à l'exacte observation de ces réglemens, tous imaginés cependant pour le plus grand bien de l'humanité!

ſeule avec ſa femme, qui eſt jeune auſſi, & d'une figure agréable, ſans être diſtinguée. Ce petit établiſſement, où regnent l'aiſance & la ſimplicité, donnoit l'idée du bonheur doux & paiſible, qui paroît s'être réfugié dans le Nouveau-Monde, après s'être arrangé avec le plaiſir, à qui il a laiſſé l'Ancien.

La ville de Providence eſt bâtie au bord d'une riviere qui n'a pas ſix milles de long, & qui ſe jette dans le même golfe où ſe trouvent Rhode-Iſland, Conanicut, Prudence, &c. Elle n'a qu'une rue; mais cette rue eſt très longue: le fauxbourg, qui eſt aſſez conſidérable, eſt de l'autre côté de la riviere. Cette ville eſt jolie; les maiſons ſont peu ſpacieuſes, mais bien bâties & bien accommodées en dedans. Elle eſt reſſerrée entre deux chaînes de montagnes, l'une au nord, & l'autre au ſud-oueſt, ce qui occaſionne une chaleur inſupportable pendant l'été; mais elle eſt expoſée au vent de nord-oueſt, qui l'enfile d'un bout à l'autre, & qui la rend très froide en hiver: elle peut contenir deux mille cinq cents habitans. Sa ſituation eſt très avantageuſe pour le commerce; auſſi en faiſoit-

elle un considérable pendant la paix. Les vaisseaux marchands peuvent charger & décharger leurs denrées dans la ville même, & les vaisseaux de guerre ne peuvent approcher du port. Ce commerce est le même que celui de Rhode-Island & de Boston; il exporte des bois & des salaisons; il rapporte du sel & beaucoup de mélasses, de sucre & d'autres denrées des Indes occidentales: on envoie aussi à la pêche de la morue & à celle de la baleine. Cette derniere se fait avec succès entre le cap Codd & Long-Island; mais on va souvent au détroit de Baffin & aux îles de Falkland. Les habitans de Providence, comme ceux de Newport, font aussi le commerce de Guinée; ils y achetent des esclaves & les portent aux Indes occidentales, où ils prennent des lettres-de-change pour la Vieille-Angleterre, d'où ils tirent des étoffes & autres marchandises.

En sortant de chez le Colonel Peck, je montai à cheval pour me rendre à *Voluntown*, où je devois coucher. Je m'arrêtai à *Scituate*, dans une assez mauvaise auberge, appellée *Angel's-Tavern*; c'est à-peu-près moitié chemin de Voluntown: j'y

fis repaître mes chevaux, & je repartis au bout d'une heure, sans avoir vu arriver ma charrette. De cet endroit à Voluntown, la route est très mauvaise; on ne fait que monter & descendre, & toujours par des chemins raboteux. Il étoit déja six heures du soir & nuit close, lorsque je me trouvai à *D***-Tavern*, qui n'est qu'à vingt-cinq milles de Providence. Je descendis de cheval avec d'autant plus de plaisir que le tems étoit affreux. Je fus très bien logé & très bien reçu chez M. D***. C'est un vieillard de soixante-treize ans, grand & encore vigoureux; né en Irlande, il s'est établi d'abord dans l'État de Massachusset, & ensuite dans celui de Conecticut. Sa femme, plus jeune que lui, est active, bonne & serviable; mais sa famille est charmante. Elle est composée de deux jeunes gens l'un de 28 ans & l'autre de 21; d'un enfant de 12, & de deux filles de 18 à 20 ans, belles comme le jour. L'aînée de ces filles étoit malade, gardoit la chambre & ne se montroit pas. J'ai su depuis, qu'elle étoit grosse & presqu'à terme: elle a été trompée par un jeune homme qui, après avoir promis de l'épouser, s'est absenté & n'est point

revenu (1). Le chagrin & les incommodités de la grossesse l'avoient jettée dans la langueur, elle ne descendoit point au rez-de-chaussée où ses parens habitoient; mais on en prenoit grand soin, & elle

(1) Lorsqu'on reçut en Europe un petit nombre d'exemplaires de ce Journal, montant en tout à sept ou huit, les seuls que l'Auteur ait envoyés, la curiosité qu'excitoit alors tout ce qui avoit quelque rapport aux affaires d'Amérique, leur attira beaucoup de Lecteurs. Quoique l'Auteur ne les eût adressés qu'à ses amis les plus intimes, & qu'il eût pris la précaution de les prévenir, que son intention n'étoit pas qu'ils eussent aucune publicité, ils passérent rapidement de mains en mains; &, comme on ne pouvoit en disposer que pour peu de tems, ils furent lus avec autant de précipitation que d'avidité. Cet empressement ne pouvoit venir que du desir qu'on avoit de se former une idée des mœurs des Américains, dont ce Journal offroit plusieurs détails, auxquels l'éloignement & la nouveauté prêtoient quelqu'intérêt. Cependant, par une contradiction moins rare en France qu'en tout autre pays, quelques personnes n'hésiterent pas à juger l'Auteur sur des convenances dont il pouvoit seul leur donner quelqu'idée: on le taxa de légéreté & d'indiscrétion, parce qu'en racontant l'aventure d'une fille trompée par son amant, il n'avoit déguisé ni les noms ni les lieux. Une réflexion très simple, & qui ne coûtoit aucun effort à l'esprit, c'est qu'il n'est guere vraisemblable qu'un Officier-Général, un homme de 45 ans, particuliérement lié avec les Américains, & qui montre par-tout un sentiment de reconnoissance & d'attachement pour tous ceux qui lui ont témoigné de la bienveillance, se permette, non pas d'of-

avoit toujours quelqu'un pour lui tenir compagnie. Tandis qu'on me préparoit un très bon souper, j'entrai dans la chambre où la famille étoit rassemblée ; je vis une tablette sur laquelle il y avoit

---

senser, mais même d'affliger d'honnêtes gens, dont il n'a reçu que de bons procédés, & dont il ne peut parler qu'avec éloge. D'ailleurs, la maniere simple & même sérieuse dont cet article est écrit, n'offre aucune apparence de légéreté, & c'en étoit assez pour prévenir celle que certains Lecteurs mettoient dans leur jugement. Une autre réflexion demandoit un peu plus de combinaisons, mais s'offroit encore assez naturellement : l'Auteur a voulu, auroit-on pu dire, nous donner une idée des mœurs américaines, dont assurément il est loin de faire la satyre ; ne seroit-il pas possible que parmi ces peuples si distans de nous, de toutes façons, une fille qui se seroit trop tôt livrée à l'homme auquel elle étoit engagée, de l'aveu même de ses parens, une fille sans défiance, dans un pays où l'on n'est pas instruit à en avoir, où la morale est tellement dans son enfance, qu'on croit que le commerce entre deux personnes libres est moins condamnable que les infidélités, les caprices, les coquetteries mêmes, qui troublent tant de ménages européens : ne seroit-il pas possible que cette fille, aussi intéressante que malheureuse, fût plutôt plainte que blâmée, qu'elle conservât encore tous ses droits dans la société, & qu'elle devînt épouse & mere légitime, quoique son aventure ne soit ni ignorée, ni même dissimulée ! En effet, comment l'Auteur auroit-il pu apprendre cette histoire ! Est-ce par la chronique scandaleuse, dans un hameau où il n'a connu que ses hôtes ! *J'ai su depuis* (a-t-il dit en parlant de cette fille) *qu'elle étoit grosse & presque à*

quarante à cinquante volumes; je les ouvris, & je trouvai que ces livres étoient tous des ouvrages classiques, grecs, latins & anglois. Ils appartenoient au fils aîné de M. D***. Ce jeune homme avoit

---

terme. Comment l'a-t-il su! De ses propres parens, qui n'en avoient pas fait d'abord un mystere, & ensuite une confidence. Mais s'il étoit arrivé que ces juges séveres, parvenus à la fin de leur lecture, se fussent rappellés ce qu'ils avoient vu au commencement, ils auroient observé, que deux mois après, l'Auteur se trouvant une seconde fois à Voluntown, vit Miss D***. alaitant son enfant, qui passoit perpétuellement de ses genoux sur ceux de sa mere; qu'alors elle étoit chérie, soignée par toute sa famille. Ce spectacle touchant a été décrit avec intérêt, & non pas avec malignité. Enfin il est tems de tranquilliser, non pas les Critiques, mais les ames sensibles, les seules dont le suffrage soit précieux : dans un autre voyage à Voluntown, l'Auteur a eu la satisfaction de voir Miss D***. parfaitement heureuse : son amant étoit revenu; il l'avoit épousée, il avoit expié tous ses torts, & même ils n'étoient pas tels qu'ils avoient paru d'abord; des circonstances malheureuses pouvoient lui servir d'excuses, s'il en est jamais pour celui qui laisse un seul jour dans de telles angoisses l'intéressante & foible victime qui n'a pu lui résister.

P. S. La note ci-dessus se trouve dans la premiere édition; & quoiqu'elle soit déja très longue, nous ne pouvons nous refuser la satisfaction d'insérer ici celle que le Traducteur anglois, M. G*** a bien voulu y ajouter. Nous saisissons avec d'autant plus de plaisir cette occasion de lui rendre toute la justice qui lui est due, que sa

très bien fait ses classes, & il étoit *Tutor* au collège de Providence, lorsque la guerre vint interrompre les études. Je causai avec lui sur différens points de littérature, & particuliérement sur la ma-

---

modestie ne peut être blessée de nos éloges, lorsque notre intérêt même nous engage à les publier. C'est en effet justifier pleinement l'Auteur des Voyages, que de dire que M. G*** qui, dans cette circonstance, lui donne une entiere approbation, n'est pas moins distingué par l'élévation de son ame, son amour pour l'humanité, & son zele pour tout ce qui est bon & honnête, que par ses vastes connoissances en littérature, & par la facilité & l'elégance de son style. Voici comment il s'exprime, *pag. 13, tome I.*

» Le Traducteur, qui a été à Voluntown, & qui a eu la satisfaction de jouir de la société, & d'être témoin du bonheur de cette » intéressante famille, a été instruit aussi de toute cette aventure. » Telle est l'approbation entiere qu'il a donnée, tant à la justesse » des réflexions de l'Auteur, qu'à la rectitude de ses intentions, » qu'il ne s'est pas fait le moindre scrupule d'imprimer en toutes » lettres le nom des personnes dont il s'agit, bien persuadé que leur » réputation ne doit pas en souffrir, & qu'il pourroit au contraire op- » poser avec avantage les mœurs & les vertus de cette famille respec- » table à tout ce que le rigorisme d'Europe peut montrer de plus » austere. Les circonstances de cette aventure ont été racontées au » Traducteur, par le pere & la mere, & cela avec la même candeur » & la même simplicité qu'elles paroissent l'avoir été au Marquis de » Chastellux. Tous ces honnêtes gens sont d'un caractere aimable & » hospitalier. Le pere est loin de manquer d'instruction, & c'est de lui

niere dont on doit prononcer les langues mortes. Je lui trouvai de l'instruction, accompagnée de beaucoup de simplicité & de modestie.

Nous fûmes servis à souper par une jeune fille d'une beauté parfaite, appellée Miss *Pearce*. C'étoit une voisine de Madame D***, qui étoit venue la voir & l'aider, en l'absence de sa fille cadette. Cette jeune personne avoit, comme toutes les Américaines, le maintien très décent, même sérieux; elle souffroit volontiers qu'on la regardât, qu'on louât sa figure, & même qu'on lui fit quelques caresses, pourvu que ce ne fût point avec un air de familiarité & de libertinage. En effet, les mauvaises mœurs sont si étrangeres à l'Amérique que le commerce avec les jeunes filles est sans conséquence, & que la liberté même y porte un caractere de modestie, que n'a pas notre pudeur affectée & notre fausse réserve. Mais, ni le

---

» que le Traducteur a tenu plusieurs Anecdotes piquantes sur la prise » du Général Prescott, qui fut conduit dans cette auberge, après avoir » été enlevé dans son lit par un parti Américain, & emmené prisonnier, sans avoir eu le tems de prendre aucune partie de ses habillemens, &c. &c. &c. »

bon ſouper que je faiſois, ni les livres de M. D***, ni même les beaux yeux de Mademoiſelle Pearce, ne faiſoient point arriver ma charrette : je me couchai ſans en avoir aucune nouvelle ; & comme je deſirai une chambre à feu, Miſs Pearce m'en prépara une, en me prévenant que cette chambre communiquoit à celle de la malade, avec qui elle couchoit, & en me demandant bien poliment ſi cela ne m'incommoderoit pas qu'elle paſsât dans ma chambre lorſque je ſerois dans mon lit. Je l'aſſurai que ſi elle troubloit mon ſommeil, ce ne ſeroit pas comme un ſonge funeſte. Effectivement elle vint un quart d'heure après que je fus couché. Je fis ſemblant de dormir pour examiner ſa contenance ; elle paſſa tout doucement, en tournant la tête de l'autre côté, & cachant ſa lumiere de peur de m'éveiller. Je ne ſais ſi c'eſt mon éloge ou ma critique que je ferai, en diſant que bientôt après je m'endormis profondément.

A mon réveil, je retrouvai Miſs Pearce, mais non pas ma charette : il paroiſſoit plus que probable qu'elle s'étoit briſée en mille morceaux. J'étois décidé à renoncer à porter de cette maniere

mes

mes petits bagages, mais encore falloit-il les avoir. Je pris donc le parti d'attendre & celui de déjeûner, qui étoit encore plus aisé à prendre. Enfin, vers onze heures du matin, mes *vigies* la signalerent. Ce fut une grande joie dans tout l'équipage de la voir arriver, quoique désemparée & remorquée par un cheval de louage, qu'on avoit été obligé de mettre devant le mien. Il est bon de savoir que mes gens, tous fiers d'avoir un grand moyen de transporter mes effets, l'avoient chargée de beaucoup de choses inutiles; que moi-même, prévenu qu'on ne trouvoit pas de vin dans les auberges, j'avois jugé à propos de me munir de cantines qui en tenoient douze bouteilles; & qu'ayant pris encore la précaution de demander deux ou trois pains blancs au Munitionnaire des vivres à Providence, il en avoit entassé une vingtaine, qui pesoient plus de quatre-vingt livres. Ma pauvre charrette étoit donc chargée à couler bas. Son plus grand malheur vint pourtant d'avoir donné contre des écueils qui avoient brisé une roue & fort endommagé l'autre. Il fut bientôt résolu qu'on la laisseroit chez M. D*** qui se chargeroit de la faire raccommoder; que

mon vin seroit divisé en trois parties, dont l'une seroit bue le jour même, l'autre confiée à mon hôte, avec priere de la garder jusqu'à mon retour, & la troisieme lui seroit offerte, avec priere de la boire, ce qui ne souffrit aucune difficulté. Cependant le reste du jour devant être employé à faire de nouvelles dispositions, je me décidai à séjourner à Voluntown. Je fis l'inspection de mes bagages : tout ce qui m'étoit inutile fut empaqueté & déposé chez M. D***, le reste enfermé dans des porte-manteaux; &, par une promotion faite à la prussienne, sur le champ de bataille, mon cheval de charrette fut changé en cheval de bât. La lecture de quelques Poëtes anglois, la conversation, tant avec MM. Linch & Montesquieu, qu'avec mes hôtes, me firent passer très agréablement la journée. Vers le soir, deux voyageurs entrerent dans la chambre où j'étois, s'assirent auprès du feu, bâillerent & sifflerent sans faire aucune attention à moi. Cependant peu-à-peu la conversation s'engagea, & cette conversation fut très bonne & très agréable. L'un d'eux étoit Colonel de milice; il avoit servi en Canada, s'étoit

trouvé dans différens combats où il avoit été blessé. Je dirai une fois pour toutes, que parmi les hommes au-dessus de vingt ans que j'ai rencontrés, de quelque condition qu'ils fussent, je n'en ai pas trouvé deux qui n'eussent porté les armes, entendu siffler des balles, & même reçu quelques blessures; de sorte qu'on peut assurer que l'Amérique septentrionale est toute militaire, toute aguerrie, & qu'on y peut faire sans cesse de nouvelles levées, sans y faire de nouveaux soldats.

Le 15, je partis de Voluntown à 8 heures du matin. Je fis encore cinq milles dans les montagnes; ensuite je vis l'horison s'agrandir, bientôt ma vue put s'étendre jusqu'à sa plus grande portée. En descendant les montagnes, & avant d'être parvenu au vallon, on trouve la ville, ou si l'on veut, le hameau de *Plainfield*; car ce qu'on appelle dans ce pays *Town*, ou *Township*, n'est qu'un certain nombre de maisons, dispersées dans un grand espace, mais qui appartiennent à la même corporation & envoient des députés à l'assemblée générale de l'Etat. Le centre ou le chef-lieu de ces villes est le *Meeting-House*, ou l'église.

Cette église est quelquefois seule, quelquefois accompagnée de quatre ou cinq maisons seulement; d'où il résulte que lorsqu'un voyageur fait cette question : *Combien y a-t-il d'ici à la ville?* On lui répond : *vous y êtes déja ;* mais s'il vient à spécifier l'endroit où il a affaire, soit le *Meeting-House*, soit telle ou telle taverne, on lui répond quelquefois : *Il y a encore sept ou huit milles.* Pour Plainfield, c'est une petite ville, mais un gros lieu, car il y a bien trente maisons à portée du Meeting-House. La situation en est agréable; mais elle offre de plus une position militare; c'étoit la premiere que j'eusse encore remarquée. On peut y camper sur de petites hauteurs, derriere lesquelles les montagnes s'élevent en amphithéatre, & présentent ainsi des positions successives jusqu'aux grands bois, qui serviroient de derniere retraite. Le pied des hauteurs de Plainfield est fortifié par des flaques d'eau qu'on ne peut traverser que sur une seule chaussée, ce qui obligeroit l'ennemi à défiler pour vous attaquer (1). La gauche & la droite

(1) En été, ces *flaques d'eau* sont à sec. C'est ce que j'ai reconnu

ſont appuyées par des eſcarpemens. La droite a de plus un étang qui en rend l'accès plus difficile. Ce camp eſt bon pour ſix, pour huit & même pour dix mille hommes; il pourroit ſervir à couvrir Providence & l'Etat de Maſſachuſſet, contre des troupes qui auroient paſſé la riviere de Connecticut. A deux milles de Plainfield, le chemin tourne vers le nord, & après avoir fait deux ou trois milles encore, on trouve la riviere de *Quenebaugh*, qu'on cotoie l'eſpace d'un mille environ, pour la paſſer à *Canterbury*, ſur un pont de bois aſſez long & paſſablement conſtruit. Cette riviere n'eſt ni navigable, ni guéable; elle coule parmi des pierres qui en rendent le lit très inégal. Les habitans du voiſinage y font des retenues en forme d'angle ſaillant, pour attrapper des anguilles : le ſommet de l'angle eſt dans le milieu de la riviere; là, ils placent un filet ſemblable à une bourſe, où le poiſſon qui ſuit le fil de l'eau, ne manque guere de ſe faire prendre.

---

depuis, & ce qu'il eſt bon d'obſerver, pour ne pas ſe faire une fauſſe idée de cette poſition.

Le pont de Canterbury a été conſtruit dans une vallée aſſez étroite & aſſez profonde. Le Meeting-Houſe de la ville eſt ſur la rive droite, ainſi que la plupart des maiſons; mais il y en a auſſi ſur les hauteurs de l'eſt, qui m'ont paru bien bâties & agréablement ſituées. Ces hauteurs étant de la même élévation que celles de l'oueſt, le local de Canterbury offre deux poſitions également bonnes pour deux armées qui ſe diſputeroient le paſſage du Quenebaugh. Dès qu'on a dépaſſé Canterbury, on entre dans les bois & dans une chaîne de montagnes, qu'on traverſe par des chemins très âpres & très difficiles. Six ou ſept milles plus loin, le pays commence à s'ouvrir, & on deſcend agréablement à *Windham.* C'eſt une jolie petite ville, ou plutôt c'eſt le germe d'une jolie ville. Il y a quarante ou cinquante maiſons aſſez rapprochées, & ſituées de maniere qu'elles offrent l'apparence d'une grande place publique & de trois grandes rues. Le *Seunganick*, ou le *Windham River* coule près de cette ville, mais n'eſt pas d'une grande utilité à ſon commerce; car cette riviere n'eſt pas plus navigable que le *Quenebaugh*, avec lequel

elle ſe joint pour former *Thames-River*, ou autrement dit, la Tamiſe. On pourra obſerver en liſant ce Journal, & encore mieux à l'inspection des cartes, que la plupart des rivieres & nombre de villes ont conſervé les noms que les Indiens leur avoient donnés : cette nomenclature a quelque choſe de piquant, en ce qu'elle retrace l'origine encore récente de ces établiſſemens ſi multipliés, & qu'elle offre ſans ceſſe à l'eſprit un contraſte bien frappant entre l'état antérieur & l'état actuel de ce vaſte pays.

Windham eſt à quinze milles de Voluntown. J'y trouvai les Huſſards de Lauzun, qui s'y étoient établis pour huit jours, en attendant qu'on eût préparé leurs quartiers à *Lebanon*. Je dînai chez M. le Duc de Lauzun ; & n'ayant pu repartir qu'à trois heures & demie, la nuit qui ſurvint bientôt, m'obligeea de m'arrêter à ſix milles de Windham, dans une petite taverne iſolée, tenue par Madame *Hill*. Comme la maiſon n'avoit pas grande apparence, je demandai ſi nous pourrions avoir des lits, la ſeule choſe dont nous euſſions beſoin ; car le dîner de M. de Lauzun ne nous avoit permis aucune

inquiétude pour le ſouper. Madame Hill me dit à la maniere du pays, qu'elle ne pouvoit *épargner* qu'un ſeul lit, parce qu'elle avoit chez elle un voyageur malade qu'elle ne vouloit pas déloger. Or ce voyageur étoit un pauvre ſoldat de l'armée continentale, qui avoit obtenu un congé pour aller chez lui rétablir ſa ſanté. Il portoit dans ſa poche ce congé en bonne forme, ainſi que le décompte exact de ce qui lui étoit dû; mais pas un ſol, ni en papier, ni en *argent dur* (1). Madame Hill ne lui en avoit pas moins donné un bon lit; & comme il s'étoit trouvé trop incommodé pour continuer ſa route, elle l'avoit gardé & ſoigné depuis quatre jours. Nous nous arrangeâmes du mieux qu'il fut poſſible : le ſoldat garda ſon lit; je lui donnai quelqu'argent pour continuer ſon voyage, & Madame Hill me parut beaucoup plus ſenſible à cette charité qu'au bon argent *dur* que je lui remettois pour payer ſon *bill*.

Le 16, à huit heures du matin, je pris congé

---

(1) *Hard money*. C'eſt le nom qu'on donnoit en Amérique aux eſpeces d'or & d'argent, par oppoſition au papier monnoie, *paper money*.

de ma bonne hôteſſe, & je m'acheminai vers Hartford, commençant ma route à pied, parce que la matinée étoit très froide. Après avoir deſcendu par une pente douce l'eſpace de deux milles, je me trouvai dans un vallon aſſez étroit, mais agréable & bien cultivé : il eſt arroſé par un ruiſſeau qui ſe jette dans le *Seunganick*, & qui eſt décoré du nom de *Hope-River*. On ſuit ce vallon juſqu'à *Bolton*, ville ou *Township*, qui n'offre rien de remarquable. Là, on traverſe une chaîne de montagnes aſſez élevées, qui va du nord au ſud comme toutes celles du Connecticut. Au ſortir des montagnes, on trouve les premieres maiſons de *Eaſt-Hartford*. Quoiqu'il ne nous reſtât plus que cinq milles à faire pour arriver à *Hartford Court-Houſe*, nous voulûmes laiſſer repoſer nos chevaux, qui avoient fait vingt-trois milles de ſuite. L'auberge où nous deſcendîmes eſt tenue par M. Mash : c'eſt, ſuivant l'expreſſion angloiſe, un bon fermier, c'eſt-à-dire un bon cultivateur. Il me dit qu'il venoit de commencer un établiſſement dans l'Etat de *Vermont*, où il avoit acheté deux cens acres de terre pour quarante dollars, ce qui revient

à deux cens livres de notre monnoie. L'État de Vermont eſt un vaſte pays, ſitué à l'eſt du New-Hampshire & de Maſſachuſet & au nord du Connecticut, entre la riviere de ce nom & celle d'Hudſon. Comme il s'eſt peuplé récemment, & qu'il a toujours été en litige entre la province de New-York & celle de New-Hampshire, il n'y a pas proprement de gouvernement établi. Un nommé Allen, fameux par l'expédition de Ticondérago, qu'il entreprit en 1775, de ſon chef, & ſans aucun ſecours que celui des volontaires qui le ſuivirent, s'eſt conſtitué le chef de ce pays. Il y a formé une aſſemblée de repréſentans; cette aſſemblée concede des terres, & le pays ſe gouverne par ſes propres loix, ſans aucune connexion avec le Congrès. Les habitans n'en ſont pas moins ennemis des Anglois; mais ſous prétexte qu'ils ſont frontieres du Canada & obligés de ſe garder, ils ne fourniſſent aucun contingent pour les dépenſes de la guerre. Pendant longtems ils n'avoient eu d'autre nom que celui de *Green-montain's-boys*, enfans de la montagne verte: mais ne le trouvant pas aſſez noble pour leurs nouvelles deſtinées, ils le traduiſi-

rent en françois; ce qui fit Verd-Mont, & par corruption Vermont: reste à savoir si c'est aussi par corruption que ce pays s'est arrogé le titre d'État de Vermont.

Vers quatre heures du soir, j'arrivai au Ferry de Hartford, après avoir voyagé par un chemin assez incommode, dont une grande partie forme une chaussée étroite à travers un bois marécageux. On passe ce Ferry, comme tous ceux de l'Amérique, sur un bateau plat qu'on conduit avec des rames. Je trouvai les auberges d'Hartford tellement remplies, qu'il étoit impossible de s'y procurer un logement. Les quatre États de l'est, c'est-à-dire, Massachusset, New-Hampshire, Rhode-Island & le Connecticut, tenoient alors leurs assemblées dans cette ville. Depuis longtems ces quatre États ont entr'eux une connexion particuliere, & ils se réunissent ainsi par députés, tantôt dans un État, tantôt dans l'autre. Chaque *Législature* envoie alors des Députés. Dans cette circonstance, rare en Amérique, où l'espace ne suffit pas aux hommes réunis, la maison du Colonel Wadsworth m'offrit un asyle très agréable;

il me logea chez lui, ainſi que M. le Duc de Lauzun, qui m'avoit paſſé en chemin. M. du Mas, attaché à l'Etat-Major de l'armée, & pour lors employé auprès de M. de Lauzun, M. Linch & M. de Monteſquieu eurent de très bons logemens dans le voiſinage.

Le Colonel Wadsworth eſt un homme de 32 ans, très grand & très bien fait, & d'une figure auſſi noble qu'agréable. Il habitoit autrefois Long-Iſland; & dès ſon enfance il s'étoit livré au commerce & à la navigation : il avoit déja fait pluſieurs voyages, tant à la côte de Guinée qu'aux Indes occidentales, lorſque, ſelon l'expreſſion uſitée en Amérique, la *conteſtation* actuelle a commencée : alors il ſervit dans l'armée, & ſe trouva à pluſieurs actions ; mais le Général Washington ayant reconnu que ſes talens le mettoient à portée de ſervir encore plus utilement, il le fit Commiſſaire pour les approviſionnemens. Cette place eſt militaire en Amérique, & ceux qui la rempliſſent ſont auſſi conſidérés que les principaux Officiers de la ligne. Le Commiſſaire-Général eſt chargé de tous les achats & le Quartier-Maître-

Général de tous les tranſports : c'eſt ce dernier qui déſigne les emplacemens, établit les magaſins, pourvoit aux voitures & ordonne les diſtributions : c'eſt auſſi d'après ſes reçus & ſes mandats que les *Pay-Maſters*, ou Tréſoriers, font leurs paiemens ; enfin, c'eſt proprement un Intendant militaire, tandis que le Commiſſaire-Général peut être comparé à un Munitionnaire qui réuniroit la partie des fourages à celle des vivres. Je crois un pareil arrangement auſſi bon que le nôtre, quoique ces départemens n'aient pas été exempts d'abus & même de blâme pendant le cours de la guerre préſente ; mais il faut obſerver que par-tout où le gouvernement eſt ſans force politique, & la caiſſe ſans argent, l'adminiſtration eſt toujours ruineuſe & ſouvent coupable. Cette réflexion ſuffira pour faire l'éloge du Colonel Wadſworth, lorſqu'on ſaura que dans toute l'Amérique, il ne s'éleve pas une voix contre lui, & que ſon nom n'eſt jamais prononcé ſans qu'on y joigne l'hommage qui eſt dû à ſes talens & à ſa probité. La confiance particuliere du Général Washington ſuffit pour mettre le ſceau à la juſte conſidération dont il jouit. Ce

n'étoit donc pas sans fondement que M. le Marquis de la Fayette engagea M. de Corny à l'employer pour les approvisionnemens que l'arrivée prochaine des troupes françoises rendoit nécessaires. Lorsqu'elles furent débarquées à Rhode-Island, il le proposa encore comme l'homme le plus propre à les secourir dans tous leurs besoins; mais alors l'administration ne jugea pas à propos de s'en servir : elle conçut même des soupçons contre lui sur de faux apperçus, & se pressa de substituer à un commissionnaire intelligent & accrédité, des entrepreneurs sans fortune & sans caractere, qui promirent tout, ne tinrent rien, & ne tarderent pas à ruiner nos affaires, d'abord en haussant le prix des denrées par des achats faits à la hâte, & souvent en concurrence les uns des autres, & ensuite en mettant dans le commerce & offrant à grand escompte les lettres-de-change qu'ils s'étoient engagés à recevoir pour les deux tiers dans tous les paiemens. Ces marchés, ces contrats réussirent si mal par la suite, qu'on a été obligé, mais trop tard, de recourir à M. Wadsworth : il a repris alors les affaires avec autant de

noblesse qu'il les avoit quittées; toujours supérieur aux injures par son caractere, comme il l'est par ses talens, aux obstacles sans nombre dont il est entouré.

Un autre personnage intéressant se trouvoit alors à Hartford, & j'allai lui faire une visite : c'est le Gouverneur Trumbull; Gouverneur par excellence, car il l'est depuis quinze ans, ayant été continué dans son emploi tous les deux ans, & ayant également joui de la considération publique sous le gouvernement des Anglois & sous celui du Congrès. Il est âgé de soixante-dix ans; sa vie entiere est consacrée aux affaires, qu'il aime avec passion, grandes ou petites; ou plutôt il n'en est point pour lui de cette derniere classe : il a toute la simplicité dans le costume, toute l'importance, la pédanterie même qui convient à un grand Magistrat d'une petite République. Il me retraçoit les Bourg-Mestres de Hollande, du tems des Heinsius & des Barnevelt. On m'avoit assuré qu'il travailloit à une histoire de la Révolution actuelle : j'étois très curieux de lire cet ouvrage; je lui dis que j'espérois le voir à mon retour à Lebanon (son

ſéjour habituel), & qu'alors je lui demanderois la permiſſion de parcourir ſon manuſcrit; mais il m'aſſura qu'il n'avoit encore écrit que l'introduction, qu'il avoit adreſſée à M. le Chevalier de la Luzerne. Pendant mon ſéjour à Philadelphie, je me la ſuis procurée : ce n'eſt qu'un réſumé hiſtorique, aſſez ſuperficiel, & qui n'eſt pas dépourvu de partialité dans la maniere dont les événemens de la guerre ſont repréſentés. Le ſeul fait intéreſſant que j'y aie trouvé, c'eſt qu'on lit dans le Journal d'un Gouverneur Winthrop, à l'année 1670, que les Membres du Conſeil de Maſſachuſſet ayant été avertis par leurs amis à Londres de s'adreſſer au Parlement, à qui le Roi laiſſoit alors beaucoup d'autorité, & ayant été conſeillés de ſuivre cette voie pour obtenir le redreſſement de quelques griefs, le Conſeil, après avoir mûrement délibéré, jugea à propos de décliner cette propoſition; réfléchiſſant que ſi jamais il ſe mettoit ſous la protection du Parlement, il ſeroit obligé de ſe ſoumettre aux loix que cette aſſemblée pourroit impoſer, ſoit à la nation en général, ſoit aux Colonies en particulier. Or rien ne prouve mieux que

que dans l'origine ces Colonies n'ont jamais reconnu l'autorité du Parlement, ni pensé qu'elles dussent être liées par les loix qui pourroient en émaner.

Le 17 au matin je me séparai avec regret & de mon hôte & du Duc de Lauzun; mais ce fut après déjeûner, car c'est chose absolument insolite en Amérique, de partir sans avoir déjeûné. Je gagnai à ce délai indispensable de faire connoissance avec le Général *Parson* (1). Il me parut homme d'esprit, & il est regardé comme tel dans son pays; mais il a été peu à portée de développer de grands talens militaires; il est en effet ce qu'il ne faut jamais être, à la guerre comme ailleurs, malheureux. Son début fut sur Long-Island, où il fut pris, & depuis il s'est trouvé dans toutes les mauvaises occasions, de sorte qu'il est plus connu par

(1) Du moins en hiver: en été, on a coutume de se mettre en route au lever du soleil, & on s'arrête vers huit heures du matin pour déjeûner & pour faire repaître ses chevaux. On s'arrête une seconde fois pour dîner, & souvent une troisieme pour faire encore rafraîchir les chevaux; mais il n'est pas rare qu'en prenant ces précautions, un voyageur fasse 20 & même 25 lieues de poste avec le même cheval, & cela plusieurs jours de suite.

ſa capacité pour les affaires, que par la part qu'il a eue aux événemens de la guerre.

Les chemins que j'avois à parcourir devenant déſormais difficiles & un peu déſerts, il fut réſolu que je ne ferois ce jour-là que dix milles, afin de trouver un bon gîte, & de mettre mes chevaux en état de fournir à la journée du lendemain. Le lieu où je devois m'arrêter étoit *Farmington.* M. Wadſworth, craignant que je n'y trouvaſſe pas une bonne auberge, me donna une lettre de recommandation pour un de ſes parens appellé *Lewis*; il m'aſſura que je ſerois bien reçu, ſans gêner perſonne, & ſans me gêner moi-même, parce que je paierois ma dépenſe comme dans une auberge. En effet, lorſque les tavernes ſont mauvaiſes, ou que les diſtances auxquelles elles ſe trouvent ne quadrent pas avec les journées qu'on ſe propoſe de faire, c'eſt l'uſage en Amérique de demander hoſpice à quelque particulier aiſé qui a de la place pour vous dans ſa maiſon, & dans ſon écurie pour vos chevaux : on parle alors à ſon hôte comme à ſon égal; mais on le paie comme un ſimple cabaretier.

La ville d'Hartford ne mérite qu'on s'y arrête, ni quand on y voyage, ni quand on en parle. Elle consiste dans une longue & très belle rue, parallele à la riviere : elle est assez considérable & assez continue ; c'est-à-dire, que les maisons ne sont pas éloignées les unes des autres. Du reste, elle a beaucoup d'annexes ; tout est Hartford à six lieues à la ronde ; mais East-Hartford, West-Hartford & New-Hartford sont des villes séparées, quoique composées de maisons éparses dans la campagne. J'ai déja dit que ce qui constitue une ville, c'est d'avoir un ou plusieurs meetings, des assemblées particulieres, & le droit d'envoyer des Députés à l'assemblée générale. On pourroit comparer ces *Township* aux *Curies* des Romains. Un plateau très élevé sur le chemin de Farmington offre aux regards, non seulement tous les Hartfords possibles, mais toute la partie du continent arrosée par la riviere de ce nom & située entre les deux chaînes de montagnes de l'Est & de l'Ouest. Cet endroit s'appelle *Rocky-Hill.* Les maisons de West-Hartford, souvent dispersées, quelquefois grouppées ensemble, & toujours ornées d'arbres & de

prairies, font du ſeul chemin de Farmington un jardin anglois, tel que l'art auroit peine à en former un pareil. Le peuple qui les habite joint quelqu'induſtrie à ſa riche culture; on y fabrique des draps & autres étoffes de laine, communes, à la vérité, mais d'un bon uſage, & ſuffiſantes pour habiller des gens qui vivent à la campagne; c'eſt-à-dire, dans toute autre ville que Boſton, New-York & Philadelphie. J'entrai dans une maiſon où l'on préparoit & teignoit les draps: ces draps ſont fabriqués par les gens du pays; on les envoie enſuite à ces petites manufactures où ils ſont peignés, foulés & teints pour deux shellings, *Lawfull money*, par *yard* ou verge; ce qui fait à-peu-près trente-cinq ſols de notre monnoie, la livre du Connecticut étant égale à trois piaſtres, & quelque choſe de plus. J'arrivai à Farmington à trois heures après-midi. C'eſt une jolie petite ville, où il y a un beau meeting & cinquante maiſons réunies, toutes propres & bien bâties. Elle eſt ſituée ſur la pente des montagnes: la riviere, qui porte le nom de Farmington, coule au pied de ces montagnes & ſe détourne vers le nord, mais ſans ſe laiſſer apper-

cevoir; ce qui n'empêche pas que la vue du vallon ne soit fort agréable. Après être descendu de cheval, je profitai du beau tems pour me promener à pied dans les rues, ou plutôt dans les chemins. Je vis, à travers les fenêtres d'une maison, qu'on travailloit au métier; j'entrai, & je trouvai qu'on y fabriquoit une espece de camelot, ainsi qu'une étoffe de laine rayée en bleu & blanc, pour l'habillement des femmes : ces étoffes se vendent trois shellings & demi l'*yard* (*law-full-money*), ce qui fait à-peu-près quarante-cinq sols. Les fils & les petits-fils du maître de la maison travailloient au métier; un ouvrier peut faire à son aise cinq yards par jour. Le prix de la matiere premiere n'étant que d'un shelling, la journée peut donc lui rendre dix à douze shellings. En rentrant de cette promenade, je trouvai qu'on m'avoit préparé un fort bon dîner, sans que j'eusse encore été obligé de parler à mes hôtes. Après le dîner, comme le jour commençoit à tomber, M. Lewis, qui avoit été dehors pour ses affaires pendant une partie de la journée, entra dans le *parloir* où j'étois (c'est ainsi qu'on appelle en Angleterre & en Amérique, la chambre

où l'on reçoit du monde); il s'assit près du feu, alluma sa pipe, & causa avec moi. Je reconnus bientôt que c'étoit un homme actif & intelligent, qui entendoit bien les affaires publiques & les siennes: il fait le commerce des bestiaux, comme tous les *Farmers* du Connecticut; il étoit alors employé aux approvisionnemens de l'armée, & principalement occupé à faire tuer & saler les bestiaux que l'État de Connecticut devoit faire passer à *Fish-Kill*. En effet, chaque Etat est imposé pour le service de l'armée, non seulement en argent, mais en denrées: ceux de l'est fournissent des bestiaux, du rhum & du sel; & ceux de l'ouest, des farines & du fourage. M. Lewis a aussi porté les armes pour sa patrie: il s'est trouvé à l'affaire de Long-Island & de Sarratoga, dont il m'a rendu un compte fort exact; dans cette derniere occasion il servoit comme volontaire. A l'heure du thé, Madame Lewis & sa belle-sœur vinrent augmenter la compagnie. Madame Lewis relevoit de couche, & tenoit son enfant dans ses bras; elle est âgée de trente ans à-peu-près, d'une figure très agréable, & d'un maintien si aimable & si

honnête, qu'il feroit la décence même dans tous les pays du monde. La converfation fe foutint avec intérêt pendant toute la foirée. Mes hôtes fe retirerent à neuf heures du foir; je ne les vis pas le lendemain matin, & je payai mon *bill* aux domeftiques : il n'étoit ni cher, ni bon marché; c'étoit le prix jufte des chofes, réglé fans intérêt & fans complimens.

Je montai à cheval le 18, à huit heures du matin, & au bout d'un mille, je trouvai la riviere de Farmington, que je côtoyai pendant quelque tems. Cette partie de ma route ne m'offrit rien d'intéreffant, fi ce n'eft qu'ayant tiré un coup de piftolet à un geai, à mon grand étonnement, je le jettai à terre. Cette forte d'oifeau faifoit depuis plufieurs jours l'objet de ma curiofité : c'eft en effet le plus bel animal qu'on puiffe voir; il eft tout bleu, mais il réunit toutes les nuances de cette couleur, de telle maniere que l'art ne peut rien inventer de pareil, & qu'il auroit même beaucoup de peine à l'imiter. Je remarquerai en paffant, que les Américains ne l'appellent pas autrement que l'oifeau bleu, *blew-bird*. C'eft pourtant un véritable geai;

mais la partie de la langue créée en Amérique eſt extrêmement pauvre. Tout ce qui n'avoit pas de nom anglois, n'en a reçu ici qu'un ſimplement déſignatif : le geai eſt l'oiſeau bleu, le cardinal l'oiſeau rouge ; tout oiſeau d'eau eſt un canard, depuis la ſarcelle juſqu'au canard de bois & au gros canard que nous n'avons pas en Europe. Ils les appellent canards rouges, *red ducks ;* canards noirs, *black ducks* ; canards de bois, *wood ducks.* Il en eſt de même des arbres : les pins, les cyprès, les ſapins ſont tous compris ſous le nom de *pine-trees* ; & ſi le peuple caractériſe quelqu'arbre en particulier, c'eſt l'uſage auquel on les emploie, comme *wall-nut*, noyer à muraille, parce qu'il ſert à conſtruire des maiſons de bois. Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples ; mais il ſuffit d'obſerver que cette pauvreté dans le langage prouve combien l'attention des hommes a été employé aux objets d'utilité, & combien en même tems elle a été circonſcrite & reſſerrée par le ſeul intérêt dominant, celui d'augmenter les richeſſes, plutôt par le travail que par l'induſtrie. Mais pour en revenir à mon geai, je réſolus d'en faire un

trophée à la maniere des ſauvages, en enlevant ſa peau & ſes plumes en guiſe de chevelure; & content de ma victoire, je pourſuivis ma route, qui ne tarda pas à me conduire au milieu des montagnes les plus âpres & les plus difficiles que j'euſſe encore vues: elles ſont couvertes de bois, auſſi anciens que le monde, mais qui ne different cependant pas des nôtres; entaſſées avec confuſion, elles vous obligent à monter & à deſcendre continuellement, ſans qu'au milieu de cette république ſauvage, vous puiſſiez diſtinguer le ſommet qui, dominant ſur les autres, vous annonce au moins qu'il y a un terme à vos travaux. Ce déſordre de la nature me rappella les leçons de celui qu'elle a choiſi pour confident & pour interprête. L'image de M. de Buffon m'apparut dans ces antiques déſerts; il ſembloit être dans ſon propre domaine, & me montrer ſous une croute légere, formée par la deſtruction des végétaux, les inégalités d'un globe de verre, qui, après une longue fuſion, s'eſt lentement refroidi. Les eaux, diſoit-il, n'ont rien fait ici; regardez autour de vous, vous n'y trouverez pas une pierre calcaire; tout eſt quartz,

par

granit ou silex. J'examinai, j'essayai les pierres avec l'eau-forte, & je conclus ce que l'on ne croit pas assez en Europe, c'est que non seulement il parle bien, mais qu'il a toujours raison.

Tandis que je méditois sur le grand travail de la nature, qui emploie cinquante mille ans à rendre la terre habitable, un nouveau spectacle, bien propre à contraster avec l'objet de mes contemplations, fixa mes regards & excita ma curiosité; c'étoit l'ouvrage d'un seul homme qui, dans l'espace d'une année, avoit abattu plusieurs arpens de bois, & s'étoit construit une maison au milieu d'un terrein assez vaste, qu'il avoit déja défriché. Je voyois pour la premiere fois ce que j'ai vu cent fois depuis. En effet quelques montagnes que j'aie gravies, quelques forêts que j'aie traversées, quelques chemins détournés que j'aie suivis, je n'ai jamais fait trois milles sans trouver un nouvel établissement, ou commençant à se former, ou déja en valeur. Voici comment on procede à ces nouvelles cultures, qu'on appelle *Improvements*, ou *New setlements*, (amélioration, ou nouveaux établissemens.) Tout homme qui a pu se procurer

un fonds de 6 ou 700 livres de notre monnoie, & qui se sent la force & la volonté de travailler, peut aller dans les bois & y acheter une portion de terre, communément de 150 à 200 acres, qui ne lui revient guere qu'à un dollard ou 100 sous l'acre, & dont il ne paie qu'une petite partie en argent comptant. Là, il conduit une vache à lait, quelques cochons, ou seulement une truie pleine, & deux chevaux médiocres, qui ne lui coûtent pas plus de quatre louis chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir quelques provisions en farine & en cidre. Muni de ce premier capital, il commence par abattre tous les petits arbres, & quelques fortes branches des plus gros; il s'en sert pour faire les *fences* ou barrieres du premier champ qu'il veut défricher; ensuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenses, qu'on prendroit pour les anciens seigneurs du terrein qu'il vient usurper; il les dépouille de leur écorce, ou les cerne tout autour avec la hache. Ces arbres blessés mortellement, se voient au printems suivant privés de leurs honneurs; leurs feuilles ne poussent plus, leurs branches tombent, & bientôt leur tige n'est

plus qu'un squelette hideux. Cette tige semble encore braver les efforts du nouveau Colon; mais pour peu qu'elle offre quelques crevasses, quelques fentes, on l'entoure de feu, & la flamme consume ce que le fer n'a pu détruire. Mais il suffit que les petits arbres soient abattus & que les grands ayent perdu leur seve: lorsque cet objet est rempli, le terrein est éclairci, *cleared*; l'air & le soleil commencent à entrer en commerce avec cette terre toute formée de végétaux détruits, cette terre féconde qui ne demande qu'à produire. L'herbe croît avec rapidité; dès la premiere année les bestiaux ont de quoi vivre, on les laisse se multiplier, ou même on en achete de nouveaux, & on les employe à labourer une portion de terrein, dans laquelle on seme du grain, qui rend vingt & trente pour un. L'année d'après, nouveaux abattis, nouvelles *fences*, nouveaux progrès: enfin au bout de deux ans, le Colon a de quoi vivre & même de quoi envoyer des denrées au marché; & au bout de quatre ou cinq ans, il acheve de payer son terrein, & se trouve un cultivateur aisé. Alors l'habitation, qui n'étoit d'abord qu'une

grande hutte formée par un quarré de troncs d'arbres qu'on avoit placés les uns ſur les autres, & dont les intervales avoient été remplis avec de la terre pêtrie dans l'eau, ſe change en une jolie maiſon de bois, où l'on ſe ménage des appartemens, plus commodes, & certainemeent plus propres que ceux de la plupart de nos petites villes. C'eſt l'ouvrage d'un mois ou de trois ſemaines. La premiere habitation a été celui de deux fois vingt-quatre heures. On me demandera peut-être comment un ſeul homme, ou un ſeul ménage, peut ſe loger ſi promptement. Je repondrai, qu'en Amérique un homme n'eſt jamais ſeul, jamais un être iſolé. Les voiſins, car on en trouve partout, ſe font une partie de plaiſir d'aider le nouveau venu : une piece de cidre bue en commun & gaiement, ou bien un galon de rum, font la ſeule récompenſe dont ces ſervices ſoient payés. Tels ſont les moyens par leſquels l'Amérique ſeptentrionale qui n'étoit il y a cent ans qu'une vaſte forêt, s'eſt peuplée de trois millions d'habitans; & tel eſt le bénéfice immenſe aſſuré à l'agriculture, que malgré la guerre non-ſeulement elle ſe ſoutient par-

tout où elle a déja été établie, mais qu'elle s'étend encore dans les lieux qui paroiſſent les moins propres à ſeconder ſes efforts. Il y quatre ans qu'on auroit fait dix milles dans les bois que j'ai traverſés, ſans voir une ſeule habitation.

Harrington eſt le premier *Township* que j'aie trouvé ſur mon chemin. Cet endroit eſt à ſeize milles de Farmington, & à huit de Lichfield. A quatre milles en deçà de cette derniere ville, on paſſe ſur un pont de bois la riviere de *Watersbury*; cette riviere eſt aſſez large, ſans être navigable. Lichfield, ou le *Meeting-houſe* de Lichfield, eſt ſitué ſur un grand plateau plus élevé que les hauteurs qui l'environnent; une cinquantaine de maiſons aſſez raſſemblées, une grande place, ou pour mieux dire, un grand aire au milieu de ces maiſons, ſemble annoncer & préparer les progrès de cette ville, qui eſt déja le chef lieu d'un Comté; car l'Amérique eſt diviſée en diſtricts, que l'on appelle Comtés dans quelques Provinces, à l'exemple de l'Angleterre. C'eſt dans la Capitale de ces Comtés ou diſtricts que ſe tient la cour des *Seſſions*, à laquelle préſident les Shériffs, & où les Grands-

Juges viennent tous les quatre mois terminer les affaires civiles & criminelles. A un demi-mille en deçà de Lichfield, je remarquai ſur la droite du chemin une baraque entourée de paliſſades, qui me parut être un corps-de-garde; je m'en approchai, & je vis dans cette petite enceinte dix belles pieces de canon de fonte, un obuz & un pierrier. J'appris que c'étoit une partie de l'artillerie de Burgoyne, qui étoit échue en partage à la Province de Connecticut, & qu'on conſervoit dans cet endroit comme le plus à portée de l'armée, & en même tems le moins expoſé aux incurſions des Anglois.

Il étoit quatre heures du ſoir, & le tems devenoit très mauvais, lorſque j'approchai de la maiſon d'un particulier appellé *Seymour*, pour lequel M. Lewis m'avoit donné une lettre, m'aſſurant que je trouverois chez lui une meilleure *accommodation* (c'eſt l'expreſſion angloiſe) que dans les auberges du lieu; mais M. Linch, qui avoit été un peu en avant prendre des informations, me dit que M. Seymour étoit abſent, & que, ſelon toute apparence, ſa femme ſeroit fort embarraſſée de

nous recevoir. En effet, les Américaines ſont fort peu accoutumées à ſe donner de la peine, ſoit de corps ou d'eſprit; & le ſoin des enfans, celui de faire le thé & de veiller à la propreté de la maiſon compoſe tout leur département. Je pris mon parti d'aller droit à l'auberge, & j'eus encore le malheur de n'y pas trouver M. Philips, maître de cette maiſon, de ſorte que je fus reçu tout au moins avec indifférence; ce qui arrive ſouvent dans les auberges de l'Amérique, lorſqu'elles ne ſont pas placées dans des endroits très fréquentés; les voyageurs y ſont conſidérés comme des gens qui apportent plus d'embarras que d'argent. La raiſon en eſt, que les maîtres d'auberge ſont tous des cultivateurs aiſés, qui n'ont pas beſoin de ce léger profit: la plupart de ceux qui font ce métier, y ſont même obligés par les loix du pays, leſquelles ont ſagement pourvu à ce que dans quelque chemin que ce fût, on trouvât de ſix milles en ſix milles une *publick-houſe*, ou maiſon publique, nom qu'on donne communément à ces tavernes, et qui déſigne parfaitement l'objet pour lequel elles ont été établies

Une

Une plus grande difficulté que je rencontrai chez Madame Philips, fut de loger neuf chevaux que j'avoіs avec moi. Le Quartier-maître en fit placer quelques-uns dans l'écurie d'un particulier, & tout fut arrangé à ma ſatisfaction & à celle de mon hôteſſe. Il eſt bon d'obſerver que rien n'eſt plus utile qu'un pareil Officier, tant pour le ſervice de l'État que pour celui de tout voyageur revêtu d'un caractere. J'ai déja parlé des fonctions du Quartier-maître-général; mais je n'ai point dit qu'il conſtitue dans chaque État un *Deputy-quarter-maſter-general*, c'eſt-à-dire, un Vice-Quartier-maître-général; ce dernier nomme dans chaque diſtrict un *aſſiſtant* qui le repréſente. Mes chevaux & mes équipages étoient à peine à couvert, qu'il ſurvint une tempête affreuse; mais elle me fut favorable, parce que M. Philips arriva avec elle: alors tout prit une face nouvelle dans la maiſon; le garde-manger s'ouvrit, les negres redoublerent d'activité, & nous vîmes un ſouper ſe préparer ſous les auſpices les plus heureuſes. M. Philips eſt un Irlandois tranſplanté en Amérique, où il a déja fait fortune : il paroît homme fin & adroit; il

parle aux étrangers avec précaution, & craint de se compromettre : du reste, il est d'un caractere plus gai que les Américains, même un peu persiffleur, genre peu connu dans cet hémisphere, & qui n'a pas plus obtenu de nom particulier que les différentes especes d'arbres & d'oiseaux. Madame Philips, désormais secondée par son mari, & plus au-dessus de sa besogne, reprit bientôt sa sérénité naturelle. Elle est de famille américaine, vraie *Yankee* (1), comme disoit son mari; sa figure est douce & agréable, & ses manieres répondent parfaitement à sa figure.

Le 19, je partis de Lichfield, entre neuf & dix heures du matin, & je poursuivis ma route dans les montagnes, moitié à pied, moitié à cheval; car ayant pris l'habitude, que j'ai conservée

(1) C'est un nom, qu'on donne par dérision, & même par simple plaisanterie, aux habitans des quatre États de l'Est. On croit qu'il vient d'un peuple sauvage, dont les premiers colons occuperent le territoire, & qui habitoient entre le Connecticut & l'État de Massachusset. On donne de la même maniere le nom de *Buck-skin* aux habitans de la Virginie, parce que leurs ancêtres étoient chasseurs, & vendoient des peaux de chevreuil, ou plutôt de daims; car on verra dans le second voyage, qu'il n'y a pas de chevreuils dans la Virginie.

depuis, de voyager du matin au soir sans m'arrêter, j'avois de tems en tems pitié de mes chevaux, & je leur épargnois sur-tout des descentes, qui paroissoient plutôt faites pour des chevreuils que pour des voitures & des animaux chargés. Le nom de la premiere ville que je rencontrai, annonce que son origine est récente; elle s'appelle *Washington*. Un nouveau comté s'étant formé dans les bois du Connecticut, on lui a donné ce nom respectable, dont la mémoire durera sans doute encore plus longtems que la ville chargée de la perpétuer. Il existe en Virginie un autre comté de *Washington*, & son origine est la même que celle-ci; mais la grande distance qui le sépare de cette nouvelle cité, prévient tous les inconvéniens que l'identité du nom pourroit entraîner. Cette capitale d'un comté naissant a un *Meeting-House*, & sept ou huit maisons rassemblées; elle est dans une jolie situation, & la culture y paroît riche & soignée; un ruisseau, qui coule au fond de la vallée, rend les prairies plus fécondes qu'elles ne le sont ordinairement dans les pays de montagnes (1).

(1) Deux ans après, l'Auteur a repassé dans cet endroit, où il

On compte, de là à *Lichfield*, dix-ſept milles; il m'en reſtoit encore dix à faire pour arriver à la taverne de *Moor-Houſe*, où je voulois coucher; mais comme je ne pris pas le plus court chemin, j'en fis bien douze, & toujours dans les montagnes. Celui que je choiſis me conduiſit dans un hameau aſſez conſidérable, appellé *New-Milford-Bordering-Skirt*, ou *confins du comté de Milford;* & de là dans une vallée ſi profonde & ſi ſauvage, que je me croyois abſolument perdu, lorſqu'un petit éclairci dans le bois me laiſſa appercevoir, d'abord

---

n'avoit vu que peu de maiſons & une ſeule auberge. Le nombre des maiſons étoit presque doublé, & il y avoit trois auberges très bonnes & très proprement arrangées. Il a remarqué le même progrès ſur preſque toutes les routes intérieures, depuis la baie de Chésapeack juſqu'au *Piſcataqua*, c'eſt-à-dire, dans une eſpace de plus de 200 lieues. Ce progrès eſt dû, en grande partie, aux malheurs de la guerre. En effet, les Anglois étant maîtres de la mer, faiſoient ou pouvoient faire des incurſions ſur toutes les côtes; c'eſt ce qu'ils appelloient *Depredatery expeditions*, *Expéditions de pillage*. Mais ce mot, honteux à adopter dans le vocabulaire de la guerre, ne déſignoit qu'une petite partie des ravages qu'ils exerçoient; le meurtre et les incendies en étoient toujours les ſuites funestes. Il eſt donc arrivé que les citoyens les plus aiſés, c'eſt-à-dire, ceux qui, réuniſſant le commerce à l'agriculture, avoient leurs plantations près des côtes ou de l'em-

une prairie entourée de barrieres, puis une maison, puis une autre, & enfin un vallon charmant, meublé de plusieurs fermes considérables & couvert de bestiaux. Ce vallon dépend du comté de *Kent :* je le traversai bientôt, ainsi que le ruisseau qui le sépare ; & après avoir fait encore trois milles dans les montagnes, je me trouvai sur la rive de *L'housatonick*, ou autrement dit, la riviere de *Stratford.* Il n'est pas besoin d'avertir que le premier nom est le véritable, c'est-à-dire, celui qui a été donné par les Sauvages, anciens habitans du pays. Cette riviere n'est pas navigable, & on la

bouchure des rivieres, les ont abandonnées pour chercher dans l'intérieur des terres des demeures plus tranquilles. Le petit capital qu'ils ont emporté avec eux a été employé à de nouveaux défrichemens, & ces défrichemens n'ont pas tardé à prospérer. D'un autre côté, les communications par mer étant devenues impossibles, il a fallu se servir de celles de l'intérieur : les chemins ont été mieux accommodés & plus fréquentés ; les auberges se sont multipliées, ainsi que les établissemens de tous les ouvriers, utiles aux voyageurs, comme Charons, Maréchaux, &c. Ainsi, outre la liberté & l'indépendance, les États-Unis tireront encore cet avantage de la guerre, que le commerce & la population les auront pénétrés en tout sens, & que des terres qui seroient restées longtems en friche, ont été cultivées avec un succès qui ne permet plus de les abandonner.

paſſe aiſément à gué près des forges de M. Bull (*Bull's iron-works*). On tourne enſuite vers la gauche, & on longe ſes bords; mais ſi l'on eſt ſenſible à la belle nature, ſi l'on a appris, en voyant les tableaux de Vernet & de Robert, à en admirer les modèles, on s'arrêtera, on s'oublîra même en regardant le charmant payſage que forme l'enſemble des forges, de la chûte d'eau qui ſert à les exploiter, & de tous les acceſſoires d'arbres & de rochers dont cette ſcène pittoreſque eſt embellie. A peine a-t-on fait un mille, qu'on repaſſe encore la même riviere, mais ſur un pont de bois. On en trouve bientôt une autre, qui ſe jette dans celle appellée *Ten-miles-river* (riviere de dix milles) : on ſuit celle-ci l'eſpace de deux à trois milles, & l'on voit enſuite pluſieurs jolies maiſons qui font partie du diſtrict appellé l'*Oblong*. C'eſt une longue & étroite portion de terre, cédée par le Connecticut à l'État de New-York, en conſéquence d'un échange fait entre ces deux États. L'auberge où j'allois eſt dans l'Oblong, mais deux milles plus loin : elle eſt tenue par le Colonel *Moorhouſe*; car en Amérique, rien n'eſt plus

commun que de voir un Colonel aubergiſte. Ce ſont pour la plupart des Colonels de milice, choiſis par la milice elle-même, qui ne manque guere de confier le commandement aux citoyens les plus honnêtes & les plus accrédités.

Je preſſai mes chevaux, & je me hâtai d'arriver pour prévenir un voyageur à cheval qui m'avoit joint en chemin, & qui auroit eu le même droit que moi au logement, ſi nous y étions arrivés enſemble. J'eus la ſatisfaction de le voir pourſuivre ſa route; mais bientôt après j'eus la douleur d'apprendre que l'auberge peu conſidérable où je comptois paſſer la nuit, étoit occupée par treize fermiers & deux cents-cinquante bœufs, qui venoient de *New-Hampshire.* Les bœufs étoient les moins gênans de toute la compagnie: on les avoit conduits à quelque diſtance de là, dans une prairie, où on les avoit livrés à leur bonne foi, ſans laiſſer aucune garde avec eux, pas même celle d'un chien; mais les fermiers, leurs chevaux & leurs chiens étoient poſſeſſeurs de l'auberge. Je m'informai de la raiſon qui les faiſoit voyager ainſi, & j'appris qu'ils conduiſoient à l'armée une

partie du contingent en ſubſiſtance que le New-Hampshire lui fournit. Ce contingent eſt une eſpèce de taxe qui ſe répartit ſur tous les habitans, leſquels ſont impoſés, les uns à cent-cinquante, les autres à cent ou quatre-vingt livres de viande, ſelon leurs moyens; de ſorte qu'ils ſe cotiſent entr'eux pour fournir un bœuf plus ou moins gros, il n'importe, parce que chaque animal eſt peſé. La conduite des troupeaux eſt enſuite confiée à quelques fermiers & à quelques valets. Les fermiers ont à-peu-près un dollard par jour; & leur dépenſe, ainſi que celle du troupeau, leur eſt remboursée à leur retour, ſur les reçus qu'ils ont ſoin de prendre dans toutes les auberges où ils ſe ſont arrêtés. On paie ordinairement depuis ſix jusqu'à dix ſols de France par chaque bœuf pour une nuit; la dînée eſt en proportion.

Je m'informois de ces détails, tandis que mes gens cherchoient à me loger; mais toutes les chambres, tous les lits étoient occupés par les conducteurs de bœufs, & je me trouvois dans la plus grande détreſſe, lorſqu'un grand & gros homme, le principal d'entr'eux, ayant appris qui j'é-

tois, vint à moi, & me dit, que ni lui, ni ses compagnons ne souffriroient jamais qu'un Officier-général Français manquât de lit; & que, plutôt que d'y consentir, ils coucheroient tous sur le plancher; qu'ils y étoient accoutumés, & que cela ne leur feroit pas la moindre peine. Je leur répondis que j'étois militaire, & aussi accoutumé qu'eux à avoir la terre pour lit. Grand débat de politesse sur ce point; la leur étoit rustre, mais cordiale & plus touchante que les complimens les mieux tournés. Il en résulta que j'eus une chambre & deux lits, pour moi & pour mes Aides-de-Camp. Mais notre connoissance n'en resta pas là: après nous être séparés, chacun pour ses affaires, moi, pour m'arranger & pour me reposer, eux, pour continuer à boire du *grog* (1) & du cidre, je les vis rentrer dans ma chambre. J'étois alors occupé à vérifier ma route sur la carte du pays; cette carte excita leur curiosité: ils y virent avec surprise & satisfaction les endroits par lesquels ils avoient passé. Ils me demanderent si on les connoissoit en Eu-

(1) Boisson faite avec du rum & de l'eau.

rope, & si c'étoit dans cette partie du monde que j'avois acheté mes cartes. Ils parurent très contens, lorsque je leur assurai que nous connoissions aussi bien l'Amérique que les pays les plus voisins du nôtre : mais leur joie n'eut pas de bornes, dès qu'ils reconnurent sur ma carte le *New-Hampshire*, leur patrie. Ils appellerent aussi tôt ceux de leurs camarades qui étoient restés dans l'autre chambre, & la mienne se trouva remplie de grands hommes, les plus forts & les plus robustes que j'aie encore vus en Amérique. Je parus surpris de leur taille & de leur stature; ils me dirent que les habitans de New-Hampshire étoient forts & vigoureux; que cela venoit de plusieurs raisons : de ce que l'air y étoit excellent; de ce que l'agriculture y faisoit leur seule occupation, & sur-tout de ce que le sang n'y étoit pas mêlé, ce pays étant habité par des familles d'anciens émigrans venus d'Angleterre. Nous nous séparâmes très bons amis, nous touchant, ou plutôt nous secouant la main, à la maniere anglaise, & ils me dirent qu'ils se trouvoient heureux d'avoir eu une occasion : *to shake hands with a French General*; ce qui signif

proprement, secouer la main d'un Général Français.

Le cheval qui portoit mes porte-manteaux n'ayant pu marcher aussi vîte que moi, ne me rejoignit que le lendemain matin; de sorte que ce jour-là, qui étoit le 20 Décembre, je ne pus partir que vers dix heures. A trois milles de *Moor-house-tavern*, on trouve une montagne très élevée; on descend ensuite, mais un peu moins qu'on a monté; puis on chemine sur un terrein élevé, laissant les grandes montagnes sur la gauche. Le pays est bien cultivé; on y voit de belles fermes & quelques moulins, & malgré la guerre, on y bâtit encore, sur-tout à *Hopel*, township principalement habité par les Hollandois, ainsi que la plus grande partie de l'État de New-York, cet État ayant appartenu à la république de Hollande, qui l'échangea ensuite avec *Surinam*. Mon dessein étoit d'aller coucher à cinq milles en-deçà de Fish-Kill, à la taverne du Colonel *Griffin*. Je le trouvai qui coupoit & façonnoit du bois pour faire des barrieres. Il m'assura que sa maison étoit pleine; ce que je n'eus pas de peine à croire, car elle étoit très

petite. Je continuai donc ma route, & j'arrivai à Fish-Kill vers quatre heures après-midi. Cette ville, où l'on ne compte guere plus de cinquante maisons dans l'espace de deux milles, est depuis longtems le principal dépôt de l'armée américaine : c'est là qu'on a placé les magasins, les hôpitaux, les atteliers d'ouvriers, &c. Mais tous ces établissemens forment une ville particuliere, composée de belles & grandes barraques, qu'on a construites dans le bois au pied des montagnes ; car les Américains, semblables aux Romains à bien des égards, n'ont guere pour quartier d'hiver que des villes de bois, ou des camps barraqués, qu'on peut comparer à ceux que les Romains appelloient *Hiemalia*.

Quant à la position de Fish-Kill, les événemens de la campagne de 1777 avoient prouvé combien il étoit important de l'occuper. Il étoit clair que le projet des Anglois avoit été & pouvoit être encore, de se rendre maître de tout le cours de la riviere du nord, & de séparer ainsi des États de l'Est ceux de l'Ouest & du Sud. Il falloit s'assurer un poste sur cette riviere ; on choisit

Westpointe comme le point le plus important à fortifier, & Fish-Kill comme la place la plus convenable pour établir le principal dépôt des vivres, des munitions, &c.; ces deux positions sont liées ensemble. Je parlerai bientôt de celle de Westpointe; mais j'observerai ici que Fish-Kill a toutes les conditions nécessaires pour une place de dépôt, parce que cette ville se trouve située sur le grand chemin du Connecticut, & près de la riviere du Nord, & qu'en même tems elle est protégée par une chaîne de montagnes inaccessibles, lesquelles occupent une espace de plus de vingt milles entre la riviere de *Croton* & celle de Fish-Kill.

L'approche des quartiers d'hiver & les mouvemens des troupes que cette circonstance occasionnoit, rendoient les logemens très rares: j'eus assez de peine à en trouver; mais enfin je m'établis dans une mediocre auberge, tenue par une vieille Madame Égremont. La maison n'avoit pas la propreté qu'on trouve communément en Amérique; mais le plus grand inconvénient étoit, que plusieurs carreaux de vitres manquoient. En effet, de

toutes les réparations, celle des fenêtres eſt la plus difficile, dans un pays où les habitations étant éparſes & éloignées les unes des autres, il faut quelquefois envoyer à vingt milles pour avoir un vîtrier. Nous employâmes tout ce qui tomba ſous notre main pour calfater de notre mieux les croiſés, & nous fîmes bon feu. Un moment après, le Docteur de l'hôpital, qui m'avoit vu paſſer, & qui m'avoit reconnu pour un Officier-général français, vint, avec beaucoup de politeſſe, s'informer ſi je n'avois beſoin de rien, & m'offrir tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Je me ſuis ſervi du mot anglais *Doctor*, parce que la diſtinction de Chirurgien & de Médecin n'eſt pas plus connue dans l'armée de Washington, que dans celle d'Agamemnon. On lit dans Homere, que le Médecin Macaon panſoit lui-même les bleſſures; mais nos Médecins qui ne ſont pas Grecs, ne veulent pas ſuivre cet exemple. Les Américains ſe conforment à l'uſage antique, & s'en trouvent bien; ils ſont très contens de leurs Docteurs, pour leſquels ils témoignent la plus grande conſidération. Le Docteur Graig, que j'ai connu à Newport, eſt l'ami

intime du Général Washington ; & dernièrement M. de la Fayette avoit pour Aide-de-Camp le Colonel Mac-Henry, qui, l'année paſſée, faiſoit les fonctions de Docteur dans la même armée.

Le 21, à neuf heures du matin, le Quartier-maître de Fish-Kill, qui étoit venu la veille au ſoir, avec toute l'honnêteté poſſible, m'offrir ſes ſervices & placer deux ſentinelles à ma porte, honneur que je refuſai, malgré toutes ſes inſtances, ſe rendit chez moi ; & après avoir pris du thé, ſelon l'uſage, il me conduiſit aux barraques, où je vis les caſernes, les magaſins & les atteliers des différens ouvriers attachés au ſervice de l'armée. Ces barraques ſont de véritables maiſons de bois, bien conſtruites, bien couvertes, ayant des greniers & même des caves ; de ſorte qu'on en prendroit une très fauſſe idée, ſi on en jugeoit par celles qu'on voit dans nos armées, lorſque nous faiſons barraquer les troupes. Les Américains en font quelquefois de plus approchantes des nôtres, mais ſeulement pour mettre les ſoldats à couvert, lorſqu'ils ſont plus à portée de l'ennemi. Ils donnent à celles-ci le nom de hutes, *hutts*, & ils ſont

très adroits à conſtruire les unes & les autres. Il ne leur faut que trois jours pour conſtruire les premiers, à compter du moment qu'ils commencent à abattre les arbres; les autres ſont achevées en vingt-quatre heures. Elles conſiſtent dans de petites murailles faites avec des pierres entaſſées, dont les intervalles ſont remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, ou ſimplement avec de la boue: quelques planches forment le toît; mais ce qui les rend très chaudes, c'eſt que la cheminée en occupe le côté extérieur, & qu'on n'y entre que par une petite porte latérale, pratiquée à côté de cette cheminée. L'armée a paſſé des hivers entiers ſous de pareilles huttes, ſans ſouffrir & ſans avoir de maladies. Quant aux barraques, ou plutôt quant à la petite ville militaire de Fish-Kill, on y a ſi bien pourvu à tout ce que le ſervice & la diſcipline de l'armée pourroient exiger, qu'on y a conſtruit une Prevôté & une priſon qui ſont entourées de paliſſades. Il n'y a qu'une porte pour entrer dans l'enceinte de la Prevôté; & devant cette porte on a placé un corps-de-garde. A travers les barreaux dont les fenêtres de la priſon ſont armées, je diſ-

tinguai

tinguai quelques prisonniers portant l'uniforme anglois ; c'étoient une trentaine de soldats, ou *torys* enrégimentés. Ces misérables avoient suivi les Sauvages dans l'incursion que ceux-ci venoient de faire par le lac Ontario & la riviere des Mokawks. Ils avoient brûlé plus de deux cents maisons, tué les chevaux et les vaches, & détruit plus de cent mille boisseaux de bled. La potence devoit être le prix de ces exploits ; mais les ennemis ayant fait aussi quelques prisonniers, on craignoit les représailles, & on se contentoit de garder ces brigands dans une dure & étroite prison.

Après avoir passé quelque tems à visiter ces différens établissemens, je montai à cheval ; &, conduit par un guide de l'État, que le Quartier-maître m'avoit donné, je m'enfonçai dans les bois, & je suivis la route de Westpointe, où je voulois arriver pour dîner. A quatre ou cinq milles de Fish-Kill, je vis quelques arbres abattus & un éclairci dans le bois ; m'étant approché davantage, je reconnus que c'étoit un camp, ou plutôt des huttes, habitées par quelques soldats invalides. Ces invalides étoient tous en très bonne santé ;

mais il faut ſavoir, que dans les armées américaines, on appelle invalides tous les ſoldats qui ne ſont pas en état de faire leur ſervice. Or, ceux-ci avoient été renvoyés ſur les derrieres, parce que leurs habits étoient véritablement invalides. Ces braves gens, car je ne dirai pas ces malheureux, (ils ſavent trop bien ſouffrir, & ſouffrent pour une cauſe trop noble) n'étoient vraiment pas couverts, pas même de guenilles ; mais leur maintien aſſuré, leurs armes en bon état, ſembloient couvrir leur nudité, & ne laiſſer voir que leur courage & leur patience. Ce fut près de ce camp que je rencontrai le Major *Liman*, Aide-de-camp du Général *Heath*, que j'avois connu particuliérement à New-port, & M. de Villefranche, Officier français, ſervant à Weſtpointe en qualité d'Ingénieur. Le Général Heath avoit été inſtruit de mon arrivée par un exprès que le Quartier-maître de Fish-kill lui avoit dépêché à mon inſçu, & il avoit envoyé ces deux Officiers au-devant de moi. Je continuai de marcher dans les bois & dans un chemin reſſerré des deux côtés par des montagnes très eſcarpées, qui paroiſſent arrangées tout exprès pour

l'habitation des ours, et où en effet ils font de fréquentes promenades pendant l'hiver. On profite d'un endroit où les montagnes s'abaissent un peu, pour tourner vers l'Ouest & s'approcher de la riviere; mais on ne la voit point encore. Je descendois lentement ces montagnes, lorsque tout-à-coup au tournant d'un chemin, mes yeux furent frappés du plus magnifique tableau que j'aie vu de ma vie; c'est celui que présente la riviere du Nord, coulant dans un encaissement profond formé par les montagnes, à travers lesquelles elle a jadis forcé son passage. Le fort de Westpointe & les batteries formidables dont il est défendu, fixent l'attention sur la rive de l'Ouest; mais si l'on éleve ses regards, on voit de tous côtés des sommets élevés, tous hérissés de redoutes & de batteries. Je sautai à bas de mon cheval, & je fus longtems à regarder avec ma lunette d'approche, le seul moyen qu'on puisse employer pour connoître l'ensemble des fortifications dont ce poste important est entouré. Deux sommets élevés, sur chacun desquels on a construit une grande redoute, protegent la rive de l'Est. Ces deux ouvrages n'ont

pas reçu d'autres noms que ceux de *redoutes du Nord* & de *redoutes du Midi;* mais depuis le fort de Weſtpointe proprement dit, qui eſt au bord de la riviere, juſqu'au haut de la montagne, au pied de laquelle il a été conſtruit, on compte ſix forts differens, tous en amphithéatre, & protégés les uns par les autres. On me contraignit de quitter cette place où j'aurois volontiers paſſé la journée entiere; & je n'eus pas fait un mille, que je vis pourquoi on m'avoit preſſé d'arriver. En effet, j'apperçus un corps d'infanterie, fort de deux mille cinq-cens hommes à-peu-près, qui étoit en bataille ſur le bord de la riviere. Il venoit de la paſſer pour ſe porter enſuite ſur *King's-Bridge*, & couvrir un grand fourage qu'on ſe propoſoit de faire vers les plaines blanches & juſqu'aux portes de New-York. Le Général Stark, celui qui batit les Anglais à *Bennington*, commandoit ces troupes, & le Général Heath étoit à leur tête; il vouloit me les faire voir avant qu'elles ſe miſſent en marche. Je paſſai devant les rangs, ſalué de l'eſponton par tous les Officiers, & les tambours battant au champ, honneur qu'on rend en Amé-

rique aux Majors généraux dont le grade eſt le premier dans les armées, quoiqu'il ne correſponde qu'à celui de Maréchal-de-Camp. Les troupes étoient mal habillées, mais elles avoient bonne apparence; quant aux Officiers, ils ne laiſſoient rien à deſirer, tant pour leur contenance, que pour leur maniere de marcher & de commander. Après que j'eus paſſé ſur le front de la ligne, elle ſe rompit, défila devant moi, & continua ſa route. Le Général Heath me conduiſit au rivage où ſa barge l'attendoit pour me paſſer de l'autre côté. C'eſt alors qu'une nouvelle ſcène s'ouvrit à mes regards, non moins ſublime que la premiere. Nous deſcendions, le viſage tourné vers le Nord: de ce côté-là, on voit une île couverte de rochers, qui ſemble fermer le canal de la riviere; mais bientôt, à travers l'eſpece d'embraſure que ſon lit a formée en ſéparant des montagnes immenſes, on s'apperçoit qu'elle vient obliquement du côté de l'Oueſt, & qu'elle a tourné tout-à-coup autour de Weſtpointe, pour s'o[illegible] un paſſage & ſe hâter de rejoindre la mer, ſans faire déſormais le plus petit détour. Les regards,

en ſe portant vers le Nord, au-delà de *Conſtitution-Iſland* (c'eſt l'île dont je viens de parler) retrouvent encore la riviere, diſtinguent *New-Windſor* ſur ſa rive gauche, puis s'arrêtent ſur différens amphithéatres formés par les apalaches, dont les derniers ſommets, qui terminent la ſcène, ſont éloignés de plus de dix lieues. Nous nous embarquâmes dans la barge, & nous traversâmes la riviere, qui a près d'un mille de largeur. A meſure que nous approchions du rivage oppoſé, le fort de Weſt-pointe qui, vu de la rive de l'Eſt, paroiſſoit humblement ſitué au pied des montagnes, s'élevoit à nos yeux, & sembloit lui-même le ſommet d'un rocher eſcarpé; ce rocher n'étoit cependant que le bord de la riviere. Quand je n'aurois pas remarqué que les fentes qui le partageoient en différentes places, n'étoient que des embraſures de canons & des batteries formidables, j'en aurois été averti par treize coups de canon de 24, tirés ſucceſſivement. C'étoit un ſalut militaire, dont le Général Heath vouloit bien m'honorer au nom des Treize-États. Jamais honneur n'a été plus impoſant ni plus majeſtueux; chaque coup de canon, après un

long intervalle, étoit renvoyé par la rive opposée avec un bruit presqu'égal à celui de la décharge même. Si l'on se rappelle, qu'il y a deux ans, Westpointe étoit un désert presqu'inaccessible, que ce désert a été couvert de forteresses & d'artillerie, par un peuple qui, six ans auparavant n'avoit jamais vu de canons; si l'on réfléchit que le sort des Treize-États a dépendu de ce poste important, & qu'un marchand de chevaux, transformé en Général, ou plutôt devenu un héros toujours intrépide, toujours vainqueur, mais achetant toujours la victoire au prix de son sang, que cet homme extraordinaire, à-la-fois l'honneur & l'opprobre de sa patrie, a vendu & pensé livrer aux Anglais ce *Palladium* de la liberté américaine; si l'on rapproche enfin les unes des autres tant de merveilles, dans l'ordre physique & dans l'ordre moral, on croira aisément que ma pensée dut être exercée, & que je ne m'ennuyai pas en chemin.

En descendant à terre, ou plutôt en grimpant sur les rochers, qui s'élevent au bord de la riviere & dont elle arrose le pied, nous fûmes reçus par

le Colonel Lamb & le Major Bowman, tous deux Officiers d'artillerie, par le Major Fish, jeune homme d'une jolie figure, ſpirituel & inſtruit, & le Major Frank, ci-devant Aide-de-Camp du Général Arnold. Celui-ci venoit d'être jugé & *acquitté honorablement* par un conſeil-de-guerre, qu'il avoit demandé lui-même après l'évaſion & la trahiſon de ſon Général. Il parle bien français, ainſi que le Colonel Lamb; ils l'ont appris tous deux dans le Canada, où ils étoient établis. Le dernier a reçu un coup de fuſil dans la mâchoire à l'attaque de Québec, combattant à côté d'Arnold, & ayant déja pénétré dans la ville. Preſſés par l'heure du dîner, nous allâmes tout de ſuite à la barraque du Général Heath. Le fort, que l'on avoit commencé ſur un plan beaucoup trop étendu, a été reſſerré depuis par M. du Portail; de ſorte que cette barraque ne ſe trouve plus dans ſon enceinte. Il y a autour quelques magaſins, & plus loin, du côté du Nord-Oueſt, des caſernes pour trois ou quatre bataillons; elles ſont conſtruites en bois & pareilles à celles de Fish-Kill. Tandis qu'on ſe diſpoſoit à ſervir, le Général Heath me fit entrer

dans un petit réduit qui lui sert de chambre à coucher, & il me montra l'instruction qu'il avoit donnée au Général Stark pour le grand fourrage dont il l'avoit chargé. Cette expédition exigeoit un mouvement de troupes dans une espace de plus de cinquante milles; & je puis assurer qu'elle étoit aussi bien faite qu'aucune instruction de ce genre, que j'aie encore vue, manuscrite ou imprimée. Il me montra aussi une lettre, par laquelle le Général Washington lui ordonnoit seulement d'envoyer ce détachement, & lui en désignoit l'objet, sans lui faire part cependant d'une autre opération liée à celle-là, qui devoit avoir lieu sur la rive droite de la riviere du Nord. D'après différens avis, parvenus par des voies indirectes, le Général Heath se persuadoit que dans le cas où les ennemis rassembleroient leurs forces pour interrompre le fourrage, M. de la Fayette attaqueroit *Staten-Island*, & il ne se trompoit pas; mais M. Washington se contentoit d'annoncer quelques mouvemens de son côté, ajoutant seulement qu'il attendoit une voie plus sûre pour en instruire le Général Heath. C'est que le secret est gardé très exactement à l'armée

américaine ; peu de perſonnes ont part à la confiance du Chef, & en général, on y parle moins que dans les armées françaiſes des opérations de la guerre, & de ce que l'on appelle chez nous *les nouvelles*.

Le Général Heath eſt tellement connu dans notre petite armée, que je me diſpenſerois de donner aucun détail ſur lui, ſi ce Journal, où j'eſſaie de me rappeller le peu que j'ai vu dans ce pays-ci, n'étoit pas deſtiné en même tems à contenter la curioſité de quelques perſonnes qui n'ont pas traverſé les mers, & dont je deſire amuſer les loiſirs. Je dirai donc que ce Général eſt un des premiers qui prirent les armes lors du blocus de Boſton, & qu'ayant d'abord joint l'armée, en qualité de Colonel, il fut tout de ſuite élevé au rang de Général-Major. Il étoit alors bon Fermier, ou riche Gentilhomme; car il ne faut pas perdre de vue, qu'en Amérique, *Farmer* ſignifie cultivateur, par oppoſition à *Merchant*, qui eſt le nom de tout homme qui s'occupe du commerce. Ici, comme en Angleterre, on entend par *Gentleman*, celui qui poſſede un *freehold*, ou une terre en propriété.

Le Général Heath étoit donc *Farmer*, ou *Gentleman*, & nourrissoit dans ses terres un grand nombre de bœufs, qu'il vendoit pour l'approvisionnement des vaisseaux. Mais son goût naturel le portoit à l'étude de la guerre; il s'y est appliqué principalement depuis que le devoir a concouru avec son inclination: il a lu nos meilleurs ouvrages de Tactique, & sur-tout celui de M. de Guibert, dont il fait un cas particulier. Sa fortune lui ayant permis de se soutenir au service, malgré le défaut de paie, qui a contraint les moins aisés à l'abandonner, il a fait toute la guerre; mais le hasard n'a pas voulu qu'il se trouvât aux occasions les plus importantes. Sa phisionomie est noble & ouverte; & sa tête chauve, ainsi que sa corpulence, lui donnent beaucoup de ressemblance avec Milord *Granby*. Il écrit bien & facilement; il a de plus une ame sensible & un caractere franc & aimable: enfin, s'il n'a pas été à portée de montrer ses talens dans l'action même, on peut du moins assurer qu'il est très propre à ce que nous appellons *la partie du cabinet*. Ses biens sont près de Boston; il commandoit dans cette place lorsque l'armée de

Burgoyne y fut amenée prisonniere. C'est lui qui mit aux arrêts le Général anglais Philips, qui avoit manqué de respect au Congrès ; sa conduite dans cette occasion fut noble & ferme. Lorsque nous arrivâmes à Rhode-Island, il y fut envoyé ; & bientôt après, lorsque Clinton se disposa à nous attaquer, il assembla & commanda les milices, qui vinrent à notre secours. Pendant son séjour à Newport, il a vécu honorablement & en grande liaison avec tous les Officiers français. Enfin, au mois de Septembre, le Général Washington ayant appris la trahison d'Arnold, le rappella auprès de lui, & lui donna le commandement de Westpointe ; preuve de confiance d'autant plus honorable, qu'il n'y avoit que le plus honnête de tous les hommes qui pouvoit succéder dans ce commandement au plus lâche de tous les traîtres.

Après avoir donné cette idée avantageuse, mais juste, du Général Heath, c'est à moi sans doute à m'applaudir de l'amitié & de la parfaite intelligence qui a régnée toujours entre nous pendant son séjour à Newport, où l'usage que j'ai de la langue anglaise me rendoit l'organe de toutes les

affaires que nous avions à traiter avec lui. Ce fut avec une véritable joie qu'il me reçut à Weſtpointe ; il me donna un dîner ſimple, mais très bon : il eſt vrai qu'il n'y avoit pas une goutte de vin ; mais je trouve qu'avec de l'excellent cidre & du *towdy* (1), on s'en paſſe très bien. Dès qu'on fut ſorti de table, on ſe hâta de profiter de ce qu'il reſtoit encore de jour pour aller voir les fortifications. Le premier fort que l'on trouve au-deſſus de Weſtpointe, ſur la pente de la montagne, a reçu le nom du Général *Putnam*. Il eſt placé ſur un rocher eſcarpé de tous côtés : les remparts avoient d'abord été conſtruits avec des troncs d'arbres ; on les refait en pierres, & ils ne ſont pas encore entiérement finis. Il y a un magaſin à poudre à l'abri de la bombe, une grande citerne & un ſouterrain pour la garniſon. Au-deſſus de ce fort, & en gagnant le ſommet le plus élevé, on trouve encore, ſur trois ſommets différens, trois fortes redoutes garnies de canons ; chacune de ces redoutes exigeroit un ſiége en forme. Le

(1) Boiſſon faite avec du rum, du ſucre & de l'eau ; c'eſt proprement du punch ſans citron.

jour étant près de finir, je me contentai de juger au coup-d'œil de la maniere très bien entendue dont elles se protegent mutuellement. Le fort *Wallis*, où le Général Heath me conduisit, étoit plus à portée & d'un accès plus facile. Quoiqu'il soit placé plus bas que le fort *Putnam*, il domine encore sur la riviere du côté du Sud. C'est une grande redoute pentagone, construite en bois, c'est-à-dire, avec d'immenses troncs d'arbres; elle est fraisée & garnie d'artillerie. Sous le feu de cette redoute, & plus bas, on a fait une batterie de canon pour battre plus obliquement le cours de la riviere. Cette batterie n'est point fermée par la gorge; de sorte que l'ennemi peut bien la prendre, mais jamais la conserver: sur quoi je remarquerai que c'est la meilleure méthode à suivre dans toutes les fortifications de campagne. Les batteries placées dans les ouvrages ont deux inconvéniens; le premier, que pour peu que ces ouvrages soient élevés, elles ne sont pas assez rasantes; & le second, que l'ennemi peut attaquer à-la-fois & la redoute & la batterie: au lieu que celle-ci étant extérieure & protégée par la redoute, doit être

attaquée la premiere ; alors elle se trouve soutenue par des troupes qui n'ont rien à craindre pour elles-mêmes, & dont le feu est par conséquent mieux dirigé & plus meurtrier. Une batterie plus basse encore & plus près de la riviere, acheve d'assurer la partie du Sud.

En retournant à Westpointe, nous vîmes une redoute qu'on a laissé dégrader, comme étant inutile, & elle l'est effectivement. Nous ne rentrâmes qu'à la nuit : mais ce qui me restoit à voir n'exigeoit pas la lumiere du jour ; c'est un vaste souterrain, pratiqué dans le fort de Westpointe, où l'on tient en réserve non seulement les poudres & les munitions nécessaires à ce poste, mais encore le dépôt de toute l'armée. Ces magasins exactement remplis, l'artillerie nombreuse qu'on voit dans ces différentes forteresses, le travail prodigieux qu'il a fallu pour conduire & entasser sur des rochers escarpés d'immenses troncs d'arbres & d'énormes pierres de taille, impriment dans l'esprit une idée des Américains bien différente de celle que le ministere anglais s'est efforcé d'en donner au Parlement. Un Français seroit surpris qu'une

nation, à peine naiſſante, eût dépenſé en deux années plus de douze millions dans ce déſert; il le feroit davantage, lorſqu'il ſauroit que ces fortifications n'ont rien coûté à l'État, ayant été conſtruites par des ſoldats, à qui on ne donnoit pas la moindre gratification, & qui ne touchoient pas même leur paie; mais il éprouveroit ſans doute quelque ſatisfaction, en apprenant que ces ouvrages ſi beaux & ſi bien entendus, ont été conçus & exécutés par deux Ingénieurs françois, M. du Portail & M. de Gouvion, qui n'étoient pas plus payés que leurs ouvriers.

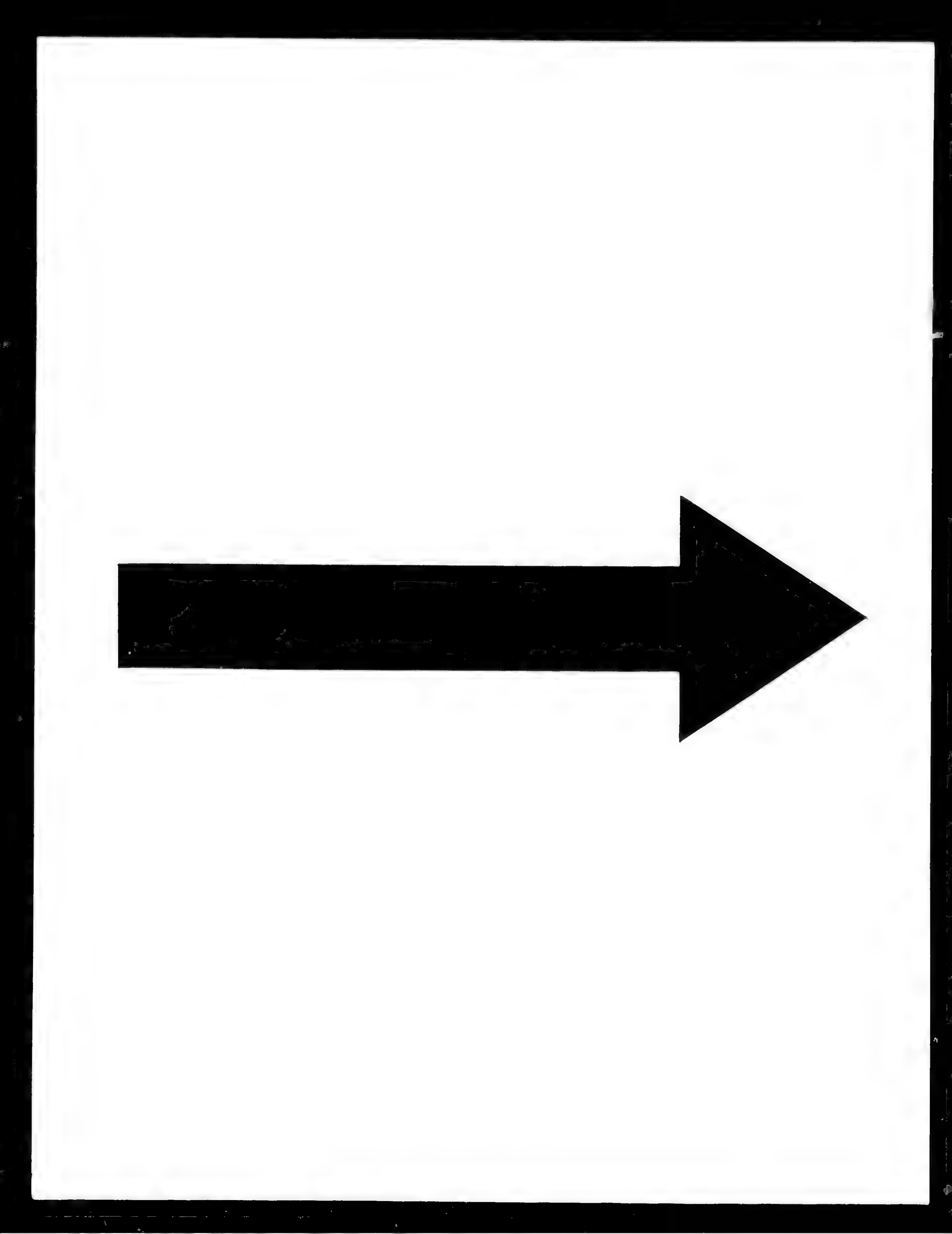
Au reſte, dans ce ſéjour tout ſauvage & tout guerrier, où l'on ſe croit au fond de la Thrace, dans l'aſyle du Dieu Mars, on trouve, le ſoir en rentrant, de jolies femmes & de très bon thé. Madame Bowman, femme du Major de ce nom, & une jeune ſœur qui l'avoit ſuivie à Weſtpointe, nous attendoient à notre retour. Elles logeoient toutes deux dans une petite barraque très bien arrangée. La chambre où elles nous reçurent étoit tapiſſée d'un joli papier, meublée de tables de Mohagoney, & même ornée de pluſieurs eſtampes.

Après avoir passé là quelques momens, il s'agissoit de retourner à la barraque du Général Heath, & de s'arranger pour y passer la nuit; ce qui n'étoit pas chose aisée, car dans la soirée la compagnie s'étoit fort augmentée. Le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas & le Chevalier Dupleffis-Mauduit étoient arrivés à Westpointe : ils avoient dessein de voir ce poste dans le plus grand détail; mais les mouveme[illegible] l'armée américaine les déciderent à parti[illegible] moi, afin de pouvoir joindre M. de la Faye[illegible] lendemain au soir, ou le surlendemain de grand matin. Quoique le Général Heath eût beaucoup de monde à loger, la besogne de son Maréchal-Général-des-Logis ne fut pas difficile : il n'y avoit dans la barraque que trois pieces; la chambre du Général, celle de son Aide-de-Camp que celui-ci voulut bien me céder, & la salle à manger, où l'on étendit à terre des couvertures devant un grand feu. Ce fut là que ces Messieurs passerent une nuit très *confortable* (1), c'est-à-dire, aussi bonne qu'il étoit

(1) Expression très usitée en Amérique, & qui n'a pas besoin de traduction.





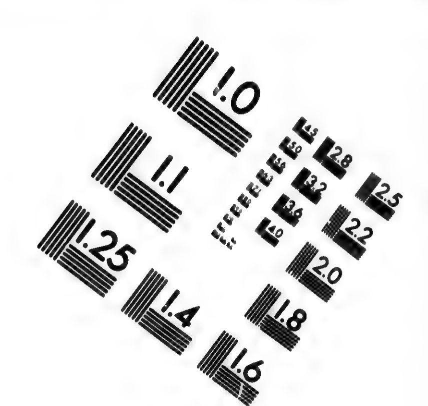
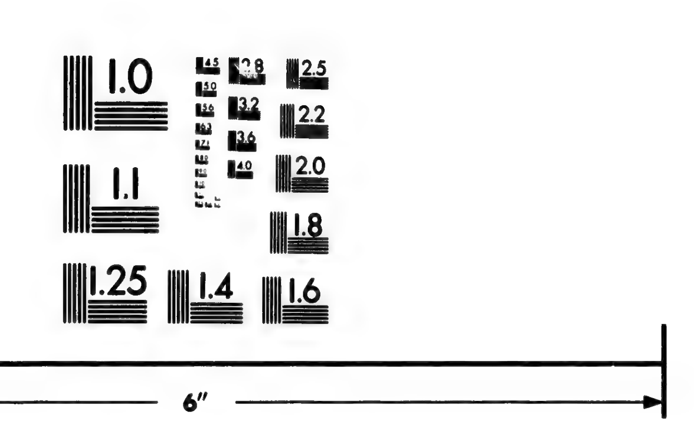
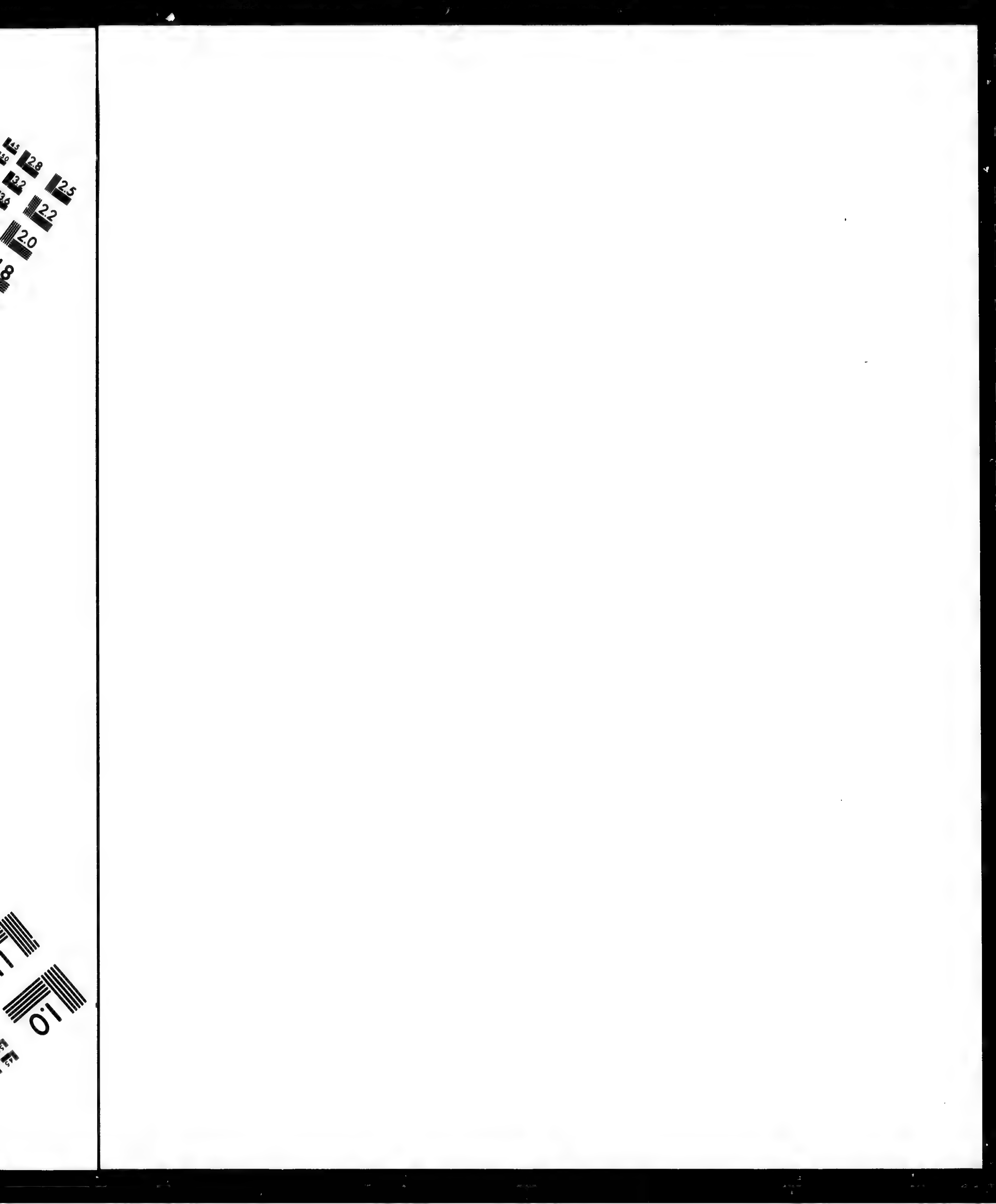


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



possible de l'espérer. Le coup de canon de réveil n'eut pas de peine à les tirer de leur lit; les couvertures furent enlevées, & la salle à manger reprenant ses droits, fut bientôt meublée d'une grande table, & la table couverte de *beef-stakes* (1), que nous mangeâmes de très bon appétit, en avalant de tems en tems une tasse de thé au lait. Les Européens ne trouveroient pas une convenance bien sensible entre cet aliment & cette boisson; mais je puis assurer que tout cela faisoit un déjeûner très *confortable*. Ce qui ne l'étoit pas du tout, c'est une pluie épouventable, qui avoit commencé pendant la nuit & qui duroit encore, jointe à un vent affreux qui rendoit le passage du Ferry très difficile pour nos chevaux, & nous empêchoit de nous servir de la voile dans la barge que le Général Heath nous avoit donnée pour nous conduire à Kink's-Ferry. Malgré tous ces obstacles, nous nous embarquâmes au bruit des canons, qui tirerent encore treize coups, malgré les instances que je fis pour l'empêcher. Une circonstance que j'avois ap-

(1) Tranches de bœuf grillées.

prise donnoit cependant un nouveau prix à ces honneurs ; c'est que les piéces de canon dont j'entendois les décharges, avoient appartenues à l'armée du Burgoyne. Ainsi l'artillerie que le Roi d'Angleterre envoya en 1777 de *Wolwich* en Canada, sert à présent à défendre l'Amérique & à rendre hommage à ses alliés, en attendant qu'elle soit employée au siége de New-York.

Le Général Heath, que ses affaires avoient retenu à Westpointe, me donna le Major Liman pour m'acompagner jusqu'à *Verplank's-pointe* ; nous n'y arrivâmes qu'à midi & demi, après avoir toujours voyagé dans le sein des montagnes immenses qui couvrent ce pays, & ne laissent d'autre intervalle entr'elles que le lit de la riviere. La plus haute de ces montagnes s'appelle *Anthony's-nose*, le nez d'Antoine ; elle s'avance dans la riviere, & l'oblige de détourner un peu son cours. Avant d'arriver à ce point, on voit sur la droite les ruines du fort Clinton : ce fort qui tenoit son nom du Gouverneur de l'Etat de New-York, fut attaqué & pris en 1777 par le Général Clinton, lorsqu'il remonta vers Albany pour essayer de donner la

main à Burgoyne. C'étoit alors la principale défenſe de la riviere; on l'avoit conſtruit ſur un rocher, au pied d'une montague, qu'on croyoit inacceſſible, & il étoit encore défendu par une petite *creek* qui ſe jette dans la grande riviere. Sir Harry Clinton gravit le ſommet de la montagne, portant lui-même le drapeau britannique, qu'il tint toujours élevé, tandis que ſes troupes deſcendoient l'eſcarpement, paſſoient la *creek* & enlevoient le poſte. La garniſon, compoſée de 700 hommes, fut priſe preſque toute entiere. Depuis que la défaite de Burgoyne & l'alliance avec la France ont changé la face des affaires en Amérique, le Général Washington n'a pas jugé à propos de rétablir le fort Clinton; il a préféré de placer ſa communication & de concentrer ſes forces à Weſtpointe, parce que dans cet endroit *l'Hudſon* fait un détour qui empêche les vaiſſeaux de le remonter vent-arriere ou av[illegible] marée, & que l'île *Conſtitution*, qui ſe trouve préciſément à ce détour, dans la direction nord & ſud, eſt parfaitement ſituée pour protéger la chaîne qui ferme le paſſage aux vaiſſeaux de guerre.

Cependant les Anglois avoient conſervé un poſte très important à King's-Ferry : ils y étoient ſuffiſamment fortifiés ; de ſorte qu'à l'aide de leurs vaiſſeaux, ils ſe trouvoient maîtres du cours de la riviere dans l'eſpace de plus de cinquante milles, & repouſſoient ainſi vers le nord la communication trés importante des Jerſeys & du Connecticut. Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'au mois de Juin 1779, le Général Waine, qui commandoit dans le *Clave* un corps de 1500 hommes, forma le projet de ſurprendre le fort de *Stoney-Pointe*. Ce fort conſiſtoit dans un retranchement entouré d'abattis qui couronnoit un rocher eſcarpé, & dont le réduit formoit une bonne redoute bien fraiſée. Le Général Waine marcha la nuitt ſur trois colonnes ; la principale étoit commandée par M. de Fleury qui, ſans tirer un coup fuſil, força les abattis & les retranchemens, & entra avec les fuyards dans la redoute (1). L'attaque fut

(1) Cet Officier s'étoit déja diſtingué en pluſieurs occaſions, particuliérement lors de la retraite du Général Sullivan ſur Rhode-Iſland, & à la défenſe de Mad-Iſland. Il avoit paſſé en Amérique en 1777. Depuis il a été Major du régiment de Saintonge, &

ſi vive de la part des Américains, & l'épouvante fut telle de la part des Anglois, que M. de Fleury, qui étoit entré le premier, ſe trouva en un inſtant chargé d'onze épées qu'on lui avoit remiſes en demandant quartier. On doit ajouter à l'honneur de nos alliés, que de ce moment-là il n'y eut plus une goutte de ſang répandu. Les Américains, une fois maîtres de l'une des rives de la riviere, ne tarderent pas à s'aſſurer la poſſeſſion de l'autre. M. de Gouvion conſtruiſit à *Verplanks-Pointe* une redoute où nous abordâmes & où nos chevaux, par un haſard très heureux, ſe trouverent arrivés en même tems que nous. Cette redoute eſt d'une forme particuliere, qui n'eſt guere uſitée qu'en Amérique: le foſſé eſt en dedans du parapet; ce parapet eſt eſcarpé des deux côtés, & fraiſé à la hauteur du cordon: on a pratiqué au-deſſous des logemens pour les ſoldats. Le milieu de l'ouvrage eſt un réduit conſtruit en bois & en forme de tour quarrée; il eſt crenelé par-tout

---

il a ſervi comme Major de brigade dans l'armée de M. le Comte de Rochambeau. A ſon retour en France, il a été fait Colonel du régiment de Pondichéry. Il eſt à préſent dans l'Inde.

& commande le rampart. Un abattis, formé de têtes d'arbres enlâcées, environne le tout, & tient lieu de chemin couvert. On voit aifément qu'un pareil ouvrage ne peut être infulté, & qu'il faut abfolument du canon pour le prendre. Or comme celui-ci eft adoffé à des montagnes dont les Américains font toujours les maîtres, il eft prefque impoffible que les Anglois en faffent le fiége. Une *creek*, qui fe jette dans la riviere d'Hudfon & coule au fud de cette redoute, en rend la pofition encore plus avantageufe. Le Colonel *Livingfton*, qui commande à King's-Ferry, s'y eft établi, de préférence à Stoney-Point, parce qu'il s'y trouve plus à portée des plaines blanches, où les Anglois font de tems en tems des incurfions. C'eft un jeune homme aimable & inftruit. Avant la guerre, il s'étoit marié en Canada, où il a acquis l'ufage de la langue françoife : en 1775, il fut un des premiers à prendre les armes; il combattit fous les ordres de Mongomery, & s'empara du fort Chambly, tandis que le premier affiégeoit Saint-Jean. Il nous reçut dans fa petite citadelle avec beaucoup de grace & de politeffe;

mais pour en ſortir avec les honneurs de la guerre, les loix américaines exigeoient que nous fiſſions un déjeûner : c'étoit le ſecond de la journée ; il conſiſta en *beef-ſtakes*, accompagné de thé au lait & de quelques bowls de grog, car la cave du Commandant n'étoit pas mieux fournie que la garde-robe des ſoldats : ceux-ci avoient été envoyés dans cette garniſon, comme étant les plus mal vêtus de l'armée américaine ; ainſi on peut ſe faire une idée de leur habillement.

Vers deux heures après-midi, nous paſsâmes de l'autre côté de la riviere, & nous nous arrêtâmes pour examiner les fortifications de Stoney-Point. Les Américains les ayant trouvées trop étendues, les ont reſſerrées & les ont réduites à une redoute à-peu-près pareille à celle de Verplank, mais pas tout-à-fait ſi bonne. Là, je pris congé de M. Livingſton ; il me donna un guide pour me rendre à l'armée, & je me mis en chemin, précédé par MM. de Noailles, de Damas & de Mauduit, qui voulurent joindre M. de la Fayette dès le ſoir même, quoiqu'il leur reſtât encore trente milles à faire, & de très mauvais chemins à paſſer. Cette

impatience convenoit à merveille à leur âge; mais les nouvelles que j'avois raſſemblées m'ayant prouvé que l'armée ne pouvoit ſe mettre en mouvement que le lendemain, je me décidai à m'arrêter en chemin, content de profiter du peu de jour qui me reſtoit pour faire encore dix ou douze milles. En m'éloignant de la riviere, je me retournois ſouvent pour jouir encore du magnifique ſpectacle qu'elle offre en cet endroit, où elle élargit tellement ſon lit, qu'en regardant du côté du ſud, on croit voir un lac immenſe, tandis que celui du nord n'offre que l'aſpect d'un fleuve majeſtueux. On me fit remarquer une eſpece de promontoire, d'où le Colonel Livingſton penſa prendre, avec une ſeule piéce de canon, la frégate *le Vautour*, qui avoit conduit *André* & qui attendoit *Arnold*. Cette frégate s'étant trop approchée du rivage, échoua à marée baſſe; le Colonel en avertit Arnold, & lui demanda deux piéces de gros canon, aſſurant qu'il les placeroit de façon à la couler bas. Arnold éluda la propoſition ſous de vains prétextes, de ſorte que le Colonel ne put conduire qu'une ſeule piéce de 4, qui étoit alors dans la redoute

de *Verplanck*. Cette piece prolongeoit le vaisseau de l'avant à l'arriere, & lui faisoit tant de dommage, que s'il ne s'étoit pas relevé avec le flot, il auroit été obligé d'amener. Le lendemain, le Colonel Livingston se trouvant sur le rivage, vit passer Arnold dans sa barge, comme il descendoit la riviere pour gagner la frégate. Il assure qu'il en conçut un tel soupçon, que s'il avoit eu à portée de lui ses bateaux de garde, il auroit été sur-le-champ le joindre, & lui demander où il alloit. Il est vraisemblable que cette question l'auroit jetté dans l'embarras, & que le Colonel Livingston se fût confirmé dans ses soupçons, & l'eût arrêté.

Arnold & sa trahison occupoient encore ma pensée, lorsque mon chemin me conduisit à cette fameuse maison de *Smith*, où il eut son entrevue avec André, & où il forma son affreux complot. C'est dans cette maison qu'ils passerent la nuit ensemble, & qu'André changea de vêtement; c'est là que la liberté de l'Amérique fut marchandée & vendue; & c'est là que le hasard, qui décide toujours des plus grands intérêts, déconcerta cet horrible projet, & que, satisfait d'immoler l'in-

prudent André, il ne prévint le crime qu'en sauvant le criminel. En effet, André repassoit tranquillement la riviere pour se rendre à New-York par les Plaines blanches, si les coups de canon tirés sur la frégate, ne lui avoient fait craindre de rencontrer les troupes américaines. Il crut, à la faveur de son déguisement, trouver plus de sûreté sur la rive droite : à quelques milles de là, il fut arrêté, à quelques milles plus loin, il trouva la potence.

Smith, plus que soupçonné, mais non convaincu d'avoir eu part à ce complot, est encore dans les prisons, où la loi le défend contre la justice. Mais sa maison paroît avoir éprouvé le seul châtiment dont elle étoit susceptible, elle est punie par la solitude ; en effet, elle est tellement abandonnée, qu'il n'y est pas même resté un seul gardien, quoiqu'il y ait une grosse ferme qui en dépende. Je poursuivis mon chemin, mais sans y pouvoir donner assez d'attention pour en conserver la mémoire : je me souviens seulement qu'il étoit aussi ténébreux que mes pensées ; il me conduisit dans une vallée profonde, toute couverte de cy-

près ; un torrent y couloit à travers des rochers ; je le traversai, & bientôt après la nuit survint. Il me fallut faire encore quelques milles pour parvenir à une auberge où je fus passablement logé. Cette auberge est située dans le *Haverstraw* ; elle appartient à un autre *Smith*, mais qui n'a rien de commun avec le premier : il m'assura qu'il étoit bon whig, & comme il me donna un assez bon souper, je le crus aisément.

Le 23, je partis à huit heures du matin, dans le dessein d'arriver de bonne heure au camp de M. de la Fayette ; car j'avois appris par des voyageurs, que l'armée ne faisoit aucun mouvement ce jour là, & je voulois qu'il me présentât au Général Washington. Le chemin le plus court étoit de passer par *Paramus* ; mais le guide qu'on m'avoit donné insista pour que je me détournasse vers le nord, prétendant que l'autre chemin n'étoit pas sûr, que cette route étoit infestée de torys, & que lui-même l'évitoit toujours lorsqu'il avoit quelques lettres à porter. Je pris donc sur la droite, & je suivis quelque tems le ruisseau de *Romopog* ; ensuite je tournai à gauche, & bientôt après je me trouvai dans

le township de *Pompton* & dans la route de *Toto-haw :* mais, apprenant qu'elle me menoit tout droit à la grande armée, sans-passer par l'avant-garde de M. de la Fayette, je demandai s'il n'y avoit pas quelque chemin de traverse qui pût me conduire à son quartier; on m'en indiqua un, par lequel, passant près d'une espece de lac qui forme un point de vue très agréable, & traversant ensuite de fort beaux bois, j'aboutis à un ruisseau qui se jette dans *Second-River*, précisément à l'endroit où M. de la Fayette étoit campé. Ses postes garnissoient le ruisseau; ils étoient bien disposés & en très bon ordre. Enfin j'arrivai au camp; mais je ne trouvai pas M. de la Fayette; prévenu de mon arrivée par M. le Vicomte de Noailles, il m'étoit allé attendre à sept milles de là, au quartier général, vers lequel il croyoit que je m'étois dirigé. Cependant il avoit envoyé au-devant de moi M. Gimat & un de ses Aides-de-Camp; mais ils avoient pris les deux chemins qui menent à Paramus; de sorte qu'à force de précautions, tant de sa part que de celle de mon guide, je me trouvai, comme on dit en anglois, tout-à-fait *désapointé*, car il étoit deux

heures, & j'avois déja fait trente milles ſans m'arrêter. J'avois la plus grande impatience d'embraſſer M. de la Fayette, & de voir le Général Washington; mais je ne pouvois la faire partager à mes chevaux, qui auroient été glacés d'effroi s'ils avoient pu entendre la propoſition qu'on me fit, d'aller tout de ſuite au quartier général, parce que, diſoit-on, je pouvois *peut-être* y arriver encore pour dîner. Quant à moi, j'en voyois l'impoſſibilité; & comme je me trouvois en pays de connoiſſance, je demandai qu'on donnât un peu d'avoine à mes chevaux. Tandis qu'ils prenoient ce léger repas, j'allai voir le camp du *Marquis*; c'eſt ainſi qu'on déſigne M. de la Fayette, la langue angloiſe aimant à abréger, & les titres n'étant pas communs en Amérique. Je trouvai ce camp placé dans une excellente poſition : il occupoit deux hauteurs ſéparées par un petit fond, mais ayant entr'elles une communication très facile; la riviere de Totohaw ou Second-river en protege la droite, & c'eſt là qu'elle fait un coude aſſez conſidérable pour ſe détourner vers le ſud, & ſe jetter enſuite dans la baie de *Newark*. La plus grande

partie du front, & tout le flanc gauche de ce camp, jusqu'à une grande distance, sont couverts par le ruisseau qui vient de Paramus, & se jette dans la même riviere. Cette position n'est pas à plus de vingt milles de l'île de New-York; aussi étoit-elle occupée par l'avant-garde, composée de l'infanterie légere, c'est-à-dire, de l'élite de l'armée américaine: en effet, les régimens qui la composent n'ont point de grenadiers, mais seulement une compagnie d'infanterie légere qui répond à nos chasseurs, & dont on forme des bataillons à l'entrée de la campagne. Cette troupe avoit très bon air; elle étoit mieux habillée que le reste de l'armée; les uniformes, tant des soldats que des Officiers, étoient lestes & militaires, & chaque soldat portoit au lieu de chapeau un casque fait de cuir bouilli, avec un cimier de queue de cheval. Les Officiers sont armés d'espontons, ou plutôt de demi-piques, & les Bas-Officiers de fusils; mais les uns & les autres étoient munis de sabres courts & légers, que M. de la Fayette avoit apportés de France, & dont il leur avoit fait présent. Les tentes, suivant l'usage de l'armée américaine, ne

formoient que deux rangs ; elles étoient très bien alignées, ainſi que celles des Officiers ; & comme la ſaiſon étoit avancée, elles avoient chacune de bonnes cheminées, mais placées différemment des nôtres, car elles ſont conſtruites du côté extérieur, & maſquent l'entrée des tentes ; ce qui a le double effet de prévenir le vent & d'entretenir la chaleur nuit & jour. Je ne vis pas de faiſceaux d'armes, & j'appris que les Américains ne s'en ſervoient pas. Lorſqu'il fait beau, chaque compagnie place ſes fuſils ſur un chevalet ; mais dès qu'il pleut, il faut les remettre dans la tente, ce qui eſt ſans doute un grand inconvénient : on y remédîra quand les moyens ſeront plus abondans ; je crains bien que ce ne ſoit pas encore l'année prochaine.

Comme je me promenois ſur le front du camp, je fus joint par un Officier qui me parla très bon françois ; cela n'étoit pas étonnant, puiſqu'il eſt tout auſſi françois que moi ; c'étoit le Major Valgan. Cet Officier eſt venu en Amérique pour des affaires de commerce ; il a eu même à ce ſujet une eſpece de procès avec le Congrès ; mais il a été protégé

par

par plusieurs personnes, & particuliérement par M. le Chevalier de la Luzerne : ayant demandé à entrer au service, il a obtenu le grade de Major & le commandement d'un bataillon d'infanterie légere. C'est un homme d'esprit, & on est content de lui dans l'armée américaine. Il me mena dans sa tente, où je trouvai un couvert mis très proprement. Il me proposa à dîner ; mais je ne l'acceptai pas, comptant ne rien perdre à attendre celui que le Général Washington me donneroit. D'après tout ce qu'on sait en Europe sur l'état de détresse de l'armée américaine, il paroîtra peut-être surprenant que telle chose qu'un dîner se trouve chez un simple Major. Sans doute il est impossible de vivre sans argent, lorsqu'il faut acheter ce que l'on mange, & sur cet article les Officiers américains n'ont pas de privilege particulier ; mais il faut savoir qu'ils reçoivent des rations en viande, en rum & en farine ; qu'ils ont dans chaque régiment des boulangers pour cuire leur pain, & des soldats pour les servir ; de sorte qu'un Officier qui entre en campagne avec une tente & suffisamment d'habits, peut fort bien aller jusqu'à

l'hiver ſans avoir rien à dépenſer. Le malheur eſt que quelquefois les proviſions manquent, ou n'arrivent pas à tems ; c'eſt alors qu'ils ont réellement à ſouffrir ; mais ce ſont des momens de criſe qui ne ſont pas fréquens, & qu'on peut prévenir par la ſuite, ſi les états s'exécutent, & ſi le Quartier-Maître général & les Commiſſaires font bien leur devoir. Je laiſſai M. Valgan commencer ſon dîner, & j'allai hâter celui de mes chevaux, afin de me rendre au quartier-général avant la fin du jour. Le Colonel Mac-Henry dont j'ai parlé plus haut, ſe chargea de m'y conduire. Nous cotoyames toujours la riviere que nous laiſſions ſur notre gauche. Après avoir fait deux milles, nous vîmes celle de l'armée. Elle campoit auſſi ſur deux hauteurs & ſur une ſeule ligne, dans une poſition aſſez étendue, mais très bonne, étant adoſſée à un bois, & ayant la riviere devant elle. On ne peut guere paſſer cette riviere qu'à *Totohaw-Bridge* ; mais le local ſeroit tout-à l'avantage de l'armée qui défendroit la rive gauche, les hauteurs de ce côté dominant par-tout celles de la rive droite. A deux milles au-delà du pont, on trouve un

meeting-house de forme exagone ; c'est celle que les Presbytériens hollandois, qui sont en grand nombre dans les Jerseys, donnent à leurs Églises.

Je poursuivois mon chemin, causant avec M. Mac-Henry, lorsqu'un bruit considérable que j'entendis, m'avertit que je n'étois pas loin de la grande cataracte, connue sous le nom de *Toto-haw-Fall.* J'étois partagé entre l'impatience de voir cette curiosité & celle de me trouver auprès du Général Washington ; mais M. Mac-Henry m'ayant dit que je n'aurois pas à me détourner de deux cents pas pour voir la Cataracte, je voulus profiter du beau jour qui luisoit encore, & effectivement je n'eus pas fait cent pas hors du chemin, que j'eus l'étonnant spectacle d'une grande riviere qui se précipite de soixante-dix pieds de haut, & s'engouffre ensuite dans le creux d'un rocher qui semble l'engloutir, mais d'où elle s'échappe en tournant tout court à droite, comme si elle s'enfuyoit par une porte dérobée. Il me paroît impossible de donner une idée de cette chûte d'eau, autrement que par un dessin figuré.

Essayons cependant de commencer le tableau, & laissons à l'imagination le soin de l'achever : c'est la rivale de la nature, c'est quelquefois aussi son amie & son interprête. Qu'on se figure donc une riviere qui coule entre des montagnes couvertes de sapins, dont le verd foncé contraste avec la couleur de ses eaux, & en rend le cours plus majestueux ; qu'on se représente ensuite un immense rocher qui lui fermeroit tout passage, si par quelque tremblement de terre ou toute autre révolution souterraine, il n'avoit pas été ouvert en plusieurs endroits de sa cîme à sa base, formant ainsi de longues crevasses parfaitement verticales. L'une de ces crevasses dont on ne connoît pas la profondeur, peut avoir vingt-cinq ou trente pieds d'ouverture. C'est dans cette espece de cuve que la riviere ayant franchi une partie du rocher, se précipite avec fracas ; mais comme ce rocher traverse tout son lit, elle ne peut sortir que par celle des deux extrêmités qui lui offre une issue. Là, se presente un autre obstacle ; un nouveau rocher s'oppose à sa fuite, & elle est obligée de former un angle droit pour tourner tout court

ſur la gauche. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'après ſon épouvantable chûte, elle n'ecume, ne bouillonne, ni ne tournoie, mais fort tranquillement par le chemin qui lui eſt ouvert, & gagne en ſilence une vallée profonde, d'où elle pourſuit ſa route vers la mer. Ce calme parfait, après un mouvement ſi rapide, ne peut être expliqué que par l'énorme profondeur de l'antre où elle s'engloutit, & par le frottement extrême qu'elle éprouve dans un eſpace auſſi ſerré. Je n'ai point eſſayé le rocher à l'eau-forte : comme on ne trouve point de pierre calcaire dans ce pays, je le crois de roche dure & de la nature du quartz : mais il offre une particularité digne d'attention, c'eſt que toute ſa ſurface eſt guillochée, c'eſt-à-dire creuſée par petits carreaux comme les anciennes boîtes de Maubois. Etoit-il dans un état de fuſion lorſqu'il a été ſoulevé du ſein de la terre & qu'il a bouché le paſſage de la riviere? Ces fentes verticales, ces gerçures à la ſurface ſont-elles un effet du réfroidiſſement? c'eſt ce que je laiſſe aux ſavans à examiner : je dirai ſeulement qu'il n'offre rien de volcanique, &

que dans tout ce pays-là, on ne voit nulle trace de volcan, du moins de ceux qui ſont poſtérieurs aux dernieres époques de la nature.

Quoique M. Mac-Henry ait commencé par être *Docteur* avant d'être Officier, & qu'il ſoit très inſtruit, je ne le trouvai pas fort ſur l'Hiſtoire naturelle, & je préférai de lui faire des queſtions ſur l'armée dont je longeois le front, rencontrant perpétuellement des poſtes qui prenoient les armes, les tambours battant au champ, & les Officiers ſaluant de l'eſponton. Tous ces poſtes n'étoient pas pour la ſûreté de l'armée; il y en avoit beaucoup qu'on employoit à garder des maiſons & des granges qui ſervoient de magaſins. Enfin après avoir dépaſſé de deux milles le flanc droit de l'armée, & après avoir traverſé ſur la droite des bois épais, je me trouvai dans une petite plaine, où je vis une aſſez belle ferme : un petit camp qui ſembloit la couvrir, une grande tente qui étoit étendue dans la cour, & pluſieurs chariots rangés autour, me la firent reconnoître pour le quartier-général de *ſon Excellence*, car c'eſt ainſi qu'on appelle M. Washington à l'armée &

dans toute l'Amérique. M. de la Fayette causoit dans la cour avec un grand homme de cinq pieds neuf pouces, d'une figure noble & douce; c'étoit le Général lui-même. Je fus bientôt descendu de cheval & à portée de lui. Les complimens furent courts; le sentiment qui m'animoit & la bienveillance qu'il me témoignoit, n'étoient pas équivoques. Il me conduisit dans sa maison, où je trouvai qu'on étoit encore à table, quoique le dîner fût fini depuis longtems. Il me présenta aux Généraux Knox, Waine, Howe, &c. & à sa *famille*, composée alors des Colonels Hamilton & Tighman, ses Secrétaires & ses Aides-de-Camp, & du Major Gibbs, Commandant de ses gardes; car en Angleterre & en Amérique, les Aides-de-Camp, Adjudants & autres Officiers attachés au Général, forment ce qui s'appelle sa *famille*. On rapporta pour moi & pour la mienne un nouveau dîner; l'ancien fut prolongé pour me tenir compagnie. Quelques verres de Claret & de Madere accélérerent les connoissances que j'avois à faire, & bientôt je me trouvai à mon aise près du plus grand & du meilleur de tous les hommes. La

bonté & la bienveillance qui le caractérisent se font sentir dans tout ce qui l'environne ; mais la confiance qu'il fait naître n'est jamais familiere, parce que le sentiment qu'il inspire a dans tous les individus la même origine, une estime profonde pour ses vertus & une grande opinion de ses talens. Vers neuf heures du soir, les Officiers-généraux se retirerent & gagnerent leurs quartiers, qui étoient tous assez éloignés ; mais comme le Général avoit voulu que je prisse le mien dans sa propre maison, je restai encore quelque tems avec lui, après quoi il me conduisit dans la chambre qu'il avoit fait préparer pour mes Aides-de-Camp & pour moi : cette chambre faisoit le quart du logement qu'il occupoit ; il me fit des excuses sur le peu d'espace dont il pouvoit disposer, mais toujours avec une politesse noble qui n'étoit ni gênante ni complimenteuse.

Le lendemain, on vint à neuf heures, m'avertir que son Excellence étoit descendue dans le *parloir :* cette piece servoit à-la-fois de salle d'audience & de salle à manger ; j'allai l'y joindre, & je trouvai un déjeûner préparé. Lord *Stirling* vint déjeûner

avec nous : c'eſt un des plus anciens Majors-généraux de l'armée ; ſa naiſſance, ſon titre, & des propriétés aſſez étendues, lui ont donné plus de conſidération en Amérique, que ſes talens ne lui en auroient acquis. On ne lui conteſte point ici le titre de Lord, qui lui a été refuſé en Angleterre ; il a prétendu avoir hérité de ce titre, & il a fait un voyage en Europe pour ſoutenir ſes droits, mais il a perdu ſon procès, une partie de ſes biens a été diſſipée par la guerre & par ſon goût pour la dépenſe ; on l'accuſe d'aimer la table & de boire autant qu'il convient à un Lord, mais plus qu'il ne convient à un Général. Il eſt brave, mais ſans capacité, & il n'a pas été heureux dans les différens commandemens qu'il a eus. A l'affaire de Long-Island, il fut fait priſonnier : au mois de Juin 1777, il ſe compromit près d'Éliſabeth-Town, tandis que le Général Washington faiſoit tête à vingt mille Anglois ſur les hauteurs de Middlebrook ; il perdit deux ou trois cents hommes & trois pieces de canon : à Brandywine, il commandoit la droite de l'armée, ou plutôt le corps de troupe qui fut battu par *Cornwalis* ; mais dans

toutes ces occasions, il a montré beaucoup de courage & de fermeté. J'ai causé longtems avec lui, & je l'ai trouvé homme de bon sens & assez instruit des affaires de son pays. Il est âgé & un peu lourd; avec cela il continuera de servir, parce que le service, quoique peu lucratif, répare un peu le désordre de ses affaires, & que n'ayant pas quitté l'armée depuis le commencement de la guerre, il a au moins pour lui le zele & l'ancienneté; ainsi il conservera le commandement de la premiere ligne que son rang lui donne, mais on évitera de l'employer aux expéditions particulieres (1).

Tandis que nous déjeûnions, on nous amenoit des chevaux, & le Général Washington ordonnoit que l'armée prît les armes & se tînt en parade à la tête du camp. Le tems étoit très mauvais & la pluie commençoit déjà : nous attendîmes une demi-heure; mais le Général voyant qu'elle devoit augmenter plutôt que de finir, prit le parti de monter à cheval. On lui en amena deux dont l'État de Virginie lui avoit fait présent; il en monta un & me

---

(1) Lord Stirling est mort avant la fin de la guerre.

donna l'autre. M. Linch & M. de Montesquieu eurent aussi un très beau cheval de race, & tel que nous n'en avons pu trouver à Newport, pour quelque prix que ce fût. Nous nous rendîmes au camp de l'artillerie, où le Général Knox nous reçut : cette artillerie étoit nombreuse & les canoniers en très bel ordre, formés en parade à la maniere étrangere, c'est-à-dire, chaque canonier à son poste de batterie & prêt à tirer. Le Général eut la bonté de me faire des excuses de ce que le canon ne tiroit pas pour me saluer; il me dit qu'il avoit mis en mouvement toutes les troupes de l'autre côté de la riviere, & que les ayant prévenues qu'il pourroit marcher lui-même sur la rive droite, il craignoit de donner l'alarme & de tromper les détachemens qui étoient dehors. Nous gagnâmes ensuite la droite de l'armée, & nous vîmes la ligne de Pensylvanie; elle étoit composée de deux brigades, chaque brigade formant trois bataillons, sans compter l'infanterie légere, qui étoit détachée avec M. de la Fayette. Le Colonel Waine qui la commandoit étoit à cheval, ainsi que les Brigadiers-généraux & les Colonels. Ils étoient tous

bien montés : les Officiers particuliers avoient aussi l'air très militaire ; ils étoient bien alignés, & saluoient de fort bonne grace. Chaque brigade avoit une bande de musique ; la marche qu'elles jouoient alors étoit celle du Huron. Je savois que cette ligne, quoique manquant encore de beaucoup de chose, étoit la mieux habillée de l'armée ; de sorte que son Excellence m'ayant demandé si je voulois continuer de voir l'armée, ou me rendre par le plus court chemin au camp du *Marquis*, j'acceptai cette derniere proposition. Les troupes dûrent m'en savoir gré, car la pluie avoit redoublé ; on les fit donc rentrer, & nous arrivâmes bien mouillés au quartier de M. de la Fayette, où je me chauffai avec grand plaisir, prenant de tems en tems ma part d'un grand bowl de grog, qui est à poste fixe sur sa table, & dont on offre à chaque Officier qui entre chez lui. La pluie parut cesser, ou vouloir cesser un moment ; nous en profitâmes pour suivre son Excellence au camp du Marquis : nous trouvâmes toutes ses troupes en bataille sur la hauteur de la gauche, & lui-même à leur tête, exprimant par son maintien & sa phisionomie, qu'il

aimoit mieux me recevoir là que dans ſes terres d'Auvergne. La confiance & l'attachement des troupes ſont pour lui des propriétés précieuſes, des richeſſes bien acquiſes que perſonne ne peut lui enlever; mais ce que je trouve de plus flatteur encore pour un jeune homme de ſon âge, c'eſt l'influence, la conſidération qu'il a acquiſe dans l'ordre politique comme dans l'ordre militaire. Je ne ſerai pas démenti lorſque je dirai, que de ſimples lettres de lui ont eu ſouvent plus de pouvoir ſur quelques États que les invitations les plus fortes de la part du Congrès. On ne ſait en le voyant ce qu'il faut le plus admirer, qu'un jeune homme ait donné tant de preuves de talens, ou qu'un homme tellement éprouvé, laiſſe encore de ſi longues eſpérances. Heureuſe ſa patrie, ſi elle ſait bien s'en ſervir, plus heureuſe s'il lui devient inutile!

Je diſtinguai avec plaiſir parmi les Colonels, qui étoient très bien montés, & qui ſaluoient de très bonne grace, M. de Gimat, Officier françois, ſur lequel je réclame les droits d'une eſpece de paternité militaire, l'ayant élevé dans mon régi-

ment dès sa plus tendre jeunesse (1). Toute cette avant-garde étoit composée de six bataillons, formant deux brigades; mais il n'y avoit qu'un piquet de dragons ou de cavalerie légere, le reste ayant marché vers le sud avec le Colonel *Lee*. Ces dragons sont parfaitement montés, & ne craignent pas les dragons anglois, sur lesquels ils ont eu plusieurs avantages; mais ils n'ont jamais été assez nombreux pour former un corps solide & permanent. Le piquet que l'on avoit conservé à l'armée servoit alors d'escorte au Prévôt, & faisoit les fonctions de la maréchaussée, en attendant que l'on en établît une, comme c'étoit le projet.

La pluie ne nous épargna pas plus au camp du Marquis qu'à celui de la grande armée; de sorte que notre revue étant faite, je vis avec plaisir que

(1) M. de Gimat a fait la campagne suivante à la tête d'un bataillon d'infanterie légere, & toujours aux ordres de M. de la Fayette. Au siége d'York, il attaqua & emporta, conjointement avec le Colonel Hamilton, la redoute que les ennemis avoient à leur gauche. Cette attaque se fit en même tems que celle de M. le Baron de Viomenil sur la redoute de droite, & elle eut le même succès. M. de Gimat y fut blessé au pied: à son retour en Europe, il a été fait Colonel du régiment de la Martinique.

le Général Washington déterminoit ſon cheval au grand galop pour regagner ſon quartier. Nous nous y rendîmes auſſi vîte que les mauvais chemins pouvoient nous le permettre. A notre retour, nous trouvâmes un bon dîner tout prêt & une vingtaine de convives, parmi leſquels étoient les Généraux Howe & Saint-Clair. Le repas étoit à l'angloiſe, compoſé de huit ou dix grands plats, tant de viande de boucherie que de volaille, accompagnés de légumes de pluſieurs eſpeces, & ſuivis d'un ſecond ſervice de pâtiſſeries, compriſes toutes ſous ces deux dénominations, *pyes* & *powding*. Après ces deux ſervices, on ôta la nappe, & on ſervit des pommes & beaucoup de noix, dont le Général Washington mange ordinairement pendant deux heures, tout en *toſtant* & en faiſant la converſation. Ces noix ſont petites & ſeches, & couvertes d'une écorce ſi dure, que le marteau ſeul peut la caſſer; on les ſert à demi-ouvertes, & on ne finit pas d'en éplucher & d'en manger. La converſation fut tranquille & agréable; ſon Excellence voulut bien entrer avec moi dans quelques détails ſur les principales opérations de la guerre, mais toujours

avec une modeſtie & une conciſion qui prouvoient aſſez que c'étoit par pure complaiſance qu'il conſentoit à parler de lui. Vers 7 heures & demie, nous nous levâmes de table, & auſſi-tôt les domeſtiques vinrent la démonter pour la racourcir & lui faire faire un quart de converſion ; car à l'heure du dîner on la mettoit en diagonale pour avoir plus d'eſpace. Je parus étonné de cette manœuvre, & j'en demandai la raiſon ; on me dit qu'on alloit mettre le couvert pour le ſouper. Au bout d'une demi-heure, je me retirai dans ma chambre, craignant que le Général n'eût quelque choſe à faire, & ne reſtât avec la compagnie par égard pour moi ; mais au bout d'une autre demi-heure, on vint m'avertir que ſon Excellence m'attendoit pour ſouper. Je retournai dans la ſalle à manger, proteſtant de toutes mes forces contre ce ſouper ; mais le Général dit qu'il étoit accoutumé à prendre quelque choſe le ſoir ; que ſi je voulois ſeulement m'aſſeoir, je mangerois quelques fruits & je ferois la converſation. Je ne demandois pas mieux, car alors il n'y avoit plus d'étrangers, & il ne reſtoit que la *famille* du Général. Le ſouper étoit compoſé de trois

ou

ou quatre plats légers, de quelques fruits, & surtout d'une grande abondance de noix, qui ne furent pas plus mal reçues le soir que le matin. La nappe ayant été bientôt enlevée, quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux & de Madere furent placées sur la table. Tout homme sensé pensera sans doute, qu'étant Officier-général françois, aux ordres du Général Washington, & de plus bon whig, je ne pouvois pas refuser un verre de vin lorsqu'il me l'offroit ; mais j'avouerai que j'avois peu de mérite à cette complaisance, & que, moins accoutumé à boire que personne, je m'accommode très bien de la *toast* angloise : on a de très petits verres, on verse soi-même la quantité de vin qu'on veut, sans qu'on vous presse d'en prendre davantage, & la *toast* n'est qu'une espece de refrein placé dans la conversation, pour avertir que chaque individu fait partie de la compagnie, & que le total forme une société. J'observai qu'à dîner les toasts avoient plus de solemnité : il y en avoit plusieurs d'étiquette, & les autres étoient suggérées par le Général, & annoncées par celui des Aides-de-Camp qui faisoit les hon-

neurs du dîner; car chaque jour il y en a un qui se place au bout de la table, près du Général, pour servir de tous les plats & distribuer les bouteilles: or, le soir les toasts étoient indiquées par le Colonel Hamilton, & il les donnoit comme elles lui venoient, sans ordre & sans étiquette. A la fin du souper, on ne manque guere de demander aux convives de donner un *sentiment*; c'est-à-dire, une femme à laquelle ils soient attachés par quelque sentiment, soit amour, amitié ou simple préférence. Ce souper ou cette conversation duroit communément depuis neuf heures jusqu'à onze heures du soir, toujours libre & toujours agréable.

Le 25, le tems devint si affreux, qu'il me fut impossible de sortir, même pour aller voir les Généraux, chez qui M. de la Fayette devoit me conduire. Je m'en consolai aisément, & je trouvai fort doux de passer une journée entiere avec M. Washington, comme s'il étoit à la campagne & qu'il n'eût rien à faire. Les Généraux *Glover*, *Huntington*, & quelques-autres encore, dînerent avec nous, ainsi que les Colonels *Steward* &

Buttler, deux Officiers diſtingués dans l'armée. Les nouvelles qu'on apprit dans la journée firent renoncer au projet d'entreprendre ſur *Staten-Island.* En effet, le fourrage du Général Starke avoit eu un plein ſuccès; les ennemis n'avoient pas jugé à propos de l'inquiéter, ainſi ils ne s'étoient pas dégarnis du côté où on vouloit les attaquer: d'ailleurs, cette expédition n'auroit jamais été qu'un coup de main, & les chemins abîmés par la pluie, la rendoient très difficile. Il fut donc décidé que l'armée partiroit le ſurlendemain pour prendre ſes quartiers d'hiver, & moi pour continuer ma route, & me rendre à Philadelphie.

Le 26, le tems étant devenu très beau, je montai à cheval, après avoir déjeûné avec le Général. Il eut l'attention de me faire donner ce jour-là le cheval qu'il montoit la ſurveille, & dont j'avois fait beaucoup d'éloges: je le trouvai auſſi bon qu'il eſt beau; mais ſur-tout parfaitement dreſſé, bien aſſis, ayant la bouche bonne, les aides fines & s'arrêtant tout court au galop, ſans *gueuler* ni peſer ſur le mord. J'entre dans ce détail, qui paroît minutieux, parce que c'eſt le Gé-

néral lui-même qui dresse tous ses chevaux, qu'il est très bon & très hardi cavalier, sautant les barrieres les plus hautes, & allant très vîte, le tout sans se guinder sur ses étriers, tirer sur le bridon, & laisser courir son cheval comme un égaré, chose que nos jeunes gens regardent comme une partie si essentielle de l'équitation angloise, qu'ils aiment mieux se casser les bras & les jambes, que d'y renoncer.

Ma premiere visite fut chez le General Waine, où M. de la Fayette m'attendoit pour me conduire chez les autres Officiers-Généraux de la ligne. Ceux qui nous reçurent furent le Général Huntington, qui paroît assez jeune pour le grade de Brigadier-Général qu'il occupe depuis deux ans; son maintien est froid & réservé, mais on n'est pas longtems à s'appercevoir qu'il a de l'esprit & des connoissances; le Général Glover, âgé de 45 ans, petit de taille, mais actif & bon militaire; le Général Howe, qui est un des plus anciens Majors-Généraux, & qui jouit de la considération due à son rang, quoiqu'il n'ait pas été heureux à la guerre, où les occasions ne lui ont pas été favorables, par-

ticuliérement en Géorgie, où il ſe trouvoit commander avec très peu de force, lorſque le Général Prevot vint s'en emparer : il aime la muſique, les arts & le plaiſir, & il a l'eſprit orné. Je reſtai aſſez longtems chez lui, où je vis un jeu de la nature très curieux, & en même tems auſſi hideux qu'il ſoit poſſible : c'eſt un jeune homme, de famille hollandoiſe, dont la tête eſt ſi énormément groſſie, qu'elle a pris toute la nourriture de ſon corps; de ſorte que ſes bras & ſes jambes ſont ſi foibles qu'il ne peut s'en ſervir. Il eſt toujours couché, ſa tête monſtrueuſe étant ſoutenue par un oreiller; & comme il a eu longtems l'habitude de ſe coucher du côté droit, ſon bras droit s'eſt tout-à-fait atrophié : il n'eſt pas abſolument imbécille, mais il n'a pu rien apprendre, & il n'a guere plus de raiſon qu'un enfant de cinq ou ſix ans, quoiqu'il en ait vingt-ſept. Ce dérangement extraordinaire de l'économie animale vient d'une hydropiſie dont il fut attaqué dans ſon enfance, & qui écarta les os qui forment la boîte du cerveau. On ſait que ces os ſont joints enſemble par des ſutures, qui ſe durciſſent & s'oſſifient dans

l'adolescence, & sont molles dans les premieres années de la vie. Une telle exubérance, une si grande affluvion d'humeur dans celui de tous les visceres qui semble exiger la proportion la plus juste, tant pour la vie que pour l'entendement de l'homme, prouvent beaucoup plus la nécessité de l'équilibre & de la résistance dans les solides, que l'existence des causes finales.

Le Général Knox, que nous avions rencontré, & qui nous avoit accompagné ensuite, nous ramena au quartier-général, passant à travers les bois, pour couper au court & retomber dans un chemin qui conduit à sa maison, où nous voulions voir Madame Knox. Nous la trouvâmes établie dans une petite ferme, où elle avoit passé une partie de la campagne; car elle ne quitte pas son mari. Un enfant de six mois, une petite fille de trois ans formoient, pour le coup, une véritable famille au Général. Pour lui, c'est un homme de trente-cinq ans, très gros, mais très dispos, d'un caractere gai & aimable. Avant la guerre, il étoit Libraire à Boston, & il s'étoit amusé à lire quelques livres militaires qui étoient dans sa boutique.

Telle est l'origine des premieres connoissances qu'il a acquises sur la guerre, & du goût qu'il a toujours eu depuis pour la profession des armes. Dès la premiere campagne, on lui confia le commandement de l'artillerie, & il s'est trouvé qu'on ne pouvoit la mettre en meilleures mains. C'est lui que M. du Coudray vouloit supplanter, & qui n'eut pas de peine à l'éconduire. Peut-être M. du Coudray fut-il heureux de se noyer dans le *Skuyl-Kill*, plutôt que dans les intrigues auxquelles il s'étoit livré, & qui auroient pu produire un très grand mal (1).

---

(1) Le Général Knox, qui a conservé jusqu'à la paix la même place dans l'armée des Américains, commandoit leur artillerie au siege d'York. On ne peut assez admirer l'intelligence & l'activité avec laquelle il rassembla de différens côtés, fit transporter, débarquer & conduire aux batteries celle qui étoit destinée pour le siége, & qui consistoit en plus de trente pieces de canon ou mortiers de gros calibre : cette artillerie a toujours été très bien servie, le Général Knox ne cessant de la diriger, & prenant souvent la peine de pointer lui-même les mortiers. Il n'a presque jamais quitté les batteries ; & lorsque la ville fut rendue, il eut encore besoin de la même activité & des mêmes ressources pour faire évacuer & transporter l'artillerie des ennemis, qui consistoit en plus de deux cents bouches à feu, avec

En rentrant au Quartier-Général, nous trouvâmes beaucoup d'Officiers-Généraux & de Colonels avec lesquels nous dinâmes. J'eus occasion de causer plus particuliérement avec le Général Waine ; c'est celui de l'armée américaine qui a le plus servi, & avec le plus de distinction, quoi-

---

toutes les munitions qui en dépendent. Le grade de Major Général fut la récompense de ses services.

On peut dire, que si dans cette occasion les Anglois furent étonnés de la justesse du tire & de l'exécution terrible de l'artillerie françoise, nous ne le fûmes pas moins des progrès extraordinaires de l'artillerie américaine, ainsi que de la capacité & de l'instruction d'un grand nombre des Officiers qui s'y trouvoient employés.

Quant au Général Knox, ce ne seroit avoir fait que la moitié de son éloge que de s'arrêter à ses talens militaires : homme d'esprit, homme instruit, gai, sincere & loyal, il est impossible de le connoître sans l'estimer, & de le voir sans l'aimer. On a dit dans le texte, qu'avant la guerre il étoit Libraire à Boston : cette maniere de s'exprimer n'est pas exacte ; il faisoit commerce de différens objets, &, suivant l'usage de l'Amérique, il les vendoit en gros & en détail. Les livres faisoient partie de ce commerce, & sur-tout les livres françois, & il s'occupoit plus à les lire qu'à les vendre. Il étoit, avant la révolution, un des principaux citoyens de Boston ; maintenant il appartient au monde entier par sa réputation & ses succès. C'est ainsi que les Anglois, contre leur attente, ont ajouté à l'ornement de l'espece humaine, en réveillant les talens & les vertus où ils ne comptoient trouver qu'ignorance & foiblesse.

qu'il ſoit encore aſſez jeune. Il a de l'eſprit & une converſation agréable & animée. L'affaire de Stoney-Pointe lui a acquis beaucoup de conſidération dans l'armée; cependant il n'eſt encore que Brigadier-Général: c'eſt que les grades ſupérieurs ſont à la nomination des Etats auxquels les troupes appartiennent, & que celui de Penſylvanie n'a pas jugé à propos de faire de promotion, apparemment par principe d'économie. Le reſte de la journée fut conſacrée à jouir de la préſence du Général Washington, que je devois quitter le lendemain. Il eut la bonté de diriger lui-même mon voyage, d'envoyer à l'avance me faire préparer des logemens, & de me donner un Colonel pour me conduire juſqu'à Trenton. Le lendemain matin on plia tous les bagages du Général, ce qui ne nous empêcha pas de déjeûner, avant de nous ſéparer, lui pour viſiter ſes quartiers d'hiver, & moi pour me rendre à Philadelphie.

Ce ſeroit ici le lieu convenable pour placer le portrait du Général Washington; mais qu'eſt-ce que mon propre témoignage pourroit ajouter à l'idée qu'on a de lui? L'Amérique Septentrionale,

depuis Boſton juſqu'à Charles-Town, eſt un grand livre où chaque page offre ſon éloge. Je ſais qu'ayant eu l'occaſion de le voir de près & de l'obſerver, on peut attendre de moi quelques détails plus particuliers; mais ce qui caractériſe le mieux cet homme reſpectable, c'eſt l'accord parfait qui regne entre les qualités phyſiques & morales qui compoſent ſon individu. Une ſeule peut faire juger des autres. Si on vous préſente des médailles de Céſar, de Trajan ou d'Alexandre, vous pouvez en voyant les traits de leur viſage, demander encore quelle étoit leur taille & la forme de leur corps; mais ſi vous découvrez parmi des ruines la tête ou quelque membre d'un *Apollon* antique, ne vous inquiétez pas des autres parties, & ſoyez sûr que tout le reſte eſt d'un Dieu. Que cette comparaiſon ne ſoit pas attribuée à l'enthouſiaſme : je ne veux rien exagérer ; je veux exprimer ſeulement l'impreſſion que le Général Washington m'a laiſſée, cette idée d'un enſemble parfait, qui ne peut être produite par l'enthouſiaſme, qui le repouſſeroit plutôt, puiſque le propre de la proportion eſt de diminuer l'idée de la gran-

deur. Brave sans témérité, laborieux sans ambition, généreux sans prodigalité, noble sans orgueil, vertueux sans sévérité, il semble toujours s'être arrêté en deçà de cette limite, où les vertus, en se revêtant de couleurs plus vives, mais plus changeantes & plus douteuses, peuvent être prises pour des défauts. Voici la septieme année qu'il commande l'armée, & qu'il obéit au Congrès; c'est en dire assez, sur-tout en Amérique, où l'on sait tous les éloges que ce simple exposé renferme. Qu'on répete que Condé fut hardi, Turenne prudent, Eugêne adroit, Catinat désintéressé, ce ne sera pas ainsi qu'on caractérisera Washington; on dira: *A la fin d'une longue guerre civile, il n'eut rien à se reprocher.* Si quelque chose peut être encore plus merveilleux qu'un pareil caractere, c'est l'unanimité des suffrages en sa faveur; Guerrier, Magistrat, Peuple, tous l'aiment & l'admirent; tous ne parlent de lui qu'avec tendresse & vénération. Existe-t-il donc une vertu capable d'enchaîner l'injustice des hommes? ou la gloire & le bonheur sont-ils encore trop récemment établis en Amérique, pour que l'envie ait daigné passer les mers?

Je n'ai point exclu les formes extérieures, en parlant de cet ensemble parfait dont le Général Washington offre l'idée. Sa taille est noble & élevée, bien prise & exactement proportionnée; sa phisionomie douce & agréable, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ses traits, & qu'en le quittant, il restera seulement le souvenir d'une belle figure. Il n'a l'air ni grave ni familier; on voit quelquefois sur son front l'impression de la pensée, mais jamais celle de l'inquiétude: en inspirant le respect il inspire la confiance, & son sourire est toujours celui de la bienveillance.

C'est sur-tout au milieu des Officiers-Généraux de son armée qu'il est intéressant de le voir. Général dans une république, il n'a pas le faste imposant d'un Maréchal-de-France qui donne l'*ordre*; héros dans une république, il excite une autre sorte de respect qui semble naître de cette seule idée, que le salut de chaque individu est attaché à sa personne. Au reste, je dois dire dans cette occasion, que les Officiers-Généraux de l'armée américaine ont un maintien très militaire & très décent; que même tous les Officiers que leurs

fonctions mettent en évidence, joignent beaucoup de politesse à beaucoup de capacité ; enfin, que le quartier-général de cette armée n'offre l'image ni de l'inexpérience ni du besoin. Quand on voit le bataillon des Gardes du Général, campé dans l'enceinte de sa maison, neuf chariots destinés à porter ses équipages, rangés dans sa cour, un grand nombre de palefreniers gardant de très beaux chevaux appartenans aux Officiers-Généraux & à leurs Aides-de-Camp; lorsqu'on observe l'ordre parfait qui regne dans cette enceinte où les gardes sont exactement posées, & où les tambours battent un réveil & une retraite particuliere, on est tenté d'appliquer aux Américains ce que Pyrrus disoit des Romains : *En vérité, ces gens-là n'ont rien de barbare dans leur discipline !*

On voit que j'ai peine à quitter le Général Washington ; prenons donc brusquement notre parti, & supposons-nous en chemin. Me voilà voyageant avec le Colonel *Moyland*, que son Excellence m'avoit donné, malgré moi, pour m'accompagner, & que j'aurois voulu voir bien loin, parce qu'en voyage, on ne sauroit être trop

à son aise. Cependant il falloit tirer parti de cette situation : je me mets à le questionner, lui à me répondre, & la conversation s'engageant peu-à-peu, je reconnois que j'ai affaire au plus galant homme possible; à un homme instruit qui a longtems habité en Europe, & qui a parcouru la plus grande partie de l'Amérique; je le trouve d'une politesse parfaite, parce qu'elle n'étoit point gênante, enfin je finis par le prendre dans la plus grande amitié. M. Moyland est Catholique irlandois, il a même un frere qui est Évêque à *Cork*; il en a quatre autres, dont deux font le commerce, l'un à Cadix, l'autre à l'Orient; le troisieme est en Irlande avec sa famille, & le quatrieme se destine à la Prêtrise. Pour lui, il est venu il y a quelques années s'établir en Amérique, où il a d'abord fait le commerce; ensuite il a servi dans l'armée comme Aide-de-Camp du Général, & il a mérité le commandement de la cavalerie légere: Pendant la guerre il s'est marié dans les Jerseys, à la fille d'un riche Négociant, qui habitoit autrefois à New-York, & qui vit maintenant dans une terre peu éloignée du chemin que nous devions prendre

le lendemain. Il me proposa d'y aller coucher, ou tout au moins dîner; je m'en excusai, toujours par la crainte d'avoir à faire des complimens, de gêner les autres & de me gêner moi-même; il n'insista pas. Je poursuivis mon chemin, traversant tantôt de très beaux bois, tantôt des terres bien cultivées & des hameaux habités par des familles hollandoises. Un de ces hameaux, qui forme un petit township, porte le beau nom de *Troye*: là, le pays est plus ouvert, & continue ainsi jusqu'à *Morris-Town*. Cette ville, célebre par les quartiers-d'hiver de 1779, est à-peu-près à vingt-trois milles de *Prakeness*; c'est le nom du quartier général que je venois de quitter: elle est située sur une hauteur, au pied de laquelle coule le ruisseau appellé *Vipenny-river*; les maisons en sont jolies & bien bâties; il peut y en avoir 60 ou 80 autour du meeting. Je ne comptois m'arrêter à Morris-Town que pour faire manger mes chevaux: en effet, il n'étoit que deux heures & demie; mais en entrant dans l'auberge de M. *Arnold*, je vis une salle-à-manger ornée de glaces & de beaux meubles de Mohagoney, & sur-tout un couvert

mis pour douze personnes. J'appris que tout cela étoit préparé pour moi ; & ce qui me paroissoit encore plus touchant, c'est qu'un dîner correspondant étoit tout prêt à servir. Je devois ces préparatifs aux bontés du Général Washington & aux précautions du Colonel Moyland, qui avoit envoyé à l'avance avertir de mon arrivée. Il auroit été de mauvaise grace de laisser ce dîner aux frais de M. Arnold, qui est un honnête homme & un bon wigh, & qui n'a rien de commun avec *Benedict Arnold ;* il auroit été encore plus gauche de payer le festin sans le manger. Mon conseil fut donc bientôt assemblé ; je résolus de dîner & de coucher dans cette bonne auberge. On me demandera pourquoi ces douze couverts ? c'est qu'on attendoit encore le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, &c. ; mais ces jeunes voyageurs, qui avoient compté sur leur séjour à l'armée pour être témoins de quelques combats, voulurent se dédommager, en allant au bord de la riviere, envisager l'île de New-York, & essayer s'ils ne pourroient pas se faire tirer quelques coups de fusil. M. de la Fayette les avoit conduits lui-même, en

se

se faisant escorter par une vingtaine de dragons. Ils différerent donc d'un jour leur voyage à Philadelphie, & je n'eus pour convives qu'un Secrétaire & un Aide-de-Camp de M. de la Fayette, qui arriverent comme j'étois à table, très disposés à y figurer pour les absens.

Après le dîner, j'eus la visite du Général *Saintclair*; je l'avois déja vu à l'armée, & il en étoit parti la veille pour venir coucher à Morris-Town. C'est lui qui commandoit sur le lac *Champlain*, lors de l'évacuation de *Ticonderoga* : il s'éleva alors un cri terrible contre lui, & il fut mis au conseil de guerre; mais il en sortit *honorablement acquitté*, non seulement parce que sa retraite eut les suites les plus heureuses, Burgoyne ayant été forcé de capituler, mais parce qu'il fut prouvé qu'on l'avoit laissé manquer de toutes les choses nécessaires à la défense du poste dont il étoit chargé. Il est né en Écosse, où il a encore sa famille & ses biens; on le regarde comme un bon Officier, & certainement si la guerre continue, il jouera un rôle principal dans l'armée.

Je partis de Morris-Town, le 28, à huit heures,

du matin, par un tems très nébuleux, qui ne m'empêcha cependant pas de voir, à droite du chemin, les huttes que les troupes occuperent pendant l'hiver de 1779 à 1780. A quelques milles de là, nous rencontrâmes un homme à cheval, qui venoit au-devant du Colonel Moyland, & qui lui remit une lettre de sa femme. Après l'avoir lue, il me dit avec une politesse très européenne, qu'il falloit toujours faire la volonté des femmes; *que la sienne n'avoit point admis mon excuse: That she admitted no excuse*, & qu'elle m'attendoit à dîner; au reste, il m'assura qu'il me feroit prendre un chemin qui ne me détourneroit pas d'un mille, tandis que mes gens poursuivroient leur route & iroient m'attendre à *Sommerset-court-house*. J'avois trop bien fait connoissance avec mon Colonel, & j'étois trop content de lui pour me refuser à cette invitation; je le suivis donc, & après avoir traversé un bois, je me trouvai sur une hauteur dont la position me frappa au premier coup d'œil. Je dis au Colonel Moyland, que je serois bien trompé, si cet endroit-là n'offroit pas un camp avantageux: il me répondit que

c'étoit préciſément celui de *Middlebrook*, où le Général Washington avoit arrêté les Anglois, lorſqu'au mois de Juin 1778, ſir William Howe voulut traverſer les *Jerſeys* pour paſſer la *Delaware* & prendre *Philadelphie*. Continuant mon chemin & regardant autant que ma vue pouvoit s'étendre, la ſeule figure du terrein me fit penſer que la droite, que je ne voyois pas, ne devoit pas être très bonne; j'appris encore avec plaiſir, que le Général Washington y avoit fait conſtruire deux fortes redoutes. On me permettra cette courte réflexion, que pour les militaires, la meilleure façon de s'inſtruire, en ſuivant ſur le terrein les campagnes des grands Généraux, n'eſt pas de ſe faire montrer & expliquer les différentes poſitions: il vaut beaucoup mieux, avant de ſavoir tous ces détails, ſe porter ſur les lieux, regarder de tous côtés, & ſe propoſer à ſoi-même des eſpeces de problêmes ſur la nature du terrein & ſur le parti qu'on en peut tirer; enſuite on compare ſes idées avec les faits, & on ſe trouve à portée de rectifier les unes & d'apprécier les autres.

En deſcendant des hauteurs, nous prîmes un peu

ſur la gauche, & nous nous trouvâmes au bord d'un ruiſſeau qui nous conduiſit dans une vallée profonde. Les différentes caſcades que forme ce ruiſſeau en coulant, ou plutôt en ſe précipitant ſur des rochers; les vieux ſapins dont il eſt environné, & dont une partie étant tombée de vétuſté, embarraſſe ſon cours; quelques uſines deſtinées à faire valoir des mines de cuivre, mais à demi-détruites par les Anglois; ces débris de la nature & ces ravages de la guerre, compoſoient le tableau le plus poétique, ou, ſuivant l'expreſſion angloiſe, le plus romaneſque; car c'eſt préciſément ce qu'on appelle en Angleterre *a romantick proſpect*. C'eſt là que le beau-pere du Colonel Moyland a fait accommoder un petit aſyle champêtre, où ſa famille va chercher la fraîcheur dans les jours de l'été, & reſte quelquefois pendant la nuit pour entendre chanter le *mocking-bird*, ou l'oiſeau-môqueur, car le roſſignol ne chante pas en Amérique. On ſait que les grands muſiciens ſe trouvent plutôt dans les cours des Deſpotes que dans les républiques. Ici, le chantre de la nuit n'eſt ni le gracieux *Millico*, ni le pathétique *Tenducci*; c'eſt le

bouffon *Caribaldi*. Il n'a point de chant, & par conséquent point de sentiment qui lui soit propre; il contrefait le soir tout ce qu'il a entendu dans la journée. A-t-il écouté l'alouette, ou la grive, c'est l'alouette ou la grive que vous entendez; quelques ouvriers sont-ils venus travailler dans le bois, ou bien a-t-il approché de leur maison, il chantera précisément comme eux : si ce sont des Écossois, il vous répétera l'air d'une romance douce & plaintive; s'ils sont Allemands, vous reconnoîtrez la grosse gaieté d'un Souabe, ou d'un Alsacien. Quelquefois il pleure comme un enfant, quelquefois il rit comme une jeune fille : enfin rien n'est plus divertissant que cet oiseau-comédien; mais il ne représente qu'en été, & je n'ai pas eu le bonheur de l'entendre.

Lorsqu'on a fait deux milles dans cette espece de gorge, les bois commencent à s'éclaircir, & l'on se trouve bientôt au-delà des montagnes. On me fit voir sur la croupe de ces montagnes, du côté du sud, les huttes qu'une partie de l'armée avoit occupées en 1779, après la bataille de *Monmouth*. Nous ne tardâmes pas à arriver chez le

Colonel Moyland, ou plutôt chez le Colonel *Vanhorn* ſon beau-pere. Ce manoir, car cette maiſon repréſente aſſez bien ce qu'on appelle en Angleterre *a Manor*, eſt dans une jolie poſition: il eſt entouré de quelques arbres; un tapis de gaſon en décore l'entrée, & ſi ce gaſon étoit mieux ſoigné, on ſe croiroit plutôt dans le voiſinage de Londres que dans celui de New-York. M. Vanhorn vint au-devant de moi: c'eſt un grand & gros homme, de près de ſoixante ans, mais vigoureux, diſpos & de bonne humeur: on l'appelle *Colonel*, parce qu'il l'étoit de la milice du pays, sous le gouvernement des Anglois. Quelque tems avant la guerre, il réſigna ſa place: il étoit alors commerçant & cultivateur, paſſant l'hiver à New-York & l'été à la campagne; mais depuis la guerre il a quitté cette ville, & s'eſt retiré dans ſon manoir, toujours fidele à ſa patrie, ſans ſe rendre odieux aux Anglois, auxquels il a laiſſé deux de ſes fils qui font le commerce à la Jamaïque, mais qui doivent, ſi la guerre continue, vendre leurs habitations, & venir rejoindre leur pere. Rien ne prouve mieux l'honnêteté de ſa conduite que l'eſ-

time qu'on conserve pour lui dans les deux partis opposés. Placé à dix milles de Staten-Island, près du *Rariton*, d'*Amboy* & de *Brunswick*, il s'est trouvé souvent au milieu du théatre de la guerre ; de sorte que tantôt il a reçu chez lui les Américains, tantôt les Anglois. Il lui est même arrivé dans le même jour, de donner à déjeûner à Milord Cornwalis, & à dîner au Général *Lincoln*. Lord Cornwalis, informé que ce dernier avoit couché chez M. Vanhorn, vint pour le surprendre & l'enlever; mais Lincoln, averti à tems, se retira dans les bois. Lord Cornwalis fut surpris de ne pas le trouver ; il demanda si le Général américain n'étoit pas caché dans la maison. Non, répliqua simplement M. Vanhorn. Sur votre honneur, dit Cornwalis. — Sur mon honneur, & si vous en doutez, cherchez par-tout, voilà les clefs. Je m'en rapporte à vous, répondit Cornwalis, & il demanda à déjeûner ; au bout d'une heure il s'en retourna. Lincoln, qui étoit caché près de là, revint aussi-tôt, & dîna tranquillement avec ses hôtes.

La connoissance que je fis avec M. Vanhorn

ayant été prompte & cordiale, il me conduisit aussi-tôt dans le parloir, où je trouvai sa femme, ses trois filles, une voisine & deux jeunes Officiers. Madame Vanhorn est une vieille femme qui, par sa figure, son accoûtrement & son maintien, ressemble parfaitement à un tableau de Vandyck. Elle fait exactement les honneurs de sa maison, sert à table sans dire mot, & le reste du tems elle est là comme un portrait de famille. Ses trois filles ne sont pas mal : l'aînée, Madame de Moyland, étoit grosse de six mois ; la cadette n'a que douze ans, mais la seconde est en âge d'être mariée. Elle paroissoit en grande familiarité avec un des jeunes Officiers, lequel étoit dans un négligé très recherché, & représentoit fort bien un agréable *country squire*; à table, il lui épluchoit ses noix, & lui prenoit souvent les mains. Je crus que c'étoit un mari en herbe, mais l'autre Officier, avec qui j'eus occasion de causer, parce qu'il nous accompagna le soir, me dit qu'il ne croyoit pas qu'il fût question de mariage entr'eux. Je ne parle de ces bagatelles, que pour faire voir l'extrême liberté qui regne dans ce pays-ci entre les personnes

de différent sexe, tant qu'elles ne sont pas mariées. Ce n'est pas un crime à une fille d'embrasser un jeune homme ; c'en seroit un à une femme mariée d'avoir seulement le dessein de plaire. M[me] *Carter*, jeune & jolie femme, dont le mari est intéressé dans les approvisionnemens de l'armée, & habite à présent à Newport, m'a conté qu'un matin étant entrée dans *l'office*, c'est-à-dire dans la secrétairerie de son mari, sans être parée, mais dans un déshabillé françois assez élégant, un Fermier de l'État de Massachusset, qui étoit là pour affaire, parut surpris de la voir, & demanda qui étoit cette Demoiselle. On lui dit que c'étoit Madame Carter. *Bon !* répond-il assez haut pour qu'elle l'entendît, *quand on est femme & mere*, *on n'est pas si bien mise* (1).

---

(1) Le véritable nom de M. Carter, & celui qu'il porte maintenant en Angleterre, est *Church*. Il est d'une très bonne famille de ce pays, & il tenoit les livres d'un de ses oncles, négociant considérable, lorsque quelques échecs qu'il avoit reçus dans sa fortune particuliere, & le desir de voyager le déterminerent à passer en Amérique. Il débarqua à Charles-Town, & vint de là à Philadelphie. C'étoit l'époque de la formation du Congrès & de la disposition générale à soutenir la guerre. M. Church, bon wihg, c'est-à-dire, bon An-

A trois heures après midi je remontai à cheval, avec le Colonel Moyland & le Capitaine Hern, un des jeunes Officiers avec lesquels j'avois dîné. Il sert dans la cavalerie légere, & par conséquent dans le régiment du Colonel Moyland. Sa taille & sa figure, que j'avois déja remarquées, parurent encore avec plus d'avantage quand il fut à cheval. J'observai qu'il étoit placé d'une maniere très noble & très aisée, & tout-à-fait conforme à nos principes d'équitation. Je lui demandai où il avoit fait ses exercices; il me dit que c'étoit à son propre régiment; que l'envie d'instruire ses cavaliers l'avoit engagé à s'instruire lui-même, qu'il s'occupoit de les dresser, & que la position qu'il avoit étoit celle qu'il s'efforçoit de leur donner. Quoiqu'il n'eût que vingt-un ans, il avoit déja acquis de

---

glois, se rangea du parti opprimé. Le Congrès qui rassembloit déja des troupes, manquoit de poudre, & de deux moyens très nécessaires pour s'en procurer. Il ne savoit comment faire passer un agent en Europe pour en acheter, & il n'avoit pas d'argent. M. Church, qui étant un Anglois, ne pouvoit courir que le risque d'être pris, & qui possédoit quatre mille guinées, offrit sa personne & sa bourse. Il s'embarqua, & à peu de distance de la côte, il fut pris par un croiseur anglois, & conduit à Boston. Le Général Gages, qui avoit

l'expérience, & il s'étoit distingué l'année précédente, dans une occasion où un petit nombre de chevaux-légers américains en battit un beaucoup plus considérable de dragons anglois. Je causai longtems avec lui, & il me parla toujours avec une modestie & une grace qui réussiroient en Eu-

---

quelque soupçon de sa mission secrette, le traita assez mal, & entre autres menaces qu'il lui fit, il lui annonça qu'il ne lui rendroit pas sa liberté : mais M. Church lui dit qu'il n'avoit aucun droit sur celle d'un citoyen anglois qui s'étoit trouvé passager sur un vaisseau américain ; il le menaça, à son tour, de l'attaquer en Angleterre, & de le poursuivre en justice, à quelqu'époque que ce fût, s'il osoit, dans cette occasion, le retenir prisonnier. M. Gages eut peur & fléchit, & M. Church alla rejoindre le Congrès, qui l'employa depuis en qualité de Commissaire pour la liquidation des comptes de l'armée du nord. C'est pour remplir cette mission qu'il alla à Albany, où il fit connoissance avec Miss Schuyler, qu'il épousa. Cette personne, qui joint à l'esprit & aux qualités estimables qu'elle tient de son pere, toutes les graces de son sexe & de son âge, étoit à Boston avec son mari lorsque nous débarquâmes à Rhode-Island. M. Church y vint pour traiter quelques affaires avec l'Administration de notre armée. La connoissance qu'il avoit déja de notre langue, & sur-tout ses talens, sa capacité & sa probité, le rendirent très utile. En 1781, il devint l'ami & l'associé du Colonel Wadsworth, & c'est à ces deux étrangers que nous sommes particuliérement redevables d'avoir été pourvus de tous nos besoins en vivres, fourrages, voitures, chevaux, &c.

rope auprès de tous les militaires, & qui, selon toute apparence, n'auroient pas moins de succès à Paris que dans les camps.

A peine avions-nous fait trois milles, que nous nous trouvâmes dans le chemin de Prince-Town & sur les bords du Rariton, qu'on passe aisément à gué ou sur un pont de bois. A deux milles plus loin, nous traversâmes le *Mill-stone*, dont nous cotoyâmes la rive gauche jusqu'à Sommerset-Court-house. De tous les endroits de l'Amérique où j'ai passé, celui-ci est le plus decouvert; on y trouve de jolies petites plaines, où l'on peut faire camper depuis quinze jusqu'à vingt mille hommes. Le Général Howe n'en avoit guere moins lorsqu'il passa le Rariton en 1778 : il appuya sa droite à un bois, derriere lequel coule le Mill-stone; sa gauche s'étendoit aussi vers d'autres bois. Alors le Général Washington occupoit le camp de Middle-brook, & le Général Sullivan, à la tête de 1500 hommes seulement, étoit à six milles de l'armée & à trois milles de la gauche des ennemis. Dans cette position, il étoit à portée de les inquiéter sans se compromettre, parce qu'il avoit derriere

lui les montagnes du *Saourland.* Ceux qui, pendant la guerre, ont parcouru le Saourland, croiront aisément que le pays auquel les Allemands émigrés ont donné ce nom, ne doit pas être d'un accès bien facile. Ce fut à Sommerset-Court-house que je trouvai mes gens : ils m'avoient attendu dans une assez bonne auberge ; mais comme il me restoit encore un peu de jour, & que j'avois calculé ma journée du lendemain, qui exigeoit que je gagnasse du chemin dans celle-ci, je résolus de continuer ma route. La nuit, qui survint bientôt, m'empêcha de faire d'autres observations sur le pays. Après avoir passé encore une fois le Mill-stone, & nous être tirés heureusement d'un horrible bourbier, nous nous arrêtâmes à *Greeg-Town*, où nous couchâmes à Skillman's-tavern, auberge assez médiocre, mais tenue par de bonnes gens. Le Capitaine Hern continua sa route. Celle que nous fimes le lendemain offroit des objets très intéressans : nous devions voir deux endroits, qui seront toujours chers aux Américains ; puisque c'est là que les premiers rayons de l'espérance ont brillé à leurs yeux, ou pour mieux dire, que la

ſalut de la patrie s'eſt opéré. Ces lieux célebres ſont Prince-Town & Trenton; je ne dirai pas que j'allai les viſiter, car ils ſe trouvoient préciſément ſur mon chemin. Qu'on juge donc de l'humeur que je dus avoir, lorſque je vis s'élever un brouillard ſi épais que je ne diſtinguois pas les objets à cinquante pas de moi; mais j'étois dans le pays où il ne faut déſeſpérer de rien. Le ſort de ma journée fut ſemblable à celui de l'Amérique; tout-à-coup le brouillard ſe dissipa; je vis que je voyageois ſur la rive droite du Mill-ſtone, dans une vallée aſſez reſſerrée. A deux milles de Greeg-ſtone, on ſort de cette vallée, en montant ſur la hauteur de *Rocky-hill*, où l'on trouve quelques maiſons raſſemblées. *Kings'-Town* eſt à un mille plus loin, toujours ſur le Mill-ſtone; le chemin de *Maidenhead* y aboutit, & cette communication eſt facilitée par un pont qu'on a conſtruit ſur le ruiſſeau. C'eſt là que le Général Washington fit halte après l'affaire de Prince-Town. Il avoit marché depuis minuit juſqu'à deux heures après midi, preſque toujours en combattant: il voulut raſſembler ſes troupes & leur donner du repos. Cependant il

ſavoit que le Lord Cornwalis venoit à lui par le chemin de Maidenhead; mais il ſe contenta d'enlever quelques planches du pont, & lorſqu'il vit paroître l'avant-garde des Anglois, il continua tranquillement ſa marche ſur Middlebrook. Au-delà de Kings-Town le pays commence à être plus ouvert, & continue ainſi juſqu'à Prince-Town. Cette ville eſt ſituée ſur une eſpece de plateau peu élevé, mais qui domine de tous côtés: elle n'a qu'une rue, formée par le grand chemin; les maiſons ſont au nombre de 60 ou 80, toutes aſſez bien bâties; mais on y fait peu d'attention, parce que les regards ſont tout de ſuite appellés par un immenſe bâtiment qu'on voit d'aſſez loin: c'eſt un College que l'État de Jerſey a fait conſtruire quelques années avant la guerre. Comme cet édifice n'eſt remarquable que par ſa grandeur, il eſt inutile de le décrire; on ſe ſouviendra ſeulement, quand il ſera queſtion du combat, qu'il ſe trouve ſur la gauche du chemin en allant à Philadelphie, qu'il eſt placé vers le milieu de la ville, dans un endroit iſolé, & qu'on y entre par une grande cour quarrée entourée de hautes paliſſades. L'objet

qui excitoit le plus ma curiosité, quoique très étranger aux lettres, m'ayant conduit à la porte même du college, je descendis de cheval pour parcourir un moment ce vaste édifice. Je fus joint presqu'aussi-tôt par M. *Witherspoon*, Président de l'Un' ersité; c'est un homme âgé de soixante ans au moins: il est Membre du Congrès, & très considéré dans sa patrie. En m'abordant il me parla françois, mais je m'apperçus aisément qu'il avoit acquis l'usage de cette langue, plutôt par la lecture que par la conversation; ce qui ne m'empêcha pas de lui répondre & de contiuuer à l'entretenir en françois, car je voyois qu'il étoit bien aise de montrer ce qu'il en savoit. C'est une attention qui coûte peu, & qu'on n'a pas assez en pays étranger. Répondre en anglois à quelqu'un qui vous parle françois, c'est lui dire, vous ne savez pas ma langue aussi bien que je sais la vôtre; encore arrive-t-il souvent qu'on se trompe dans ce calcul. Pour moi, j'aime toujours mieux mettre l'avantage de mon côté, & combattre sur mon terrein. Ce fut donc en françois que je conversai avec le Président: je sus de lui que ce college est une

Université

Université complette; qu'il peut contenir deux cents éleves, & davantage, en comptant les externes; que la distribution des études est faite de telle maniere, qu'il n'y a qu'une seule classe pour les *Humanités*, laquelle correspond à nos quatre premieres classes; que deux autres sont destinées à perfectionner les jeunes gens dans l'étude du latin & du grec; une quatrieme à la physique, aux mathématiques, à l'astronomie, &c. enfin une cinquieme à la philosophie morale. Avec une dépense annuelle de 40 guinées, les parens peuvent entretenir leurs enfans dans ce college. Le logement & les maîtres emploient la moitié de cette somme; le reste suffit pour la nourriture, soit qu'on la prenne au college même, soit qu'on paie pension à quelques particuliers de la ville. Depuis la guerre, cet utile établissement est tombé en décadence; il n'y avoit que quarante étudians lorsque je l'ai vu. On avoit rassemblé un assez grand nombre de livres; la plupart ont été dispersés. Les Anglois ont même enlevé de la chapelle le portrait du Roi d'Angleterre, & les Américains se sont aisément consolés de cette perte, en disant qu'ils

ne vouloient pas de Roi chez eux, pas même en peinture. Il reste encore une très belle machine astronomique; mais comme elle n'étoit pas en état pour lors, & que d'ailleurs elle ne differe pas de celle que j'ai vu depuis à Philadelphie, je me dispenserai d'en parler. J'avoue aussi que j'étois un peu pressé de chercher les traces du Général Washington, dans un pays où tout rappelloit ses succès. Je passai donc brusquement du Parnasse à la guerre, & des mains du Président Witherspurn dans celles du Colonel Moyland. Tous les deux étoient également sur leur terrein; de sorte que tandis que le premier me tiroit par le bras droit, en disant, c'est ici la classe de philosophie, l'autre me tiroit par le bras gauche, en disant, c'est là que cent-quatre-vingt Anglois ont mis bas les armes.

Tous ceux qui, depuis le commencement de la guerre, se sont seulement donné la peine de lire les gazettes, peuvent se rappeller que le Général Washington surprit la ville de Trenton le 25 Décembre 1776; qu'aussi-tôt après cette expédition, il se retira de l'autre côté de la Delaware, mais qu'ayant un peu augmenté ses forces, il la

repassa de nouveau & vint camper à Trenton. Lord Cornwalis avoit alors rassemblé ses troupes, dispersées auparavant dans leurs quartiers d'hiver. Il marcha contre Washington, qui fut obligé de mettre *l'Assampik*, ou la riviere de Trenton entre les ennemis & lui. De cette façon, la ville se trouvoit entre les deux armées; les Américains occupant la rive gauche de la Creek, & les Anglois la rive droite. Cependant l'armée de Cornwalis se renforçoit tous les jours; deux brigades parties de Brunswik étoient prêtes à le joindre, & il n'attendoit que leur arrivée pour attaquer. D'un autre côté, le Général Washington se trouvoit dépourvu de vivres, & privé de toute communication avec le fertile pays des Jerseys & les quatre États de l'Est. Telle étoit sa position, lorsque le 2 Janvier, à une heure après minuit, il ordonna de tenir les feux bien allumés & de laisser quelques soldats pour les entretenir, tandis que le reste de l'armée marcheroit par sa droite pour rabattre ensuite sur la gauche, passer derriere l'armée angloise & rentrer dans les Jerseys. Il fallut se jetter considérablement sur la droite, afin de gagner *Allenstown*

& les ſources de l'Aſſampik, & enſuite retomber ſur Prince-Town. Ce fut à-peu-près à un mille de cette ville que l'avant-garde du Général Washington, en entrant dans le grand chemin, trouva le Colonel *Mawhowd* qui marchoit tranquillement à la tête de ſon régiment pour ſe rendre à Maidenhead, & de là à Trenton. Le Général *Mercer* l'attaqua ſur-le-champ, mais il fut repouſſé par le feu des ennemis : alors il voulut charger à la bayonnette, & malheureuſement en ſautant un *foſſé*, il fut enveloppé & poignardé par les Anglois. Les troupes, qui n'étoient pour la plupart que des milices, furent découragées par la perte de leur Chef, & ſe retirerent dans les bois, attendant le reſte de l'armée, qui arriva bientôt après. Mais le Colonel Mawhowd avoit continué ſa route vers Maidenhead; de ſorte que le Général Washington n'eut plus à faire qu'au 48e régiment, dont une partie s'étoit portée ſur le grand chemin au bruit de la premiere attaque. Il pouſſa vivement ces troupes, les diſſipa & leur fit cinquante ou ſoixante priſonniers. Cependant le Général Sullivan s'avançoit à grands pas, laiſſant ſur ſa gauche

le chemin de Prince-Town, dans le deſſein de tourner cette ville, & de couper aux troupes qui l'occupoient la retraite qu'elles pouvoient avoir encore ſur Brunſwik. Deux cents Anglois s'étoient jettés dans un bois par lequel il devoit paſſer, mais ils n'y tinrent pas longtems, & ils revinrent en déſordre à *Naſſaw - Hall*; c'eſt le nom du college dont j'ai parlé. Ils auroient pu s'en emparer & y faire une vigoureuſe défenſe. Il y a toute apparence que leurs Officiers perdirent la tête; car au lieu d'entrer dans la maiſon, ou ſeulement dans la cour, ils reſterent dans une eſpece de rue aſſez large, où ils furent environnés & obligés de mettre bas les armes, au nombre de cent-quatre-vingt, non compris quatorze Officiers. Pour le Général Washington, après avoir pris ou diſſipé tout ce qui étoit devant lui, il raſſembla ſes troupes, marcha à Kings - Town, où il fit halte, comme je l'ai dit plus haut, pour continuer enſuite ſa marche ſur Midle - Brook; ayant fait ainſi près de trente milles dans un jour, mais regrettant encore que ſes troupes fuſſent trop fatiguées pour marcher juſqu'à Brunſwik, dont il ſe

ſeroit emparé alors ſans aucune difficulté. Lord Cornwalis n'eut rien de plus preſſé que d'y revenir avec toute ſon armée. De ce moment la Penſylvanie fut en ſûreté, les Jerſeys ſe trouverent évacués, & les Anglois réduits aux ſeules villes de Brunſwik & d'Amboy, où ils furent toujours ſur la défenſive, ne pouvant ſortir, pas même pour aller au fourrage, ſans être repouſſés & très maltraités par les milices du pays. Ainſi les grands événemens de la guerre ne ſont pas toujours les grandes batailles, & l'humanité peut ſe conſoler par cette ſeule réflexion, que l'art de la guerre n'eſt pas néceſſairement un art meurtrier, que l'habileté des chefs épargne la vie des ſoldats, & que l'ignorance ſeule eſt prodigue de ſang.

L'affaire de Trenton; qui donna origine à celle-ci, ne coûta pas plus cher, & fut peut-être plus glorieuſe, ſans être plus utile. *Addiſſon* diſoit en parcourant les divers monumens de l'Italie, qu'il croyoit marcher ſur une terre *claſſique ;* pour moi, je voyageois ſur une terre toute guerriere, & la matinée devoit m'offrir deux champs de bataille. J'arrivai de bonne heure à Trenton, n'ayant rien

remarqué d'intéressant sur la route, si ce n'est un beau pays qui répond par tout à la réputation dont jouissent les Jerseys, car on les appelle *le jardin de l'Amérique*. En approchant de Trenton, le chemin descend un peu, & laisse voir, à l'est de la ville, le verger où les Hessois se rassemblerent à la hâte & se rendirent prisonniers. C'est à-peu-près tout ce que l'on peut dire de ce combat, que les Gazettes ont amplifié de part & d'autre. On sait que le Général Washington, à la tête de trois mille hommes seulement, passa la Delaware par un tems affreux, la nuit du 24 au 25 Décembre; qu'il sépara ses troupes en deux colonnes, dont une se détourna pour prendre un chemin sur la gauche qui conduit au grand chemin de Maidenhead, tandis que l'autre marchoit le long de la riviere, droit à Trenton; que la grande garde des Hessois fut surprise, & que la brigade eut à peine le tems de prendre les armes. L'artillerie étoit parquée près d'une Église; on voulut atteler les chevaux, mais l'avant-garde des Américains qui avoit poussé le piquet, tira sur eux & les tua presque tous. Le Général Washington arriva avec la Colonne de

droite; on entoura les Heſſois, qui tirerent quelques coups de fuſil, ſans ordre & au haſard. Le Général Washington les laiſſa faire, mais il profita du premier moment où le feu ſe rallentit pour leur envoyer un Officier, qui leur parla en françois, car notre langue eſt celle qui ſupplée à toutes les autres. Les Heſſois entendirent fort bien la propoſition; on leur promit de ne point piller les effets qu'ils avoient laiſſés dans leurs maiſons, & ils rendirent auſſi-tôt leurs armes, qu'à peine ils avoient eu le tems de prendre. Il eſt certain que leur poſition n'étoit pas bonne; j'ai même peine à comprendre que ce fût un champ de bataille indiqué en cas d'alarme. Il eſt sûr qu'ils auroient eu une retraite aſſurée en paſſant le pont qui eſt ſur la creek au ſud de la ville, mais l'avant-garde de la colonne de droite s'en étoit emparée. Tel fut, en peu de mots, cet événement, qui n'eſt pas honorable pour les Heſſois, qui n'eſt pas déshonorant non plus, mais qui prouve ſeulement qu'il n'exiſte pas de troupes ſur leſquelles on puiſſe compter, lorſqu'elles ſe ſont laiſſées ſurprendre.

Après avoir vu tant de combats, il étoit juſte

que je songeasse à dîner. Je trouvai mon quartier-général très bien établi dans une belle auberge tenue par M. *William*. L'enseigne de cette auberge est un emblême philosophique, ou si vous voulez, politique; elle représente un castor qui travaille avec ses petites dents à abattre un gros arbre, & au-dessous est écrit, *perseverando*. A peine étois-je descendu de cheval que je reçus la visite de M. Livingston, Gouverneur des *deux Jerseys*. C'est un vieillard considéré, & qui passe pour avoir beaucoup d'esprit. Il voulut bien m'accompagner dans une petite promenade que je fis avant dîner, pour reconnoître les environs de la ville & voir le camp que les Américains avoient occupé avant l'affaire de Prince-Town. Je revins dîner avec le Colonel Moyland, M. de Gimat & deux Aides-de-Camp de M. de la Fayette; qui étoient arrivés quelque tems avant moi. Nous étions tous gens de connoissance, très contens de nous trouver ensemble & de dîner à notre aise, lorsqu'un Juge de Paix, qui étoit à Trenton pour affaire, & un Capitaine de l'artillerie américaine, vinrent se mettre à table avec nous, sans aucune cérémonie;

l'usage du pays étant, que les voyageurs qui se rencontrent à l'heure du repas mangent ensemble. Le dîner étoit fort bon : je leur en fis les honneurs; mais ils ne parurent pas s'appercevoir que je l'avois commandé. Il y avoit du vin, chose rare & chere en Amérique; ils en burent modérément & se leverent de table avant nous. J'avois donné ordre qu'on mît tout le dîner sur mon compte; ils l'apprirent en partant, & se mirent en marche sans me rien dire à ce sujet. J'ai eu souvent occasion d'observer, qu'en Amérique il y a plus de cérémonies que de complimens. Toute la politesse est en formule, comme de boire à la santé des convives, d'observer les rangs, de céder la droite, &c. Mais on ne fait de tout cela que ce qu'on en a appris, & le sentiment ne peut rien suggérer. En un mot, la politesse est ici comme la religion en Italie, toute en pratique & rien en principe.

A quatre heures, je me remis en marche, après m'être séparé, non sans regret, du bon Colonel Moyland. Je m'acheminai vers Bristol, passant la riviere à trois milles au-dessous de Trenton: à six milles de là on traverse un bois; après l'avoir passé,

on se rapproche de la Delaware, dont on ne s'écarte plus jusqu'à Bristol. Il étoit nuit lorsque j'arrivai dans cette ville. L'auberge où je descendis est tenue par M. *Bennezet*, François d'origine, & d'une famille très considérée parmi les *Quakers :* mais celui-ci est un déserteur de cette communion; il est Anglican, & il n'a conservé des principes reçus parmi ses frères, que celui de faire payer plus cher que les autres : au reste son auberge est belle, les fenêtres donnent sur la Delaware, & la vue en est superbe, car cette riviere a plus d'un quart de lieue de large & coule dans un très beau pays.

Je partis de Bristol, le 30 Novembre, entre neuf & dix heures du matin, & j'arrivai à Philadelphie à deux heures après midi. Le chemin qui conduit à cette ville est très large & très beau; on traverse plusieurs bourgs ou villages, & on ne fait pas cinq cents pas sans voir de belles maisons de campagne. A mesure qu'on avance, on trouve la culture plus riche & mieux soignée; on voit surtout beaucoup de vergers & de pâturages; enfin tout annonce le voisinage d'une grande ville, &

ce chemin reſſemble aſſez à ceux qui conduiſent à Londres. A quatre milles de Briſtol, on paſſe ſur un bac ou *ferry* la creek de *Neshaminy*. Elle eſt aſſez large, & coule dans une telle direction, qu'elle forme une eſpece de preſqu'île du pays qui eſt entr'elle & la Delaware. Il me parut, par l'inſpection du pays & par celle de la carte, que lors de la retraite de Clinton, le Général Washington auroit pu paſſer les ſources de cette riviere, pour la côtoyer enſuite & s'approcher de la Delaware : elle auroit ſervi à couvrir ſon flanc droit; de cette façon, il lui auroit été libre de s'approcher de la Delaware & de la paſſer auſſi-tôt que Clinton. M. de Gimat, à qui je fis cette obſervation, me répondit que le Général Washington, n'ayant jamais été ſûr du moment où les Anglois évacueroient Philadelphie, craignoit de s'éloigner de Lancaſtre, où il avoit tous ſes magaſins. La ville de Francfort, qui eſt à quinze milles de Briſtol & à cinq de Philadelphie, eſt aſſez conſidérable : une creek coule au devant de cette ville; on la paſſe ſur deux ponts de pierre, car elle ſe diviſe en deux branches, dont l'une me paroît artificielle & deſti-

née à faire tourner un grand nombre de moulins, qui fourniſſent de la farine à Philadelphie. Ces moulins, néceſſaires à la ſubſiſtance des deux armées, ont fait longtems de la ville de Francfort l'objet d'une longue contention, qui a donné lieu à pluſieurs petits combats; mais la poſition eſt telle, qu'elle n'étoit avantageuſe pour aucun des deux partis; car la riviere coule dans un fond, & le terrein eſt également élevé ſur les deux rives.

Plus on avance vers Philadelphie, plus on reconnoît les traces de la guerre. Les débris des maiſons abattues ou brûlées ſont les monumens que les Anglois ont laiſſés derriere eux; mais ces débris n'offrent que l'image d'un malheur paſſager, & non celle d'une longue adverſité: à côté des édifices détruits, ceux qui exiſtent encore annoncent la proſpérité & l'abondance. On croit voir la campagne après un orage; quelques arbres ſont renverſés, mais les autres ſont encore couverts de fleurs & de verdure. Avant d'entrer à Philadelphie, on traverſe les lignes que les Anglois avoient faites dans l'hiver de 1777 à 1778; elles ſont encore reconnoiſſables en beaucoup d'endroits. La

partie de ces lignes que je vis alors, est celle de la droite; le flanc en est appuyé à une grosse redoute, ou batterie quarrée, qui commande aussi la riviere. Quelques parties du parapet ont été construites avec une recherche qui multiplie le travail plus qu'elle ne fortifie les ouvrages : elles sont faites en forme de *scie*, c'est-à-dire, composées d'une suite de petits redans, dont chacun ne peut contenir que trois hommes. Dès que j'eus passé ces lignes, plusieurs grands édifices frapperent ma vue; les deux principaux étoient un corps de caserne bâti par les Anglois, & un grand hôpital construit antérieurement aux frais des Quakers. Insensiblement je me trouvai dans la ville, & après avoir suivi trois ou quatre rues très larges & parfaitement droites, j'arrivai à la porte de M. le Chevalier de la Luzerne.

Il y avoit justement vingt jours que j'étois parti de Newport, & pendant ces vingt jours, je n'en avois séjourné qu'un à Voluntown, & trois à l'armée américaine. Je n'étois donc pas fâché de prendre des quartiers de rafraîchissement, & je n'en pouvois pas desirer de plus agréables que la maison

du Chevalier de la Luzerne. J'eus tout le tems de causer avec lui avant le dîner, car à Philadelphie comme à Londres, on ne dîne qu'à cinq heures, & souvent à six. J'aurois autant aimé que la compagnie ne fût pas assez nombreuse pour me mettre à portée de faire connoissance avec une partie de la ville ; mais notre Ministre tient un état considérable, & donne fréquemment de grands dîners, de sorte qu'il est difficile de ne pas tomber dans ces especes de *guet-àpens*. Les convives dont je me rappelle les noms, étoient M. *Governor Morris*, jeune homme plein d'esprit & de vivacité, mais mutilé malheureusement, ayant perdu une jambe par accident ; ses amis l'ont félicité sur cet événement, parce que, disoient-ils, il se livreroit entiérement aux affaires publiques : M. *Powel*, possesseur d'une fortune considérable, sans avoir part au gouvernement, son attachement à la cause commune ayant paru jusqu'ici un peu équivoque : M. *Penbelton*, grand Juge de la Caroline, homme d'une taille très haute & d'une figure très distinguée ; il eut le courage de faire pendre trois *torys* à Charles-Town, peu de jours avant que la ville se



rendît : auſſi a-t-il été en danger de perdre la vie & obligé de s'échapper des mains des Anglois, quoique compris dans la capitulation : le Colonel *Lawrens*, fils de M. Lawrens, ci-devant Préſident du Congrès, & maintenant détenu dans la tour de Londres ; il parle très bien françois, ce qui n'eſt pas étonnant, puiſqu'il a été élevé à Genève ; mais il l'eſt davantage qu'étant marié à Londres, il ait quitté l'Angleterre pour ſervir l'Amérique ; il s'eſt diſtingué en pluſieurs occaſions, particuliérement à *German-Town*, où il a été bleſſé : M. *Wright*, Chapelain du Congrès, homme d'une belle figure & d'un caractere doux & tolérant : le Général *Mifflin*, dont les talens ont brillé également dans la guerre & dans la politique ; il a été Quartier-Maître-Général de l'armée, mais il a quitté cette place pour quelques préférences que le Général Green avoit obtenues ſur lui : Dom *Franceſco*, chargé des affaires d'Eſpagne ; je crois que c'eſt tout ce qu'on en peut dire : M. *de Ternan*, Officier françois au ſervice américain ; il avoit été chargé de quelques commiſſions en Amérique ; après les avoir faites, il a

pris

pris de l'emploi dans l'armée : c'eſt un jeune homme qui a beaucoup d'eſprit & de talens ; il deſſine bien & parle l'anglois comme ſa propre langue ; il a été fait priſonnier à Charles-Town (1) : le dernier dont je me rappelle le nom, eſt le Colonel *Armand*, c'eſt-à-dire, M. *de la Rouerie*, neveu de M. *de la Belinaye*. Il a été célebre en France par ſa paſſion pour Mademoiſelle *B****. il l'eſt en Amérique par ſon courage & ſa capacité (2). Sa famille l'ayant obligé de renoncer à un attachement dont elle craignoit les conſéquences, il alla s'enſevelir dans une célebre & profonde retraite ; mais il en ſortit bientôt pour paſſer en Amérique, où il s'eſt ſoumis à une abſtinence plus glorieuſe & à des mortifications plus méritoires.

(1) Il eſt à préſent Colonel au ſervice de Hollande, dans la légion de Maillebois.

(2) M. le Marquis de la Rouerie étoit très jeune alors ; ſa conduite a montré depuis, que la nature en lui donnant une ame ſenſible & paſſionnée, ne lui avoit pas fait un préſent qui dût toujours lui être funeſte : la gloire & l'honneur en ont employé toute l'activité ; & c'eſt une obſervation qui trouveroit place dans l'Hiſtoire auſſi bien que dans ce Journal, qu'en portant en Amérique le courage héroïque & chevalereſque de l'ancienne Nobleſſe françoiſe, il a

Son caractere eſt gai, ſon eſprit eſt agréable, & perſonne ne voudroit qu'il ſe fût voué au ſilence.

Tels étoient ceux de nos convives avec leſquels je fis connoiſſance; car je ne parle pas de M. de Dannemours, Conſul de France à Baltimore; de M. de Marbois, Secrétaire d'Ambaſſade, & de la *famille* de M. le Chevalier de la Luzerne, qui eſt aſſez conſidérable. Le dîner fut ſervi à l'américaine, ou, ſi l'on veut, à l'angloiſe; c'eſt-à-dire, compoſé de deux ſervices, l'un comprenant les entrées, le rôti & les entremêts chauds; l'autre, les pâtiſſeries ſucrées & les confitures: quand celui-ci eſt enlevé, on ôte la nappe, & on ſert des pommes, des châtaignes & des noix: c'eſt alors qu'on porte les ſantés; le café qui vient après, ſert de ſignal pour

---

tellement ſu ſe plier en même tems aux mœurs républicaines, que, loin de ſe prévaloir de ſa naiſſance, il n'a voulu s'y faire connoître que ſous ſon nom de Baptême: de là vient qu'on l'a toujours appellé le Colonel Armand. Il a commandé une légion, qui fut détruite en Caroline, à la bataille de Cambden & dans le reſte de cette campagne malheureuſe. En 1781, il paſſa en France, y acheta tout ce qui étoit néceſſaire pour armer & équiper une nouvelle légion, &, de retour en Amérique, il en fit l'avance au Congrès. Lorſque la paix s'eſt faite, il avoit été élevé au rang de Brigadier-Général.

ſortir de table. Ces ſantés, ou *toaſts*, comme je l'ai dit plus haut, n'ont aucun inconvénient, & ne ſervent qu'à prolonger la converſation, qui eſt toujours plus animée à la fin du repas : elles n'obligent à faire aucun excès ; en quoi elles different beaucoup des ſantés allemandes & de celles qu'on porte encore dans nos garniſons & dans nos provinces. Mais un uſage abſurde & vraiment barbare, c'eſt qu'au commencement du repas, & la premiere fois qu'on boit, on interpelle chaque individu ſucceſſivement pour boire à ſa ſanté. Il y a de quoi mourir de ſoif pour l'acteur de cette ridicule comédie, tandis qu'il eſt obligé de chercher autour d'une table les noms ou les regards de vingt-cinq ou trente perſonnes, & de quoi mourir d'impatience pour les malheureux à qui il s'adreſſe ; car ils ne peuvent donner une attention bien légitime aſſurément à ce qu'ils mangent & à ce qu'on leur dit, étant ſans ceſſe appellés de droite & de gauche, ou tiraillés par les gens cruellement charitables, qui veulent bien les avertir des politeſſes qu'ils reçoivent. Les Américains les plus civils ne ſe contentent pas de cet appel général ;

à chaque fois qu'ils boivent, ils en font de partiels, comme, par exemple, de quatre ou cinq perſonnes à-la-fois. Un autre uſage acheve de déſeſpérer les étrangers, pour peu qu'ils ſoient diſtraits & de bon appétit : les attaques générales & particulieres finiſſent par de véritables duels. On vous dit du bout d'une table à l'autre : *Monſieur, voulez-vous permettre que je boive un verre de vin avec vous?* Cette propoſition eſt toujours acceptée, & n'admet pas même l'excuſe du grand Couſin, *on ne boit pas ſans connoître.* Alors il faut ſe faire paſſer une bouteille, puis regarder ſon ennemi, car je ne ſaurois donner un autre nom à celui qui exerce un tel empire ſur ma volonté; on attend qu'il ſe ſoit verſé du vin à ſon tour & qu'il ait pris ſon verre, puis on boit triſtement avec lui, comme un ſoldat de recrue imite les tems d'exercice qui lui ſont montrés par ſon caporal. Au reſte, je dois cette juſtice aux Américains, qu'ils ſentent eux-mêmes le ridicule de ces uſages que la Vieille-Angleterre leur a donnés & qu'elle a quittés depuis. Ils ont propoſé au Chevalier de la Luzerne de s'en diſpenſer, ſachant bien que ſon exemple auroit le

plus grand poids ; mais il a voulu s'y conformer & il a très bien fait. Plus les François sont en possession de donner leurs usages aux autres peuples, plus ils doivent éviter d'avoir l'air de changer ceux des Américains. Heureuse notre nation, si ses Ambassadeurs & ses Voyageurs avoient toujours un si bon esprit, & s'ils ne perdoient jamais de vue que, de tous les hommes, ceux qui doivent avoir le maintien le plus négligé, sont les maîtres à danser!

Après ce dîner, que j'ai peut-être prolongé trop longtems à la maniere de ce pays-ci, le Chevalier de la Luzerne me mena faire des visites. La premiere fut chez M. Reed, Président de l'État : cette place répond à celle de Gouverneur dans les autres provinces, sans avoir pourtant la même autorité ; car le gouvernement de la Pensylvanie est tout-à-fait démocratique, & consiste uniquement dans l'assemblée générale, ou si l'on veut, dans la Chambre des Communes. Celle-ci nomme un Conseil exécutif, composé de douze Membres qui ont un pouvoir très limité, & qui sont obligés de rendre compte à l'assemblée, dans laquelle ils

n'ont point de voix. M. Reed a été Officier-Général dans l'armée américaine ; il y a montré du courage, & il a eu un cheval tué sous lui dans une escarmouche près de *White-Marsh*. C'est lui que le Gouverneur *Johnstone* essaya de corrompre en 1778, lorsque l'Angleterre envoya des Commissaires pour traiter avec le Congrès ; mais cette démarche s'étoit bornée à quelques insinuations dont on avoit chargé une Madame Ferguson. M. Reed, qui est un homme d'esprit, un peu intriguant & sur-tout avide de la faveur populaire, fit beaucoup d'éclat, publia & exagéra les offres qu'on lui avoit faites. Comme il étoit lié intimément avec le Général Washington, il lui étoit aisé de justifier l'importance qu'il cherchoit à se donner. Les plaintes de Madame Ferguson, qui avoit été compromise, une déclaration publique du Gouverneur Johnstone, dont l'objet étoit de nier les faits, mais qui ne servoit qu'à les prouver ; diverses accusations & réfutations imprimées & rendues publiques, n'eurent d'autre effet que de seconder les vues de M. Reed & de le faire parvenir à son but, qui étoit de jouer un premier rôle dans sa pa-

trie. Malheureusement ses prétentions, ou son intérêt, l'ont conduit à se déclarer l'ennemi de M. *Franklin*. Lorsque j'étois à Philadelphie, il n'étoit question de rien moins que de rappeller cet homme respectable ; mais le parti françois, ou celui du Général Washington, ou pour mieux dire encore, le parti vraiment patriote, a prévalu, & on s'est contenté d'envoyer en France un Officier chargé de représenter le mauvais état de l'armée, & de demander des habillemens, des tentes & de l'argent dont elle avoit grand besoin. Le choix tomba sur le Colonel Lawrens.

M. Reed habite une belle maison, arrangée & meublée à l'angloise. Je trouvai chez lui Madame Washington, qui arrivoit de Virginie & qui alloit joindre son mari, comme elle a coutume de le faire à la fin de chaque campagne. C'est une femme de 40 à 45 ans, un peu grasse, mais fraîche & d'une figure agréable. Après avoir passé un quart d'heure chez M. Reed, nous allâmes voir M. Huntington, Président du Congrès : nous le trouvâmes dans son cabinet, éclairé par une seule chandelle. Cette simplicité rappelloit celle des Fabricius & des Phi-

lopemènes. M. Huntington eſt un homme droit ; qni n'épouſe aucun parti, & ſur lequel on peut compter. Il eſt né dans le Connecticut, & il étoit délégué pour cet État ; lorſqu'il fut élu Préſident.

Ma journée ayant été ſuffiſamment employée, le Chevalier de la Luzerne me ramena dans la maiſon où il m'avoit fait préparer un logement. C'étoit celle du Miniſtre d'Eſpagne, où il y avoit pluſieurs appartemens vacans ; car M. *Miralès* qui l'occupoit, mourut il y a un an à Moris-Town. Son Secrétaire eſt reſté chargé des affaires, maître de la maiſon, & très content d'avoir *l'Incarico*, qui emporte avec ſoi, outre la correſpondance, une table entretenue aux frais du Roi d'Eſpagne. Le Chevalier de la Luzerne, quoique très bien & très agréablement logé, n'avoit pas d'appartemens à donner ; cependant il m'en fit arranger un le lendemain, ce qui contribua beaucoup à mon bonheur pendant mon ſéjour à Philadelphie. Je me trouvois placé juſtement entre M. de Marbois & lui, & à portée de cauſer avec eux à tous les inſtans de la journée.

Celle du 22 commença, ainſi que toutes les

journées américaines, par un grand déjeûner. Comme on dîne très tard chez le Chevalier de la Luzerne, quelques longes de veau, quelques gigots de mouton & autres bagatelles de ce genre, se glissent toujours parmi les tasses de thé & de café, & ne manquent pas d'être très bien accueillies. Après ce léger repas, qui ne dura guere qu'une heure & demie, nous allâmes voir les Dames, suivant l'usage de Philadelphie, où la matinée est l'heure la plus convenable pour faire des visites. Nous commençâmes par Madame *Beech* : elle méritoit tout notre empressement, puisqu'elle est fille de M. Franklin. Simple dans ses manieres comme son respectable pere, elle en a aussi la bienfaisance. Elle nous mena dans une chambre toute remplie d'ouvrages récemment faits par les Dames de Philadelphie : ces ouvrages n'étoient ni des vestes brodées au tambour, ni des garnitures de filet, ni même de l'or parfilé ; c'étoit des chemises pour les soldats de Pensylvanie. Les Dames en avoient acheté la toile sur leurs propres pensions, & elles s'étoient fait un plaisir de les couper & de les coudre elles-mêmes. Sur chaque che-

mise étoit marqué le nom de la Dame ou de la Demoiselle qui l'avoit faite, & le nombre des chemises montoit à 2200. Sans doute c'est ici la place d'une réflexion bien *morale* ou bien *triviale* sur la différence de nos mœurs avec celles de l'Amérique; mais moi, je pense qu'en pareille occasion, nos Dames françoises en feroient autant, & j'ose croire encore que de tels ouvrages inspireroient des vers aussi agréables que ceux dont on accompagne les envois annuels de berceaux, de carosses, de maisons, de châteaux, &c. péniblement & gauchement fabriqués en parfilage. C'est, il faut l'avouer, une source abondante d'idées très ingénieuses; mais le bon tems en est passé, & elles commencent à s'épuiser. Au reste si quelque philosophe sévere veut censurer les mœurs françoises, je ne lui conseille pas de s'adresser à Madame P***, chez qui je fus conduit en sortant de chez Madame Beech. C'est la femme agréable de Philadelphie; elle a le goût aussi délicat que la santé: enthousiaste à l'excès de toutes les modes de France, elle n'attend que la fin de cette petite révolution-ci pour en faire

une plus importante dans les mœurs de sa nation.

Après avoir rendu un hommage légitime à cette excellente patriote, je m'empressai de faire connoissance avec M. *Morris*. C'est un négociant très riche; c'est par conséquent un homme de tous les pays, car le commerce a par-tout le même caractere. Il est libre dans les monarchies, il est égoïste dans les républiques; étranger, ou, si l'on veut, citoyen dans tout l'univers, il exclut également les vertus & les préjugés qui s'opposent à son intérêt. On aura peine à croire qu'au milieu des désastres de l'Amérique, citoyen d'une ville à peine échappée des mains des Anglois, M. Morris possede une fortune de huit millions. Cependant c'est dans les crises les plus fâcheuses que les grandes fortunes se forment & s'élevent. Les retours heureux de plusieurs vaisseaux, les courses encore plus heureuses des corsaires qu'il a armés, ont accru ses richesses au-delà de son attente, si ce n'est au-delà de ses souhaits. En effet, il est si accoutumé au succès de ses corsaires, que lorsqu'on le voit le Dimanche plus sérieux qu'à l'ordinaire, on conclut

qu'il n'eſt point arrivé de priſe la ſemaine précédente. Cet état floriſſant du commerce, tant à Philadelphie que dans la baie de Maſſachuſſet, eſt abſolument dû à l'arrivée de l'eſcadre françoiſe. Les Anglois ont abandonné toutes leurs croſieres pour la bloquer dans Newport, & encore y ont-ils bien mal réuſſi, car ils n'ont pas pris une ſeule chaloupe venant à Rhode-Iſland ou à Providence. M. Morris eſt un gros homme fort ſimple dans les manieres, mais ſon eſprit eſt fin & délié, ſa tête parfaitement organiſée, & il entend les affaires publiques auſſi bien que les ſiennes: il étoit membre du Congrès en 1776. On doit le compter parmi les perſonnages qui ont eu le plus d'influence dans la révolution de l'Amérique. Il eſt ami de M. Franklin, & ennemi décidé de M. Reed. Sa maiſon eſt belle & reſſemble parfaitement aux maiſons de Londres; il y vit ſans faſte, mais non pas ſans dépenſe; car il n'épargne rien de ce qui peut contribuer à ſon bonheur, & à celui de Madame Morris, à laquelle il eſt très attaché. Républicain zélé & philoſophe épicurien, il a toujours joué un premier

rôle à table & dans les affaires (1). J'ai déja parlé de M. Powel; il faut à présent parler de sa femme; & en effet, il seroit difficile de séparer l'une de l'autre, deux personnes qui, depuis vingt ans, vivent ensemble dans la plus douce union; je ne dirai pas comme mari & femme, ce qui n'emporteroit pas en Amérique l'idée d'une parfaite égalité, mais comme deux amis singulierement assortis par l'esprit, les goûts & les connoissances. M. Powel, comme je l'ai dit plus haut, a voyagé en Europe, & en a rapporté le goût des beaux-arts : sa maison est ornée d'estampes précieuses & de bonnes copies de plusieurs tableaux d'Italie. Madame Powel n'a pas voyagé, mais elle a beaucoup lu, & avec profit : il seroit peut-être injuste de dire qu'elle differe en ce point de la plupart des Dames américaines; mais ce qui la particularise le plus, c'est

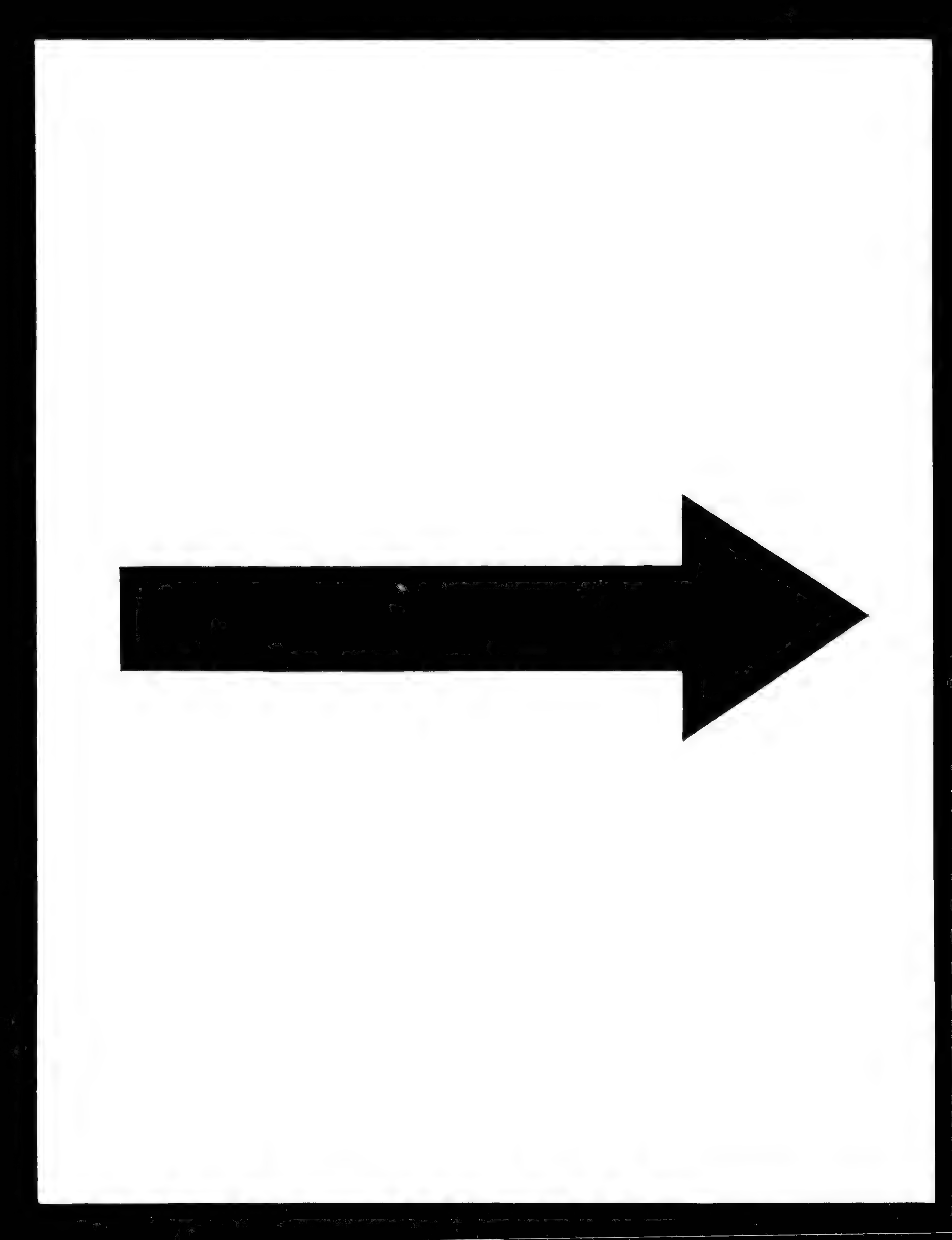
(1) M. Morris a depuis rempli pendant trois ans la place de *Financier* ou Contrôleur-Général, qui a été créée pour lui. Il avoit pour Adjoint M. *Governor Morris*, dont il a été parlé plus haut, & qui a bien justifié l'opinion qu'on avoit de ses talens. On peut assurer que l'Europe offre peu d'exemples d'une perspicacité & d'une facilité pareille à la sienne : elle s'adapte avec le même succès aux affaires, aux sciences & aux lettres.

le goût qu'elle a pour la conversation, & l'usage vraiment européen qu'elle y fait faire de son esprit & de ses connoissances.

Je crains que mes Lecteurs, si j'en ai jamais, ne fassent cette réflexion très naturelle; c'est que les visites sont par-tout bien ennuyeuses, & comme on ne peut prévenir les François, en fait d'épigramme, qu'en se pressant beaucoup, je veux prendre l'avance sur eux. Je les avertis cependant que je les tiens quittes d'un long dîner que le Chevalier de la Luzerne donna ce jour-là aux Délégués du Sud. J'aurai occasion de parler ailleurs de quelques-uns de ces Délégués, & ceux qui ne me la fourniront pas, méritent d'être passés sous silence.

Dans la crainte que les délices de Capoue ne me fissent oublier les campagnes d'*Annibal* & de *Fabius*, je voulus monter à cheval, dès le 2 Décembre, pour aller voir le champ de bataille de *Germantown*. On peut se rappeller qu'en 1777, après la défaite de Brandy-Wine, l'armée américaine ne jugea pas à propos de défendre Philadelphie, & qu'elle se retira sur la haute *Skuylkill*, tandis que les Anglois s'emparoient sans résistance

de la capitale de la Penſylvanie. Fiers de leurs ſuccès, & remplis de cette confiance qui les a toujours trompés, ils avoient partagé & diſperſé leurs forces : la plus grande partie de leurs troupes campoit ſur la Shuylkill, à quatre milles de Philadelphie ; une autre occupoit la ville de Germantown, à huit milles au nord de cette place, & ils venoient de faire un détachement conſidérable ſur *Billingsport* pour favoriſer le paſſage de leur flotte, qui eſſayoit inutilement de remonter la Delaware. Dans cette circonſtance, le Général Washington jugea que c'étoit le tems de faire reſſouvenir les Anglois qu'il exiſtoit encore une armée américaine. On ne ſait ce qu'il faut louer davantage, ou de la ſage intrépidité du Chef, ou de la réſolution que montra ſon armée en allant attaquer ces mêmes troupes dont elle n'avoit pu ſoutenir le choc un mois auparavant. Germantown eſt une longue ville ou bourg, qui conſiſte dans une ſeule rue, & qui reſſemble aſſez à la Villette ou à Vaugirard. De la premiere maiſon au ſud, à la derniere du côté du nord, il y a près de trois quarts de lieue. Le corps anglois qui occupoit cette ville, ou plutôt



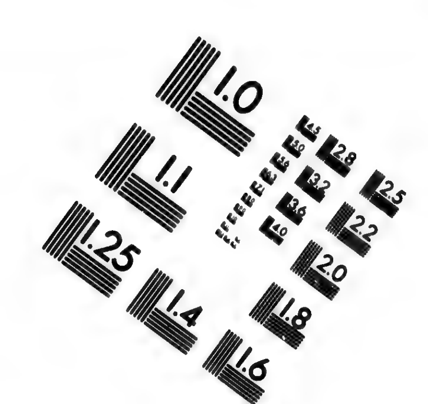
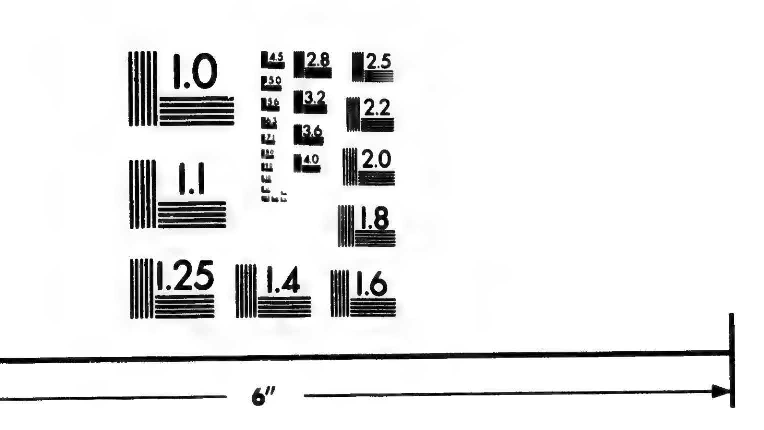
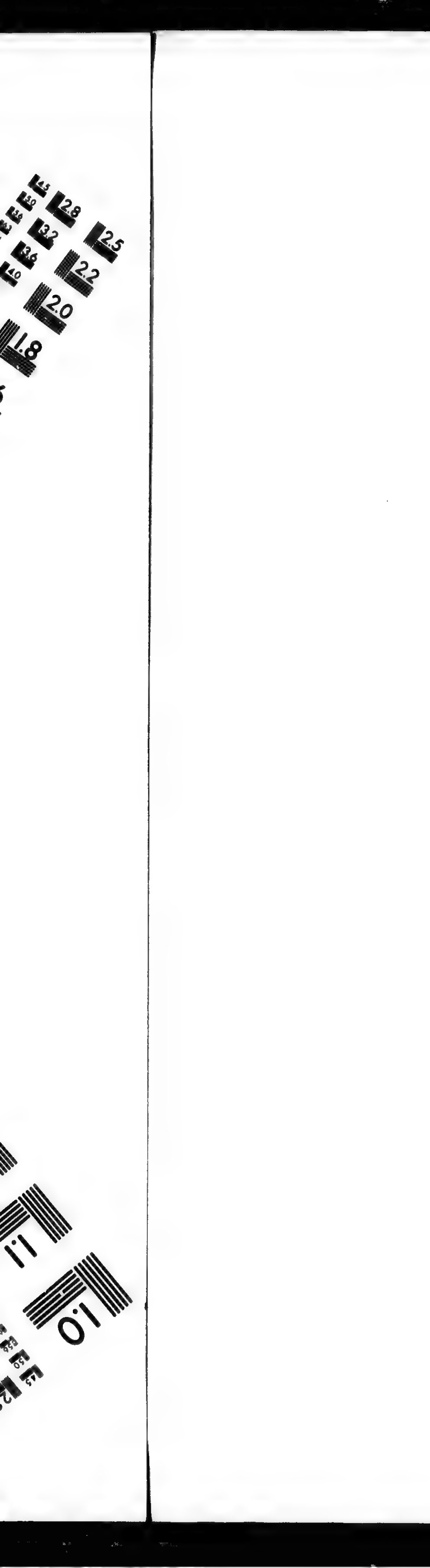


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

qui la couvroit, étoit campé près des dernieres maisons du côté du nord, & placé de façon que la rue ou le grand chemin partageoit le camp par le milieu. Ces troupes pouvoient monter à trois ou quatre mille hommes. Le Général Washington, qui occupoit une position à dix milles de là, près de *Shippack-creek*, partit de son camp vers minuit, & marcha sur deux colonnes, dont l'une devoit tourner Germantown du côté de l'est, l'autre du côté de l'ouest : deux brigades de la colonne de droite avoient ordre de former le corps de réserve & de se séparer de cette colonne au moment de l'attaque, pour suivre la grande rue de Germantown. Il survint un brouillard très épais qui favorisa la marche de l'armée, mais qui rendit l'attaque plus difficile, parce qu'il fut impossible de concerter les mouvemens & les déploiemens des troupes. Les milices marchoient sur la droite & sur la gauche, extérieurement aux deux colonnes, n'étant point compromises, & longeant toujours les bois, tant du côté de Francfort, que de celui de la Skuylkill. Le Général Washington fit halte un moment avant le jour, à une croisée de chemin qui n'étoit

pas

pas éloignée d'un demi-mille du *Piquet*, ou poste avancé des ennemis. Là, il apprit par un dragon anglois qui s'étoit enivré & égaré, que le détachement de Billingsport venoit de rentrer. Cette nouvelle inattendue ne lui fit pas changer de dessein ; il continua sa route à la tête de la colonne de droite, & tomba sur le piquet des Anglois, qui fut surpris, mis en déroute & poussé jusqu'au camp, où il porta la premiere nouvelle de l'arrivée des Américains. On prit les armes, & on se replia à la hâte, laissant les tentes tendues & tous les équipages à l'abandon. Il falloit profiter de ce moment, & les François n'y auroient pas manqué ; on auroit eu même bien de la peine à les empêcher, ou de suivre les ennemis trop loin, ou de se disperser pour piller le camp. C'est ici que l'on peut juger du caractere américain ; peut-être cette armée, malgré sa lenteur dans ses manœuvres & son inexpérience à la guerre, méritera-t-elle les éloges des Européens. Le Général Sullivan, qui commandoit la colonne de droite, en forma tranquillement & lentement les trois brigades de tête ; & après les avoir mises en bataille, il traversa le camp des Anglois, sans

qu'aucun ſoldat s'arrêtât pour piller : il s'avança ainſi, laiſſant les maiſons sur la gauche & pouſſant devant lui tout ce qui faiſoit réſiſtance dans les enclos & dans les jardins ; enfin il pénétra dans la ville même, où il fut engagé pendant quelque tems avec les troupes qui défendoient une petite place près du marché.

Tandis que les choſes réuſſiſſoient ainſi vers la droite, le Général Washington, à la tête de la réſerve, eſpéroit de voir arriver ſa colonne de gauche & pourſuivoit ſa marche par la grande rue. Mais un feu de mouſqueterie, qui ſortoit d'une grande maiſon ſituée à portée de piſtolet de la rue, arrêta tout court la tête de ſes troupes. Il fut réſolu d'attaquer cette maiſon ; mais il falloit du canon, car on ſavoit qu'elle étoit bâtie en pierre, & qu'on ne pouvoit y mettre le feu. Malheureuſement on n'avoit que du canon de ſix : le Chevalier Dupl[illegible]-Mauduit en conduiſit deux pieces près d'une autre maiſon, qui n'étoit pas à deux cents pas de la premiere. Ce canon ne fit aucun effet : il perçoit les murailles, mais ne les abattoit pas. Le Chevalier de Mauduit, plein de cette ardeur qui, à l'âge de

ſeize ans, lui fit entreprendre le voyage de la Grèce pour voir les champs de bataille de *Platée* & des *Thermopyles*, & à celui de vingt, l'engagea à chercher des lauriers en Amérique, réſolut alors d'attaquer de vive force cette maiſon, qu'il ne pouvoit réduire à coups de canon. Il propoſa au Colonel Lawrens de prendre avec lui quelques hommes déterminés, & d'aller tout près de là enlever dans une grange de la paille & du foin, qu'ils amaſſeroient près de la porte principale pour y mettre le feu. On peut concevoir que cette idée ſe ſoit offerte à deux jeunes gens bien valeureux; mais il eſt difficile de croire que de ces deux nobles aventuriers, l'un ſoit à préſent en chemin pour la France, & l'autre bien portant à Newport (1). M. de Mauduit, ne doutant pas qu'on apportât derriere lui toute la paille de la grange, s'en alla droit à une fenêtre du rez-de-chauſſée qu'il enfonça, & ſur laquelle il monta. A la vérité, il fut reçu à-peu-près comme cet amant qui, montant

(1) M. Lawrens a été depuis la victime d'une valeur trop inconſidérée : il a été tué en Caroline, dans une eſcarmouche de peu d'importance, & peu de tems avant que la paix fût ſignée.

par une échelle pour voir sa maîtresse, trouva le mari qui l'attendoit sur le balcon : je ne sais si on lui demanda aussi ce qu'il faisoit là, & s'il répondit *je me promene*; mais ce que je sais, c'est que tandis qu'un galant homme, le pistolet à la main, lui proposoit de se rendre, un autre moins honnête entra brusquement dans la chambre, tira un grand coup de fusil, lequel renversa, non M. de Mauduit, mais l'Officier qui vouloit le prendre. Après ces légeres méprises & cette petite contestation, l'embarras étoit de se retirer. Il falloit s'exposer au feu meurtrier qui sortoit du premier & du second étage : d'un autre côté, on avoit pour spectateurs une partie de l'armée américaine, & il auroit été ridicule de revenir en courant. M. de Mauduit, en véritable François, aima mieux s'exposer à la mort qu'au ridicule : mais les balles respecterent nos préjugés; il revint sain & sauf, & M. Lawrens, qui ne s'étoit pas plus pressé que lui, en fut quitte pour une légere blessure à l'épaule. Je ne veux pas omettre une circonstance qui prouve encore à quoi tient souvent la vie des militaires. Le Général Washington pensa que si l'on sommoit le Commandant de

ce poste, il ne feroit pas difficulté de se rendre : on proposa à M. de Mauduit, de prendre avec lui un tambour, & de faire cette sommation ; mais il fit observer qu'il parloit mal anglois & ne seroit peut-être pas entendu; on envoya un Officier américain qui, précedé d'un tambour, & tenant un mouchoir blanc à la main, ne devoit pas courir le moindre risque : les Anglois ne répondirent à cet Officier que par des coups de fusil, & il fut étendu sur le carreau.

Cependant les ennemis commençoient à se rallier : l'armée angloise avoit marché de son camp près de la Skuilkill pour secourir Germantown, & Cornwalis arrivoit à course de Philadelphie avec les grenadiers & chasseurs, tandis que le corps de réserve des Américains perdoit son tems près de la maison de pierre, & que la colonne de gauche se trouvoit à peine en mesure d'attaquer. La partie étoit devenue trop inégale; il fallut songer à la retraite : elle s'exécuta en bon ordre, & le Général Washington alla prendre une excellente position à quatre milles de Germantown ; de sorte que le soir de la bataille, il se trouva six milles plus près des

ennemis qu'il n'étoit auparavant. La capacité qu'il venoit de montrer dans cette occasion, la confiance qu'il avoit inspirée à une armée qu'on croyoit découragée, & qui, semblable à l'hydre de la fable, reparoissoit avec une nouvelle tête plus menaçante encore, étonnerent les Anglois & les tinrent en respect, jusqu'à ce que la défaite de Burgoyne donnât un autre aspect à leurs affaires. C'est ce qu'on peut dire de plus favorable sur cette journée, malheureusement trop sanglante pour l'avantage que l'on en a retiré. Les militaires qui verront le local ou qui auront sous les yeux un plan exact, penseront, je crois, que l'entreprise a manqué parce qu'on lui a donné trop d'étendue. Le projet de battre d'abord le corps avancé, ensuite l'armée, & de s'emparer après de Philadelphie, étoit absolument chimérique. En effet, la ville de Germantown ayant plus de deux milles de longueur, présentoit trop d'obstacles aux attaquans, & trop de points de ralliement aux Anglois : d'ailleurs, ce n'est pas dans les pays coupés & sans avoir de cavalerie, qu'on gagne de ces grandes batailles qui détruisent ou dissipent les armées. Si le Général

Washington se fût contenté de marcher sur Whitemarsh, & de couvrir sa marche par un gros corps de troupes, qui se seroit avancé jusqu'à Germantown, il auroit surpris l'avant-garde angloise, & l'auroit forcée de se retirer avec perte; & si, content de cette espece de leçon, donnée à une armée victorieuse, il se fût replié sur la nouvelle position qu'il vouloit occuper, il auroit parfaitement rempli son objet, & tout l'honneur de la journée lui seroit resté. Mais supposant le projet d'attaque tel qu'il fut adopté, il me paroît qu'on a fait deux fautes, assez excusables, à la vérité: l'une de perdre son tems à mettre en bataille la colonne du Général Sullivan, au lieu de marcher tout de suite au camp ennemi; l'autre de s'amuser à attaquer la maison de pierre. La premiere faute paroîtra très pardonnable à ceux qui ont vu les troupes américaines, telles qu'elles étoient alors: ils savent qu'elles n'avoient nulle instruction, & qu'elles étoient si mal disciplinées, qu'elles ne pouvoient ni conserver le bon ordre en marchant en colonne, ni se déployer ensuite quand le cas l'auroit exigé; car l'expérience, qui est toujours brouillée

avec M. de Menil-Durand, nous apprend que l'ordre profond est celui qui est le plus sujet au désordre & à la confusion, & qui demande par conséquent le plus de flegme & de discipline. La seconde faute se justifiera par l'espérance qu'on eut toujours de s'emparer de la maison de pierre dont on mesuroit l'importance sur l'obstination que les ennemis mettoient à la défendre. Il est sûr qu'il y avoit deux meilleurs partis à prendre; le premier de poursuivre son chemin sans s'inquiéter d'un feu de mousqueterie, qu'on auroit toujours assez rallenti en détachant quelques fusiliers pour tirer sur les fenêtres; & le second, celui de laisser le village sur la gauche, pour y rentrer trois cents pas plus loin. Alors on se seroit contenté de s'emparer d'une autre maison vis-à-vis de celle que les ennemis occupoient: quoique cette maison ne soit pas tout-à-fait aussi haute que la premiere, le feu qui en seroit sorti auroit suffi pour contenir les Anglois & assurer la retraite en cas de besoin.

En me permettant cette sorte de censure, je sens combien je dois me défier de mes propres lumieres; sur-tout n'ayant pas été présent à l'action;

mais j'ai fait les mêmes obſervations à MM. Lawrens, de Mauduit & de Gimat, & il m'a paru qu'ils ne pouvoient les réfuter. On ſait la part que les deux premiers ont eue à ce combat; le troiſieme a vu pluſieurs fois le champ de bataille avec le Général Washington, qui lui a expliqué les mouvemens des deux armées, & il eſt plus en état que perſonne de bien entendre & de bien rendre ce qu'il a entendu.

Lorſque j'eus aſſez examiné la poſition de Germantown, je retournai à Philadelphie par le plus court chemin, & plus vîte encore que je n'étois venu, car il faiſoit un froid très piquant, & d'ailleurs je n'avois que le tems néceſſaire pour m'habiller & pour aller dîner avec le Chevalier de la Luzerne chez les Délégués des États du nord. Il faut ſavoir que les Délégués, ou ſi l'on veut, les Membres du Congrès, ont une taverne à eux, où ils donnent de fréquens repas; mais pour ne pas raſſembler trop de monde à-la-fois, ils ſe diviſent en deux parties, & comme on le voit, d'une maniere aſſez géographique, la ligne de démarcation étant de l'eſt à l'oueſt. Le dîner fut bon & ſimple,

& la réception qu'on nous fit, honnête & cordiale, mais sans cérémonie. Deux Délégués faisoient les honneurs, chacun à un bout de la table. M. *Duane*, Député de l'État de New-Vork, occupoit cette place du côté où j'étois. C'est un homme gai & ouvert, qui parle volontiers, & boit aussi sans répugnance. Je causai quelque tems, mais moins que je ne l'aurois voulu, avec M. *Charles Thompson*, Secrétaire du Congrès. Il passe avec raison pour un des hommes les plus instruits de son pays : quoiqu'il soit homme de cabinet & peu répandu dans la société, ses manieres sont polies & aimables. M. *Samuel Adams*, Député pour Massachussett-Bay, n'étoit point à ce dîner : en sortant de table, j'allai le voir. Lorsque j'entrai chez lui, je le trouvai tête-à-tête avec une jeune fille de quinze ans qui lui préparoit son thé : on ne sera pas scandalisé, si l'on sait qu'il a soixante ans au moins. Personne n'ignore en Europe, qu'il a été un des premiers auteurs de la révolution présente. J'ai éprouvé près de lui cette satisfaction qu'on a rarement dans le monde & même au théatre, de trouver la personne de l'acteur correspondante au rôle qu'il joue. Je vis

un homme tout entier à son objet, qui ne me parloit que pour me donner une bonne opinion de sa cause & une grande idée de sa nation. Son extérieur simple & mesquin sembloit fait pour contraster avec la force & l'étendue de ses pensées; elles étoient toutes tournées vers la république, & ne perdoient pas de leur chaleur pour être exprimées avec méthode & précision, comme une armée qui marche à l'ennemi n'a pas l'air moins audacieux pour observer les loix de la tactique. Parmi plusieurs faits qu'il me cita en l'honneur de son pays, j'en rapporterai un qui mérite de passer à la postérité: Deux jeunes soldats avoient déserté de l'armée, & ils étoient retournés à la maison paternelle. Leur pere, indigné de cette action, les chargea de fers, & les conduisit lui-même au Lord Stirling leur Général. Celui-ci fit ce que tout autre auroit fait à sa place; il leur pardonna. Le pere, aussi patriote, mais moins sévere qu'un Romain, fut heureux de conserver ses enfans; cependant il en parut étonné; & s'approchant du Général: *Mylord*, lui dit-il, les larmes aux yeux, *c'est plus que je n'avois espéré: t'is more than I hop'd*. Je quittai à regret M. Adams,

me promettant bien de le revoir encore, & ma soirée se termina par une visite au Colonel *Bland*, Délégué de la Caroline. C'est un grand & bel homme, qui a voyagé dans les Indes occidentales, où il a appris le françois. On le dit bon militaire; maintenant il sert sa patrie dans le Congrès, & la sert bien. En effet, les Délégués du sud ont beaucoup de crédit; ils travaillent sans relâche à attirer à eux l'attention du Gouvernement, & à éloigner toute idée d'acheter la paix à leurs dépens.

Le 3, il fit un si vilain tems, qu'il me fut impossible de sortir; cependant je n'eus pas à me plaindre de l'emploi de cette journée: je la passai toute entiere à causer avec M. le Chevalier de la Luzerne & M. de Marbois, ou à lire des papiers intéressans qu'ils voulurent bien me confier. M. Huntington m'avoit prévenu que le lendemain matin, il me feroit voir la salle où le Congrès s'assemble: je m'y rendis à dix heures, & je le trouvai qui m'attendoit, accompagné de plusieurs Délégués. Cette salle est spacieuse sans magnificence; son plus bel ornement est le portrait du Général Washington, plus grand que nature: il est représenté

en pied, dans cette attitude noble & douce qui lui eſt naturelle; des canons, des drapeaux & tous les attributs de la guerre forment les acceſſoires du tableau. On me conduiſit enſuite dans la ſalle de la Secrétairerie, qui n'a rien de remarquable que la maniere dont elle eſt meublée; les drapeaux pris ſur les ennemis y ſervent de tapiſſerie. De là, on paſſe dans la bibliotheque, qui eſt aſſez grande, mais qui n'eſt pas remplie, à beaucoup près; le peu de livres dont elle eſt compoſée, m'a paru bien choiſi. C'eſt dans l'ancien Hôtel-de-Ville que le Congrès a fait ſon établiſſement: cet édifice eſt aſſez beau; l'eſcalier ſur-tout eſt large & noble. Quant aux ornemens extérieurs, ils ne conſiſtent que dans la décoration de la porte, & dans pluſieurs tables de marbre placées au-deſſous des croiſées. J'ai remarqué une recherche dans les combles, qui m'a paru nouvelle; les cheminées ont été reléguées aux deux extrêmités du bâtiment, qui eſt un quarré long, & elles ont été conſtruites de maniere qu'elles ſont liées enſemble en forme d'arcade, repréſentant ainſi une eſpece de portique.

Après avoir pris congé du Préſident & des Dé-

légués, je retournai chez le Chevalier de la Luzerne; & comme il faisoit un verglas affreux, je restai chez moi. J'y reçus la visite de M. Wilson, Avocat célebre, & auteur de plusieurs pamphlets sur les affaires présentes. Il possede dans sa bibliotheque nos meilleurs auteurs sur le Droit public & la Jurisprudence; les œuvres du Président Montesquieu & du Chancelier d'Aguesseau y tiennent le premier rang, & il en fait son étude journaliere. Après le dîner, qui fut un dîner privé & à la françoise, j'allai voir Madame Bingham, jeune & jolie femme, âgée seulement de dix-sept ans: son mari qui étoit là, suivant l'usage américain, n'en a guere plus de vingt-cinq; il a été Agent du Congrès à la Martinique, & il en est revenu sachant assez bien le françois, & ayant conçu beaucoup d'attachement pour M. de Bouillé. Je passai le reste de la soirée chez Madame Powel, où je comptois bien trouver une conversation agréable; mon attente ne fut pas trompée, & je m'y oubliai assez longtems.

Le 5, j'allai encore à l'Hôtel-de-Ville, mais c'étoit pour assister à l'assemblée de l'État de Pensylvanie; car la salle où cette espece de Parlement

s'assemble, est dans le même édifice que celle du Congrès. J'étois av[illegible] M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, M. de Gimat, & tout ce qu'il y avoit de François ou de *Gallo-Américains* à Philadelphie. Nous nous plaçâmes sur un banc vis-à-vis la chaire de l'Orateur : il avoit à sa droite le Président de l'Etat ; la place des Clercs ou des Greffiers étoit le long d'une grande table qui est devant l'Orateur. Les débats rouloient sur quelques transgressions, dont on accusoit la commission de la Trésorerie. Le Conseil exécutif fut mandé & entendu. Il n'y eut guere que le Général Mifflin qui parla ; il le fit avec esprit & avec grace, mais avec une intention marquée de contredire le Président de l'État, qui n'est pas de ses amis. Sa maniere de s'exprimer, ses gestes, son maintien, l'air d'aisance & de supériorité qu'il conservoit toujours, me retraçoient parfaitement ces Membres de la Chambre des communes, qui sont accoutumés à donner le ton aux autres & à faire tout plier sous leur opinion. L'affaire n'ayant pu être terminée dans la matinée, l'Orateur quitta la chaire ; la Chambre se forma en comité & s'ajourna.

La matinée n'étoit pas encore avancée, & j'avois de quoi la bien employer : j'étois attendu en trois endroits ; chez un amateur d'hiſtoire naturelle, chez un Anatomiſte & au College, ou plutôt à l'Univerſité de Philadelphie. Je commençai par le cabinet d'hiſtoire naturelle. Cette collection, aſſez petite & aſſez meſquine, eſt très renommée en Amérique, parce qu'elle n'y a pas de rivale ; elle a été formée par un Peintre Genevois, appellé M. *Cimetiere*, nom qui conviendroit mieux à un Médecin qu'à un Peintre. Ce galant homme eſt venu à Philadelphie, il y a vingt ans, pour y faire des portraits, & depuis il n'en eſt pas ſorti ; il y vit toujours garçon & toujours étranger, choſe très rare en Amérique, où l'on ne tarde pas à acquérir les deux titres de mari & de citoyen. Ce que j'ai vu de plus curieux dans ce cabinet, c'eſt une grande quantité de *vis*, eſpece de coquillage aſſez commune, dans leſquelles s'eſt moulée exactement une pierre très dure, ſemblable au *Jade*. Il ne me paroît pas douteux que ces pétrifications ſe ſoient formées par le tranſport ſucceſſif de molécules lapidifiques qui ont été voiturées par les eaux, &

aggrégées

aggrégées par le concours de l'air fixe. Après avoir fatigué mes jambes & satisfait mes yeux, comme cela arrive toujours dans les cabinets d'histoire naturelle, je jugeai à propos de quitter la terre pour le ciel; c'est-à-dire en style vulgaire, que j'allai à la bibliotheque de l'Université voir une machine très ingénieuse, qui représente tous les mouvemens célestes. Je me hâte d'annoncer que je n'en ferai pas la description; car rien n'est si fatiguant ni si ennuyeux que la description d'une machine quelconque: il me suffit d'assurer qu'une partie de celle-ci expose parfaitement sur un point vertical tous les mouvemens des planettes dans leur orbite; & que l'autre, destinée seulement à représenter celui de la lune, montre de la maniere la plus sensible ses phases, ses nœuds & ses différentes latitudes. Le Président du college, & M. de *Rittenhausen*, qui a inventé & exécuté cette machine, se donnerent la peine de m'en expliquer tous les détails: ils parurent très contens de ce que je savois assez d'anglois & d'astronomie pour les entendre: sur quoi je dois observer que le dernier article est plus à la honte des Américains qu'à ma louange, l'Alma-

nach étant à-peu-près le ſeul livre d'aſtronomie qui ſoit étudié à Philadelphie. M. de Rittenhauſen eſt d'une famille allemande, comme ſon nom ſeul l'indique ; mais il eſt né à Philadelphie, où ſa profeſſion eſt d'être Horloger. C'eſt un homme très ſimple & très modeſte : ce n'eſt pas un Mathématicien de l'ordre des Euler & des d'Alembert ; mais il en ſait aſſez pour bien connoître les mouvemens des corps céleſtes. Quant à ſon talent pour les méchaniques, il ne faut pas chercher à en rendre raiſon ; on ſait que c'eſt celui de tous qui doit le moins à l'étude, & le plus à la nature : c'eſt même une choſe digne d'obſervation que, malgré le peu de rapport que l'on apperçoit entre cette diſpoſition particuliere & la délicateſſe de nos ſens, ou la perfection de nos organes, il arrive plus ſouvent qu'on naiſſe méchanicien que peintre ou muſicien. L'éducation, la rigueur même de l'éducation, a fait ſouvent des Artiſtes célebres dans ces derniers genres, & l'on n'a pas d'exemple qu'elle ait fait un Machiniſte.

Cette matinée ſembloit vouée aux ſciences, & mes courſes étoient une eſpece d'Encyclopédie : en

effet, je ne quittai la bibliotheque de l'Université que pour me rendre chez un célebre Anatomiste, appellé le docteur *Shovel.* Voici, en peu de mots, son histoire. Il est né en Angleterre, il y a plus de soixante-dix ans : après y avoir fait ses premieres études en médecine & en chirurgie, il alla en France pour se perfectionner sous M. Winsloo. En 1734, il passa aux Indes occidentales, où depuis il a pratiqué la médecine, tantôt à la Barbade, tantôt à la Jamaïque ; mais toujours appliqué, toujours laborieux. Pendant la guerre de 1744, le hasard voulut qu'on amenât à la Barbade une prise sur laquelle il y avoit beaucoup de cire. M. Shovel profita de cette heureuse occasion pour faire divers essais d'anatomie en cire ; & il a si bien réussi, qu'il a poussé cet art au plus haut point de perfection. En le voyant, on a peine à comprendre qu'il ait pu accorder tant de patience & d'obstination avec sa vivacité naturelle ; car il semble que le soleil du tropique ait conservé en lui toute la chaleur de la jeunesse. Il parle avec feu, & s'exprime en françois aussi facilement que s'il étoit encore dans nos écoles de chirurgie. Du reste, c'est un parfait original:

ſon goût dominant eſt celui de la diſpute; il étoit Whig lorſque les Anglois étoient à Philadelphie, & il eſt devenu Tory depuis qu'ils en ſont partis; il ſoupire toujours après l'Europe, ſans ſe décider à y retourner, & déclamant ſans ceſſe contre les Américains, il reſte parmi eux. Son intention, en venant ſur le continent, étoit de rétablir ſa ſanté, afin de ſe mettre en état de traverſer les mers: c'étoit vers le tems où la guerre s'eſt allumée: depuis, il croit qu'il ne lui eſt plus libre de partir, quoique perſonne ne l'en empêche. Quant à moi, je le trouvai plus curieux que ſes anatomies qui, à la vérité, m'ont paru ſupérieures à celles de l'inſtitut de Bologne, mais inférieures à celles de Mademoiſelle *Biheron*, la cire ayant toujours un luiſant qui s'éloigne de la nature.

A la fin de cette matinée, j'étois comme une abeille qui eſt ſi chargée de miel qu'elle peut à peine regagner ſa ruche. Je revins chez le Chevalier de la Luzerne, la mémoire bien meublée; & après avoir pris une autre nourriture que celle de l'eſprit, je conſacrai ma ſoirée à la ſociété. J'étois prié à prendre du thé chez le Colonel Bland, c'eſt-

à-dire, à me trouver à une espece d'assemblée qui ressemble assez aux *conversations* d'Italie; car ici, le thé tient lieu de *rinfresco*. M. *Rowley*, Gouverneur de la Géorgie, M. *Izard*, M. *Arthur Lee*, les deux derniers récemment arrivés d'Europe, M. de la Fayette, MM. de Noailles, de Damas, &c. étoient du nombre des invités. La scene étoit ornée par plusieurs Dames ou Demoiselles, parmi lesquelles Miss Shippen, fille du Docteur Shippen & cousine de Madame Arnold, méritoit d'être distinguée. On voit qu'en Amérique les crimes des individus ne rejaillissent pas sur leur famille : non seulement le frere du Docteur Shippen avoit marié sa fille au traître Arnold, peu de tems avant sa désertion; mais on croit généralement qu'étant Tory lui-même, il avoit inspiré ses sentimens à sa fille, & que les charmes de celle-ci, qui est aussi très jolie, n'ont pas peu contribué à entraîner vers le crime une ame corrompue par l'avarice avant d'être dominée par l'amour.

De retour chez le Chevalier de la Luzerne, nous nous rassemblâmes tous les Militaires françois & gallo-américains, & nous primes nos arrangemens

pour un voyage très agréable que nous commençâmes le lendemain. En effet, le 6 au matin, M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, le Chevalier Dupleſſis-Mauduit, MM. de Gimat & de Neville, Aides-de-Camp de M. de la Fayette, M. de Monteſquieu, M. Linch & moi, nous nous mîmes en marche pour aller à trente milles de Philadelphie voir le champ de bataille de *Brandy-Wine*. M. de la Fayette ne l'avoit pas revu depuis qu'à l'âge de vingt ans, après s'être ſéparé de ſa femme, de ſes amis, des plaiſirs du monde & de ceux de la jeuneſſe, il avoit, à mille lieues de ſa patrie, verſé la premiere goutte de ſang qu'il offroit à la gloire, ou plutôt à cette cauſe ſi noble qu'il a toujours ſoutenue depuis avec le même zèle, mais avec plus de bonheur. Nous paſsâmes la Skuylkill au ſud de Philadelphie, au même ferry où M. du Coudray ſe noya en 1777. Nous reconnûmes là les traces de quelques retranchemens que les ennemis avoient enlevés après s'être rendus maîtres de Philadelphie; & prenant enſuite ſur la gauche, nous trouvâmes à quatorze milles la petite ville de *Cheſter*. Elle eſt bâtie à l'endroit où la creek de

ce nom ſe jette dans la Delaware. C'eſt une eſpece de port où les vaiſſeaux qui remontent cette riviere relâchent quelquefois. Les maiſons, qui peuvent être au nombre de quarante ou cinquante, ſont jolies & bâties de pierres ou de briques. En ſortant de Cheſter & en ſuivant le chemin de Brandy-Wine, on paſſe le pont de pierre où M. de la Fayette, tout bleſſé qu'il étoit, arrêta les fuyards & fit les premieres diſpoſitions pour rallier l'armée derriere la creek. Le pays qui eſt au-delà n'offre aucune particularité; il reſſemble au reſte de la Penſylvanie, c'eſt-à-dire, qu'il eſt alterné de bois & de terreins défrichés. Il étoit déja tard lorſque nous arrivâmes à portée du champ de bataille. Comme nous ne pouvions le voir que le lendemain matin, & que nous étions trop nombreux pour reſter enſemble, il fallut nous ſéparer en deux diviſions. MM. de Gimat & de Mauduit, & mes deux Aides-de-Camp, reſterent avec moi dans une auberge, à trois milles en-deçà de Brandy-Wine; & M. de la Fayette, accompagné des autres voyageurs, alla plus loin demander l'hoſpitalité à un Quaker nommé *Benjamin Ring*, chez

qui il avoit logé avec le Général Washington la veille de la bataille. J'allai le joindre de bonne heure le lendemain matin, & je le trouvai en grande amitié avec son hôte qui, tout Quaker qu'il étoit, paroissoit enchanté de recevoir chez lui le *Marquis*. Nous montâmes à cheval à neuf heures, munis d'un plan fait sous les yeux du Général Howe, & gravé en Angleterre; mais nous tirâmes encore plus de lumieres d'un Major américain, à qui M. de la Fayette avoit donné rendez-vous. Cet Officier avoit été présent au combat, & son habitation se trouvant sur le champ de bataille même, il le connoissoit mieux que personne.

On doit se souvenir qu'en 1777, les Anglois ayant essayé inutilement de traverser les Jerseys pour se rendre par terre à Philadelphie, avoient été obligés de se rembarquer & de doubler les caps, afin d'entrer dans la baie de Chesapeak, & de la remonter ensuite jusqu'à l'embouchure de la riviere *d'Elk*. Ils y arriverent le 25 Août, après une navigation pénible en mer, mais heureuse dans la baie, qu'ils remonterent beaucoup plus facilement qu'ils ne s'en étoient flattés eux-mêmes. Tan-

dis que la mer, les vents & trois cents vaiſſeaux, aidoient aux manœuvres de l'armée ennemie, M. Washington étoit reſté quelques jours à Midlebrook, dans une des poſitions les plus embarraſſantes où un Général puiſſe ſe trouver. Au nord, les troupes de Burgoyne, après avoir pris Ticonderoga, s'avançoient vers Albany; au ſud, une armée angloiſe de quinze mille hommes étoit embarquée & pouvoit ſe porter, ou dans la baie de Cheſapeak, comme elle le fit, ou pénétrer par la Delaware, ou rentrer dans la riviere d'Hudſon, & la remonter juſqu'à Weſtpointe, pour donner la main à Burgoyne & couper l'armée américaine qui, de ce moment-là, auroit été pour jamais ſéparée des États de l'eſt & du nord. De toutes les chances, celle-ci étoit ſans doute la plus fâcheuſe; auſſi M. Washington n'abandonna-t-il ſa poſition qu'après avoir eu des nouvelles certaines que la flotte angloiſe avoit doublé le cap *May*. Qu'on ſe repréſente la ſituation dans laquelle ſe trouve un Général, lorſqu'obligé de comprendre dans ſon plan de défenſe un pays immenſe & une longue étendue de côtes, il ne ſait pas même, à cinquante

lieues près, où ſe porte ſon ennemi; & que, n'apprenant plus de ſes nouvelles, ni par des patrouilles, ni par des détachemens, ni même par des couriers, il ſe voit réduit à obſerver la bouſſole & à conſulter les vents avant de former une réſolution. Dès que le mouvement des ennemis fut décidé, le Général Washington ne tarda pas à mettre en marche ſon armée; je devrois dire ſes ſoldats, car un nombre de ſoldats, quelque conſidérable qu'il ſoit, ne forme pas toujours une armée. La ſienne étoit de 12,000 hommes au plus. C'eſt à la tête de ces troupes, la plupart récemment levées, qu'il traverſa en ſilence la ville de Philadelphie, tandis que le Congrès ordonnoit de combattre, & cependant faiſoit tranſporter plus loin dans les terres les archives & les papiers publics, projet ſiniſtre du ſuccès qui devoit ſuivre ſes conſeils.

L'armée paſſa la Skuylkill & vint occuper un premier camp près de *Wilmington*, ſur le bord de la Delaware. Cette poſition avoit un double objet: en effet, les vaiſſeaux de guerre, après avoir conduit le Général Howe juſqu'à la riviere d'Elk, avoient deſcendu la baie de Cheſapeak, puis re-

monté ensuite la Delaware ; & secondés de quelques troupes de débarquement, ils paroissoient vouloir en forcer les passages. Cependant le Général Washington ne tarda pas à s'appercevoir que la position qu'il avoit prise devenoit tous les jours plus dangereuse. Les Anglois ayant achevé leur débarquement, étoient prêts à s'avancer dans le pays ; son flanc droit étoit exposé, & il découvroit à-la-fois Philadelphie & tout le Comté de Lancaster. Il fut donc résolu que l'armée repasseroit la creek de Brandy-Wine, & prendroit un camp sur la rive gauche de cette riviere. Celui qu'on choisit étoit certainement le meilleur qu'on pût prendre pour en disputer le passage. La gauche étoit très bonne & se trouvoit appuyée à des bois fourrés qui se prolongeoient jusqu'à l'endroit où la creek se jette dans la Delaware. En approchant de son confluent, cette creek devient de plus en plus encaissée & difficile à guéer : sur les deux rives, les hauteurs sont également élevées ; mais par cela même l'avantage restoit toujours à celui qui défendoit le passage. Une batterie de canon, avec un bon parapet, etoit dirigé vers le gué de

Chadd'sford (1), & tout paroiſſoit en ſûreté de ce côté-là ; mais vers la droite le terrein étoit ſi couvert, qu'il étoit impoſſible de juger les mouvemens des ennemis & de les côtoyer, en cas qu'ils vouluſſent, comme ils ne manquerent pas de le faire, détacher un corps de troupes par leur gauche pour paſſer la riviere plus haut. La ſeule précaution qui fût permiſe conſiſtoit donc à placer cinq ou ſix brigades en échelons pour veiller ſur cette partie-là. Le Général Sullivan en eut le commandement ; il reçut ordre de côtoyer les ennemis s'ils venoient à marcher par leur gauche, & dans la ſuppoſition qu'ils réuniroient leurs forces du côté de Chadd'sford, de paſſer lui-même la riviere & de faire une puiſſante diverſion ſur leur flanc.

Lorſqu'un Général a ſu tout prévoir, qu'il a fait les meilleures diſpoſitions poſſibles, & que

(1) Dire ou écrire le gué de Chadds'ford, c'eſt faire un pléonaſme dont les oreilles accoutumées à la langue angloiſe ſeront choquées ; car *ford* en cette langue, eſt la même choſe que *gué* en françois ; mais ceux qui ne ſavent pas l'anglois, chercheront inutilement ſur la carte le gué de Chadd ; & dans le cas préſent, la clarté eſt préférable à la régularité.

dans l'action, son activité, son jugement & son courage répondent à la sagesse des mesures qu'il a prises, n'a-t-il pas déja triomphé aux yeux de tout juge impartial ? & si, par des malheurs imprévus, le laurier qu'il a mérité vient à tomber de ses mains, n'est-ce pas à l'Histoire à le ramasser soigneusement pour le replacer sur sa tête ? Espérons qu'elle s'acquittera de ce devoir mieux que nous, & voyons comment de si sages dispositions furent déconcertées par les méprises de quelques Officiers & l'inexpérience des troupes.

Le 11 Septembre, le Général Howe occupa les hauteurs sur la droite de la creek : il y forma en bataille une partie de ses troupes, & fit dresser quelques batteries vis-à-vis le gué de Chadd'sford ; tandis que ses troupes légeres attaquoient & poussoient devant elles un corps de chasseurs, (*Riflemen*) qui avoit passé sur la rive droite pour observer de plus près ses mouvemens. Le Général Washington voyant que la canonade se prolongeoit, sans que les ennemis se disposassent à passer la riviere, jugea qu'ils avoient un autre objet. Il étoit instruit qu'une grande partie de leur armée s'étoit

portée plus haut ſur la creek & menaçoit ſa droite; il ſentit combien il étoit important de conſerver un œil attentif ſur tous les mouvemens de ce corps; mais le pays étoit ſi fourré, que les patrouilles ne pouvoient rien découvrir. Il faut obſerver que le Général Washington n'avoit qu'un très petit nombre d'hommes à cheval, & qu'il les avoit envoyés ſur la droite du côté de *Dilworth*, pour éclairer cette partie-là. Il ordonna à un Officier qu'il croyoit intelligent, de paſſer la riviere, & de faire en ſorte de ſavoir au juſte quel chemin prenoit le Lord Cornwalis; car c'étoit lui qui commandoit ce corps ſéparé: l'Officier revint, & aſſura que Cornwalis marchoit par ſa droite pour rejoindre *Knypauzen* du côté de Chadd'sford. Suivant ce rapport, l'attaque paroiſſoit déterminée vers la gauche. Un autre Officier fut encore envoyé: celui-là rapporta que Cornwalis avoit changé de direction, & qu'il s'avançoit à grands pas par le chemin qui mene au gué de *Jeffries*, à deux milles plus haut que *Birmingham's-church*. Auſſi-tôt le Général Sullivan eut ordre d'y marcher avec toutes les troupes de la droite. Malheureuſement les chemins étoient mal

reconnus & n'étoient pas du tout ouverts : le Général Sullivan eut beaucoup de peine à traverser les bois, & lorsqu'il en sortit pour gagner une petite hauteur qui est près de Birmingham'schurch, il trouva que les colonnes angloises montoient la même hauteur du côté opposé. Ce n'étoit pas une petite affaire de mettre en bataille des troupes comme les siennes ; il n'eut le tems ni de choisir sa position, ni de former sa ligne. Les Anglois gagnerent la hauteur, pousserent les Américains sur les bois, & les suivirent jusqu'à la lisiere de ces bois, où ils acheverent de les disperser.

Pendant le peu de tems que dura cette espece de déroute, Lord Stirling & M. *Conway* avoient eu celui de former leur brigade dans un terrein assez avantageux : c'est une espece de mamelon, couvert en partie par les bois auxquels il est adossé. Ces mêmes bois protégeoient sa gauche, & sur la droite du mamelon, mais un peu en arriere, se trouvoit la ligne de Virginie, qu'on avoit mise en bataille sur un lieu un peu élevé & au bord d'une espece de futaie. La colonne de gauche des ennemis, qui n'avoit pas été engagée avec Sullivan, se

déploya rapidement & marcha à ces troupes avec autant d'ordre que de vivacité & de courage. Les Américains firent un feu très vif, qui n'arrêta pas les Anglois, & ce ne fut que lorsque ceux-ci furent à vingt pas d'eux, qu'ils lâcherent pied & se jetterent dans les bois. Lord Stirling, M. de la Fayette & le Général Sullivan lui-même, après la défaite de sa division, étoient venus combattre avec ce corps de troupes, dont le poste étoit le plus important & la résistance plus longue. C'est là que M. de la Fayette fut blessé à la jambe gauche; il étoit pour lors occupé à rallier les troupes, qui commençoient à s'ébranler. Sur la droite, la ligne de Virginie fit quelque résistance; mais les Anglois avoient gagné une hauteur d'où leur artillerie les prenoit en écharpe : ce feu dut être très vif, car la plupart des arbres portent l'empreinte des boulets ou des balles de cartouches. Les Virginiens plierent à leur tour, & la droite fut alors entiérement découverte.

Quoiqu'il y eût près de trois milles de là à Chadd'sford, le Général Knypauzen entendit le bruit de l'artillerie & de la mousqueterie, &, jugeant

jugeant que l'affaire étoit férieufement engagée, la confiance qu'il avoit dans les troupes angloifes & Heffoifes lui fit conclure qu'elles étoient victorieufes. Vers cinq heures du foir, il defcendit des hauteurs fur deux colonnes (1), l'une au gué de *John*, qui tourna la batterie des Américains, & l'autre plus bas, au gué de Chadd'sford. Celle-ci marcha droit à la batterie & s'en empara : alors le Général Waine, dont la brigade étoit en bataille, la gauche à une hauteur & la droite tirant vers la batterie, replia cette droite & garnit les hauteurs, faifant ainfi une efpece de changement de front. Dans un pays où il n'y a ni colonnes ouvertes ni pofitions fucceffives à prendre en cas de malheur, il eft difficile de faire aucune difpofition de retraite. Les différens corps qui avoient été battus fe précipiterent tous dans le chemin de Chefter, où ils ne firent qu'une colonne, l'artillerie, les bagages

---

(1) Plufieurs perfonnes, entr'autres des Officiers anglois prifonniers que j'ai queftionnés, affurent que le corps de Knypauzen ne paffa la riviere que fur une feule colonne au gué de Chadd; mais qu'il fe fépara enfuite en deux parties, dont l'une tourna la batterie, & l'autre l'attaqua de front.

& les troupes étant confusément mêlés. A l'entrée de la nuit, le Général Waine suivit aussi ce chemin, mais en meilleur ordre, & les Anglois, contents de leur victoire, n'inquiéterent pas sa retaite.

Telle est l'idée que je me suis faite de la bataille de Brandy-Wine, d'après ce que j'ai entendu dire au Général Washington lui-même, à MM. de la Fayette, de Gimat & de Mauduit, & aux Généraux Waine & Sullivan. Je dois cependant observer qu'on ne s'accorde pas généralement sur quelques détails : plusieurs personnes prétendent, par exemple, que Knypauzen, après avoir passé la riviere, continua de marcher sur une seule colonne qui se dirigea sur la batterie, & le plan anglois ne marque que celle-là ; mais il donne une fausse direction à cette colonne, & d'ailleurs, le Général Washington & le Général Waine m'ont assuré qu'il y en avoit eu deux, & que celle de gauche avoit tourné la batterie, qui sans cela, n'auroit pas été emportée. Il est également difficile de reconnoître sur le plan tout le terrein sur lequel Cornwalis a combattu. Les relations des deux côtés ne donnent guere plus de lumieres ;

ainsi j'ai été obligé de conclure d'après les différens récits, & de n'en suivre aucun.

Tandis que nous examinions le champ de bataille dans le plus grand détail, nos domestiques étoient allés à Chester nous faire préparer un dîner & un logis; nous les suivîmes d'assez près, & nous y arrivâmes à quatre heures après-midi. Le chemin ne me parut pas long, car le hasard ayant un peu séparé du reste de la troupe M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles & moi, nous commençâmes une conversation fort agréable, qui ne finit qu'à Chester. Je leur fis observer qu'après n'avoir parlé d'autre chose que de guerre pendant trois heures, nous avions tout de suite changé d'objet pour ne nous entretenir que de Paris & de toutes sortes de détails relatifs à nos sociétés particulieres. Cette transition étoit toute françoise, mais elle ne prouve pas que nous aimions moins la guerre que les autres peuples; elle prouve seulement que nous aimons mieux nos amis. A peine fûmes-nous arrivés à Chester, que nous vîmes descendre des barges ou bateaux de l'État, que le Président nous envoyoit pour nous ramener à Phila-

delphie, notre projet étant de remonter le lendemain la Delaware, pour examiner les forts de *Redbank* & de *Mifflin*, ainsi que tous les autres postes qui avoient servi à la défense de cette riviere. Un Officier de la marine américaine, qui étoit venu sur ces barges & qu'on avoit chargé de nous conduire, nous apprit que le matin même il étoit arrivé à Philadelphie deux vaisseaux qui venoient de l'Orient, après une traversée de trente-cinq jours. L'espérance d'avoir quelques lettres ou quelques nouvelles d'Europe, pensa nous faire rompre nos projets & nous décider à partir sur-le-champ pour Philadelphie; mais comme il faisoit très beau tems, & que le lendemain matin nous devions avoir la marée pour nous, ce qui rendoit notre voyage beaucoup plus facile, nous résolûmes de rester à Chester, & M. de la Fayette se contenta d'envoyer un homme à cheval à Philadelphie, pour demander des nouvelles & rapporter ses lettres en cas qu'il en eût. Ce courier fut de retour avant neuf heures; il n'étoit porteur que d'un seul billet de M. de la Luzerne, par lequel nous apprîmes qu'il n'étoit arrivé aucune lettre par

ces vaiſſeaux ; mais que les Capitaines aſſuroient que M. de Caſtries étoit Miniſtre de la Marine.

Pendant que le courier alloit & revenoit, nous nous étions rendus à l'auberge où l'on avoit préparé notre dîner & nos logis. L'extérieur de cette maiſon n'étoit pas impoſant, & pluſieurs perſonnes faiſoient déja des diſpoſitions pour s'établir ailleurs, lorſqu'après un plus mûr examen, nous trouvâmes qu'il y avoit une place très ſuffiſante pour douze maîtres, à-peu-près autant de domeſtiques & dix-neuf chevaux. Notre compagnie s'étoit augmentée du Major que nous avions rencontré ſur le champ de bataille de Brandy-Wine, & de l'Officier qui nous avoit amené les barges. On nous ſervit un excellent dîner, & on nous donna de très bon vin (1). Le thé, qui ſuivit de près le dîner, réuſſit

(1) On a oublié d'avertir dans la premiere édition de ces voyages, que ſi l'Auteur a parlé ſouvent des auberges & de la chere qu'il y a faite, ce n'eſt pas ſans deſſein qu'il eſt entré dans ces détails, qu'on trouve pourtant dans tous les Journaux, & qui leur donnent cet air de ſimplicité & même de naïveté qui juſqu'ici avoit paru conſtituer le caractere de ce genre d'ouvrage. En effet, ſon objet a toujours été de donner une idée juſte de l'état où étoit alors le pays dans lequel il voyageoit, ſoit que le peu de reſſource que ce pays offroit

aussi bien; de sorte que toute la jeunesse avec laquelle je voyageois fut de très bonne humeur, & tellement en gaîté, qu'elle ne cessa de rire, de chanter & même de danser pendant toute la soirée. Les gens de la maison, qui ne voyoient dans cette compagnie que deux Officiers-Généraux, l'un François & l'autre Américain, accompagnés de leur *famille*, & non une société d'amis joyeux de se trouver réunis dans un autre hémisphere, ne comprenoient pas qu'on pût être si gai sans être ivre, & nous croyoient des gens descendus de la lune. Cette soirée, qui fut prolongée jusqu'à onze heures, se termina heureusement; car nous eûmes de très bons lits, & tels qu'on les pourroit trouver dans une maison de campagne bien meublée. Nous les quittâmes à six heures du matin, pour nous

---

peignit les malheurs de la guerre, ou la simplicité d'un nouvel établissement, soit que l'aisance, le luxe même, qu'il rencontroit quelquefois, établissent un contraste frappant avec la détresse générale, ou avec l'opinion qu'on se formoit en Europe d'un peuple qu'on croyoit encore dans l'enfance. Le vin étant un article de luxe en Amérique, & même en Angleterre, dès qu'on en a trouvé dans une auberge, c'est à-peu-près comme si on observoit en voyageant en France, qu'on a logé dans des chambres meublées de damas &

raſſembler dans la ſalle à manger, où l'on avoit préparé, aux lumieres, un très bon déjeûner. A ſept heures, nous nous embarquâmes, & traverſant la Delaware, en la remontant un peu, nous abordâmes à *Billings'port*. C'eſt un fort qui a été conſtruit en 1779, pour appuyer la gauche de la premiere barriere des chevaux de friſe, deſtinés à fermer le paſſage de la riviere. Ce poſte ne fut d'aucune utilité, car les fortifications ayant été commencées ſur un plan trop étendu pour le nombre de troupes dont on pouvoit diſpoſer, on jugea à propos de l'abandonner. Depuis on les a réduites, & on a d'autant mieux fait, qu'on s'eſt éloigné ainſi de quelques points par leſquels le fort étoit commandé. La ſituation préſente des affaires n'attirant point l'attention de ce côté-là, les fortifications ſont un peu négligées. Il y avoit pour toute batterie un aſſez bon obuſier de fonte & cinq pieces de

---

ornées de glace; ou encore, qu'on a rencontré ſur ſon chemin des gens qui, avec une curioſité très avide, & un très grand beſoin de juger, ont pourtant trouvé bon qu'on les mît à portée de ſatisfaire l'un & l'autre; car tout ce qui eſt rare eſt également digne d'obſervation.

canon de 18, que le Major *Amſtrong*, qui commande ſur la riviere, & qui étoit venu me recevoir, fit tirer à mon arrivée. Lorſqu'on aura plus d'argent & de loiſir, on fera bien de ne pas négliger ce poſte, ainſi que tous ceux qui peuvent ſervir à la défenſe de la riviere. En effet, cette guerre-ci une fois terminée, on ne verra plus d'armées européennes ſur le continent, & tout ce qu'on aura à craindre de l'Angleterre, en cas qu'on vienne à ſe brouiller avec elle, ſe bornera à quelques expéditions maritimes, dont l'unique but ſera de détruire des vaiſſeaux, de ravager le pays, & même de brûler les villes qui ſe trouveront à portée de la mer. Malheureuſement Billing'sport appartient à l'État des Jerſeys, qui n'en peut tirer aucun avantage; & celui de Penſylvanie, dont il feroit la sûreté, n'a d'autres voies à employer que ſes propres inſtances & les recommandations du Congrès, qui ne ſont pas toujours écoutées. Quoi qu'il en ſoit, Philadelphie a pris d'autres précautions pour ſa défenſe. Celles-ci ne dépendent que de l'État de Penſylvanie, & cet avantage ſe trouve réuni à celui d'une excellente poſition, dont on ne tardera pas

à faire un fort inexpugnable ; je veux parler du fort Mifflin, où nous allâmes en ſortant de Billing's-port, & toujours en remontant la riviere. L'île ſur laquelle ce fort a été conſtruit, & celle appellée *Mud-Iſland*, appuient la droite d'une ſeconde barriere de chevaux de friſe, dont la gauche eſt défendue par celui de *Redbank*; mais il faut obſerver que la barriere ne fermoit que le grand canal de la riviere, ſeul chemin par lequel on croyoit que les vaiſſeaux puſſent paſſer. Près de la rive droite ſe trouve une île, longue à-peu-près de deux milles, & dont le ſol, ainſi que celui de la plupart des îles de la Delaware, eſt ſi bas, qu'à marée haute, on ne voit que la tête des roſeaux dont elle eſt couverte ; ſon nom eſt *Hog-Island*. Entre cette île & le continent, un petit paſſage reſte ouvert ; mais on s'étoit toujours perſuadé qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau pour qu'aucun bâtiment portant du canon pût y paſſer. A l'extrêmité de ce canal & en le remontant, on laiſſe ſur ſa gauche un terrein marécageux, tellement entouré par des creeks & des navilles, qu'il forme une véritable île, appellée *Province-Island*. Ce poſte

étoit au pouvoir des ennemis : ils y avoient établi des batteries qui incommodoient celles de l'île Mifflin, mais pas assez cependant pour forcer les Américains à l'abandonner.

L'armée angloise se trouvoit alors dans une singuliere position : elle avoit acheté & maintenu la possession de Philadelphie au prix de deux batailles sanglantes ; mais elle restoit enfermée entre la Skuylkill & la Delaware, ayant devant elle l'armée de Washington qui la tenoit en respect, & derriere elle plusieurs forts occupés par les Américains, qui lui fermoient ainsi le passage de la Delaware. Cependant il falloit nourrir une grande ville & une armée entiere ; il étoit donc nécessaire de s'ouvrir le chemin de la mer, & de s'assurer la navigation de la riviere. Toutes les fois qu'on se rappelle les obstacles innombrables que les Anglois ont eu à surmonter dans la guerre présente, on a peine à s'expliquer les succès qu'ils ont obtenus ; mais si l'on vient à réfléchir à tous les événemens imprévus qui ont trompé l'attente des Américains & déconcerté les mesures les mieux prises, on demeure persuadé qu'ils étoient voués à

la destruction, & que l'alliance de la France a pu seule opérer leur salut. Dans ce voyage, en particulier, chaque instant m'en offroit la preuve. Lorsqu'on me montra la place où l'*Augusta*, vaisseau de soixante-quatre canons, avoit pris feu & sauté en l'air en voulant forcer les chevaux de frise, & que plus loin j'appercevois les restes du *Merlin*, vaisseau de vingt-deux canons, qui, dans la même action, s'échoua & fut brûlé par les Anglois eux-mêmes, tandis que les Hessois perdoient inutilement cinq ou six cens hommes devant le fort de Redbank, il me sembloit voir l'armée angloise affamée dans Philadelphie, se retirer honteusement & péniblement à travers les Jerseys, & mon imagination jouissoit déja du triomphe des Américains. Mais tout-à-coup la scène changeoit à mes yeux, & je ne voyois plus que la fatalité, qui rassembla vers le canal de Hog-Island les eaux contrariées depuis longtems par les chevaux de frise; & je me rappellois avec douleur que, le 15 Novembre, trois semaines après les attaques infructueuses dont je viens de parler, les Anglois réussirent à faire passer sur la barre de ce canal le *Vigilant* & un

autre petit vaiſſeau de guerre; qu'ils remonterent ainſi la riviere, & tournerent le fort Mifflin dont ils prirent les batteries à revers, & qu'alors il n'y eut plus d'autre parti à prendre que d'abandonner de toute part la défenſe des chevaux de friſe, pour ſe retirer précipitamment par la rive gauche de la Delaware.

Les Américains, inſtruits par une triſte expérience, ont prévenu pour l'avenir le malheur qui leur a coûté ſi cher. Je vis avec plaiſir qu'on travailloit à étendre les fortifications de l'île Mifflin, de façon que le fort ſera fermé de toute part, & de toute part auſſi environné de la Delaware qui lui ſervira de foſſé: des ſouterrains à l'épreuve de la bombe devant encore offrir un aſyle aſſuré à la garniſon, on pourra déſormais conſidérer ce fort comme inexpugnable. C'eſt M. du Portail qui en a donné le plan; le Major Amſtrong me le fit voir ſur le lieu même, & je trouvai qu'il répondoit parfaitement à la juſte réputation de ſon auteur.

Il nous reſtoit à viſiter le fort de Redbanck: pour y aborder, il fallut traverſer de nouveau le canal de la Delaware, qui a dans cet endroit près

d'un mille de largeur. Celui qui devoit nous en faire les honneurs étoit impatient d'y arriver. Nous nous étions fait un amusement de l'assurer que la matinée étant déja avancée & la marée prête à descendre, nous serions obligés d'omettre Red-banck, & de retourner tout droit à Philadelphie. Ce conducteur, que nous nous plaisions à tourmenter, étoit M. Duplessis Mauduit, qui, à-la-fois Ingénieur & Officier d'artillerie, avoit été chargé alors d'arranger ce poste & de le défendre, sous les ordres du Colonel *Green*. En descendant de notre bateau, il nous proposa de nous conduire chez un Quaker, dont la maison est à une demi-portée de fusil du fort, ou plutôt des restes du fort; car il est actuellement détruit, & il en reste à peine les reliefs. Cet homme, nous dit M. de Mauduit, est un peu tory; j'ai été obligé de lui abattre sa grange & de couper ses arbres fruitiers; mais il sera bien aise de voir M. de la Fayette, & il nous recevra bien. Nous le crûmes sur sa parole; mais jamais attente ne fut mieux trompée. Nous trouvâmes notre Quaker assis au coin de son feu, occupé à nétoyer des herbes: il reconnut M. de

Mauduit, qui lui nomma M. de la Fayette & moi ; mais il ne daigna pas lever ses yeux, ni répondre à aucun des propos de notre introducteur, qui furent d'abord des complimens & ensuite des plaisanteries. Après le silence de *Didon*, je n'en connois pas de plus sévere. Nous prîmes aisément notre parti sur cette mauvaise réception, & nous nous acheminâmes vers le fort. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes une petite élévation de terre, sur laquelle étoit placée verticalement une pierre qui portoit cette inscription : *Ici est enterré le Colonel Donop.* M. de Mauduit ne put s'empêcher de donner quelques regrets à ce brave homme, qui mourut entre ses bras deux jours après l'action : il nous assura que nous ne pouvions plus faire un pas sans fouler aux pieds les restes de quelque Hessois : en effet on en avoit enterré près de trois cents en avant du fossé.

Le fort de Redbanck étoit destiné, comme je l'ai dit plus haut, à appuyer la gauche des chevaux de frise. Dans cet endroit, la Delaware est escarpée ; mais cet escarpement même permettoit d'approcher du fort, à couvert & sans être exposé au

feu des batteries. Pour parer à cet inconvénient, plusieurs galeres armées de canons, & destinées à défendre les chevaux de frise, avoient pris leur poste le long de l'escarpement, & le voyoient à revers. Les Américains, peu instruits dans l'art des fortifications, & toujours portés à entreprendre des ouvrages au-dessus de leurs forces, avoient donné trop d'étendue à ceux de Redbanck. Lorsque M. de Mauduit eut obtenu d'y être envoyé avec le Colonel Green, il se hâta de réduire ces fortifications, en faisant une coupure de l'ouest à l'est, qui les transforma en une espece de grosse redoute à-peu-près pentagone. Un bon rempart en terre, fraisé à hauteur du cordon, un fossé & un abattis en avant du fossé, faisoient toute la force de ce poste, où l'on avoit placé trois cents hommes & quatorze pieces de canon. Le 22 Octobre, on eut nouvelle dans la matinée, qu'un détachement de deux milles cinq cents Hessois s'avançoit; bientôt après on le vit paroître sur la lisiere d'un bois qui se trouve au nord de *Redbanck*, à-peu-près à une portée de canon. On se préparoit à se défendre, lorsqu'un Officier hessois s'avança précédé d'un

tambour : on le fit approcher ; mais sa harangue fut si insolente qu'elle ne servit qu'à irriter la garnison & à lui inspirer plus de résolution. « *Le Roi* » *d'Angleterre*, dit-il, *ordonne à ses sujets rebeles* » *de mettre bas les armes*, *& ils sont prévenus* » *que si on attend le combat*, *on ne sera de quar-* » *tier à personne* ». La réponse fut, qu'on acceptoit le marché, & qu'il n'y auroit de quartier d'aucun côté. A quatre heures après-midi, les Hessois firent un feu très vif, d'une batterie de canon qu'ils avoient établie, & bientôt après ils déboucherent & marcherent au premier retranchement ; ils le trouverent abandonné, mais non pas détruit ; de sorte qu'ils crurent en avoir chassé les Américains. Alors ils crierent *Victoria*, firent tourner leurs chapeaux en l'air & s'avancerent vers la redoute. Le même tambour qui, peu d'heures auparavant, étoit venu sommer la garnison & avoit paru aussi insolent que son Officier, marchoit à la tête battant la charge ; il fut renversé par terre, ainsi que cet Officier, au premier coup que l'on tira. Cependant les Hessois avançoient toujours en dedans de l'ancien retranchement, laissant la riviere

riviere sur la droite : ils étoient déja parvenus à l'abattis, & s'efforçoient d'en arracher ou d'en couper les branches, lorsqu'ils furent accablés d'une grêle de coups de fusils, qui les prenoient de front & en flanc ; car le hasard avoit fait qu'une partie de la courtine de l'ancien retranchement, qui n'avoit pas été détruite, formoit un saillant à l'endroit même de la coupure. M. de Mauduit avoit imaginé d'en faire une espece de caponiere, & il y avoit jetté du monde qui prenoit en flanc la gauche des ennemis, & qui leur tiroit à brûle-pourpoint. On voyoit à chaque instant les Officiers rallier leurs soldats, remarcher à l'abattis & tomber au milieu des branches qu'ils s'efforçoient de couper. On distingua le Colonel Donop à l'Ordre dont il portoit les marques, à sa belle figure & à son courage ; on le vit tomber comme les autres. Les Hessois, repoussés par le feu de la redoute, essayerent de s'en garantir en attaquant du côté de l'escarpement ; mais le feu des galeres les renvoya encore, après leur avoir tué beaucoup de monde : enfin ils quitterent prise, & regagnerent les bois en désordre.

Voilà ce qui se passoit du côté du nord. Une autre colonne attaquoit du côté du sud, &, plus heureuse que la premiere, elle passa l'abattis, traversa le fossé & monta la berme; mais elle fut arrêtée par la fraise, & M. de Mauduit étant accouru à cet endroit dès qu'il eut vu que la premiere attaque commençoit à plier, la seconde fut obligée d'en faire autant. Cependant on n'osoit encore sortir du fort & l'on craignoit toujours quelque surprise; mais M. de Mauduit voulut faire replacer quelques palissades qui avoient été arrachées : il sortit avec un petit nombre de soldats, & il fut bien surpris de voir une vingtaine de Hessois debout sur la berme, & collés contre le talus du parapet. Ces soldats, qui avoient eu le courage d'aller jusques là, sentirent qu'il y avoit encore plus de péril à s'en retourner, & ne jugerent pas à propos de s'y exposer; on les prit & on les amena dans le fort. Après avoir rétabli les palissades, M. de Mauduit s'occupa de faire raccommoder les abattis; il sortit encore avec un détachement, & c'est alors qu'il vit, autant que l'obscurité de la nuit pût le permettre, le déplo-

table ſpectacle des morts & des mourans, qui étoient entaſſés les uns ſur les autres. Une voix s'éleva du milieu des cadavres, & dit en anglois : *Qui que vous ſoyez, tirez-moi d'ici.* C'étoit celle du Colonel Donop. M. de Mauduit le fit prendre par ſes ſoldats & le fit porter dans le fort, où il ne tarda pas à être reconnu. Il avoit la hanche fracaſſée ; mais ſoit que les Américains ne regardaſſent pas ſa bleſſure comme mortelle, ſoit qu'ils fuſſent échauffés par le combat, & encore irrités des menaces qu'on leur avoit faites quelques heures auparavant, ils ne purent s'empêcher de dire tout haut : *Eh bien ! eſt-il décidé qu'on ne fera point de quartier ? Je ſuis entre vos mains*, répondit le Colonel, *vous pouvez vous venger*. M. de Mauduit n'eut pas de peine à impoſer ſilence, & ne s'occupa plus que des ſoins qu'on pouvoit donner au bleſſé. Celui-ci s'appercevant qu'il parloit mal anglois, lui dit : *Monſieur, vous me paroiſſez etranger ; qui êtes-vous ? — Officier françois*, repartit l'autre. *Je ſuis content*, répliqua Donop en ſe ſervant de notre langue, *je meurs entre les bras de l'honneur même.* Le lendemain il fut tranſporté

dans la maison du Quaker, où il vécut trois jours; pendant lesquels il s'entretint souvent avec M. de Mauduit. Il lui dit qu'il étoit, depuis longtems, ami de M. de Saint-Germain; qu'il vouloit en mourant lui recommander son vainqueur & son bienfaiteur. Il demanda du papier, & écrivit une lettre qu'il remit à M. de Mauduit, exigeant de lui, pour dernier service, de l'avertir lorsqu'il seroit prêt à mourir. Bientôt celui-ci fut obligé de s'acquitter de ce triste devoir : *C'est finir de bonne heure une belle carriere*, dit le Colonel; *mais je meurs victime de mon ambition & de l'avarice de mon Souverain.* Quinze Officiers blessés avoient été trouvés comme lui sur le champ de bataille; M. de Mauduit eut la satisfaction de les conduire lui-même à Philadelphie, où il fut très bien reçu du Général Howe. Par un hasard assez singulier, il se trouva que ce jour-là même, les Anglois avoient appris indirectement la capitulation de Burgoyne, dont il étoit mieux instruit qu'eux. Ils faisoient semblant de n'en rien croire : *Vous qui êtes François*, lui disoient-ils, *parlez-nous franchement, croyez-vous que cela soit possible?* Je

fais, dit-il, *que le fait est vrai; vous l'expliquerez comme vous voudrez.*

Peut-être me suis-je trop étendu sur cet événement; mais du moins je n'aurai point à m'excuser auprès de ceux qui partageront la douce satisfaction que j'éprouve à fixer mes yeux sur les lauriers de l'Amérique, & à reconnoître des François parmi ceux qui les ont cueillis. Maintenant je me hâte de retourner à Philadelphie, où je n'eus à mon arrivée que le tems de m'habiller pour aller dîner chez M. le Chevalier de la Luzerne, & mes compagnons de voyage chez M. Huntington, Président du Congrès. Madame Huntington, grosse femme d'assez bonne mine, mais déja d'un certain âge, fit les honneurs du dîner, c'est-à-dire qu'elle servit tout le monde & ne parla à personne. Je ne restai pas longtems après le dîner, parce que j'avois un petit rendez-vous en bonne fortune, auquel je ne voulois pas manquer. On trouvera sans doute qu'il vient fort à-propos pour jetter quelques variétés dans ce Journal; mais je dois avouer que ce rendez-vous étoit avec M. Samuel Adams. Nous nous étions promis à notre dernière entrevue de prendre

une ſoirée pour cauſer tranquillement tête-à-tête, & celle-ci avoit été choiſie. Notre entretien commença par un article dont il auroit pu s'épargner la diſcuſſion ; c'eſt la juſtice de la cauſe qu'il ſoutient. Je crois fermement que le Parlement d'Angleterre n'avoit aucun droit de taxer l'Amérique ſans ſon conſentement, mais je crois encore plus que lorſqu'un peuple entier dit, *je veux être libre*, il eſt difficile de lui démontrer qu'il a tort. Quoi qu'il en ſoit, M. Adams me prouva d'une maniere très ſatisfaiſante, que la nouvelle Angleterre, qui comprend les États de Maſſachuſſet, New-Hampshire, Connecticut & Rhode-Island, n'avoit été peuplée dans aucune vue de commerce & d'agrandiſſement, mais ſeulement par des particuliers qui fuyoient la perſécution, & cherchoient au bout du monde un aſyle où il leur fût libre de vivre ſelon leurs opinions ; que c'étoit de leur propre mouvement que ces nouveaux colons s'étoient mis ſous la protection de l'Angleterre ; que les rapports mutuels qui naiſſoient de cette connexion, avoient été exprimés dans les chartes, & que jamais le droit d'impoſer & d'exiger

un revenu quelconque n'y avoit été compris.

De cet objet nous passâmes à un autre plus intéressant, c'est la forme de gouvernement qu'il convenoit de donner à chaque État; car ce n'est qu'en faveur de l'avenir qu'il faut s'occuper du passé. La révolution est faite, & la République commence; celle-ci est un enfant qui vient de naître, il s'agit de le nourrir & de l'élever. Je témoignai à M. Adams quelqu'inquiétude sur les bases qu'on avoit prises en formant les nouvelles constitutions, & particulierement celle de Massachusset. Chaque citoyen, lui dis-je, chaque homme qui paie les impositions, a droit de vôter dans l'élection des représentans, lesquels forment le corps législatif, & ce qu'on peut appeller le *Souverain*. C'est très bien pour le moment présent, parce que tout citoyen est à-peu-près également aisé, ou peut le devenir en peu de tems; mais les succès du commerce, & même ceux de l'agriculture, introduiront parmi vous les richesses, & les richesses ameneront l'inégalité des fortunes & des propriétés. Or par-tout où cette inégalité existera, la véritable force sera toujours du côté

de la propriété; de forte que si l'influence dans le gouvernement n'est pas mesurée sur cette propriété, il y aura toujours une contradiction, un combat entre la forme du gouvernement & sa tendance naturelle; le droit sera d'un côté & la force de l'autre : alors la balance ne pourra plus exister qu'entre ces deux points également dangereux, l'aristocratie & l'anarchie. D'ailleurs la valeur idéale des hommes n'est jamais que comparative : un particulier sans biens est un citoyen mal aisé, quand l'État est pauvre; placez un riche auprès de lui, il devient un *manant*. Que deviendra donc un jour le droit d'élection dans cette classe de citoyens? La source des troubles civils, ou celle de la corruption, peut-être même toutes les deux à-la-fois. Voici à-peu-près la réponse de M. Adams : Je sens très bien la force de vos objections; nous ne sommes pas ce que nous devons être; ainsi nous devons travailler plutôt pour l'avenir que pour le moment actuel. Je fais bâtir une maison de campagne, & j'ai des enfans en bas âge; sans doute que je dois disposer leurs logemens pour le tems où ils seront grands & où ils se

marieront: mais nous n'avons pas négligé cette précaution. Premiérement, je dois vous dire que cette nouvelle conſtitution a été propoſée & acceptée de la maniere la plus légale dont il y ait eu d'exemple depuis Lycurgue. Un comité choiſi parmi les membres du corps législatif, alors exiſtant, & qu'on pouvoit regarder comme un gouvernement proviſionnel, fut nommé pour travailler à la confection des nouvelles loix. Dès qu'il eut rédigé ſon plan, on demanda à chaque comté ou diſtrict, de nommer un comité pour examiner ce plan: il leur étoit recommandé de le renvoyer au bout d'un certain tems, avec leurs obſervations. Ces obſervations ayant été diſcutées par le comité, & les changemens jugés néceſſaires ayant été faits, on renvoya le projet à chaque comité particulier. Lorſqu'ils l'eurent tous approuvé, ils reçurent ordre de le communiquer au peuple, *at large*, c'eſt-à-dire en général, & de lui demander ſon ſuffrage. Si les deux tiers des votans l'approuvoient, il devoit avoir force de loi & être regardé comme l'ouvrage du peuple même. On compta juſqu'à vingt-deux mille ſuffrages, parmi leſquels

une beaucoup plus grande proportion que les deux tiers fut en faveur de la nouvelle constitution. Or voici sur quels principes elle a été établie : Un État n'est libre que lorsque chaque citoyen n'est obligé par aucune loi quelconque, à moins qu'il ne l'ait approuvée ou par lui-même, ou par ses représentans ; mais pour représenter un autre homme, il faut avoir été élu par lui ; donc tout citoyen doit avoir part aux élections. D'un autre côté, ce seroit inutilement que le peuple auroit le droit d'élire ses représentans, s'il étoit astreint à ne les choisir que dans une classe particuliere. Il a donc fallu ne pas exiger une trop grande propriété, pour acquérir le droit d'être *représentant du peuple*. Ainsi la Chambre des représentans, qui forme le corps législatif & le véritable *Souverain*, est le peuple même représenté par ses délégués. Jusqu'ici le gouvernement est purement démocratique ; mais c'est la volonté du peuple permanente & éclairée qui doit faire loi, & non les passions, les saillies auxquelles il n'est que trop sujet. Il est nécessaire de modérer ses premiers mouvemens, de le forcer à l'examen ou à la

réflexion. C'eſt l'emploi important qui a été confié au Gouverneur & à ſon Conſeil, leſquels repréſentent parmi nous le pouvoir négatif qui exiſte en Angleterre dans la Chambre-Haute & dans la Couronne même, à cette différence ſeulement que dans notre nouvelle conſtitution, le Gouverneur & le Conſeil peuvent bien ſuſpendre la publication d'une loi & en demander un nouvel examen; mais ſi ces formes ſont remplies, ſi après ce nouvel examen, le peuple perſiſte dans ſa réſolution, & qu'alors il n'y ait plus une ſimple majorité de ſuffrages, mais les deux tiers en faveur de la loi, le Gouverneur & le Conſeil ſont obligés de lui donner leur ſanction. Ainſi ce pouvoir modere l'autorité du peuple ſans la détruire, & l'organiſation de notre république eſt telle, qu'elle empêche les reſſorts de ſe briſer par un mouvement trop vif, ſans jamais arrêter tout-à-fait ce mouvement. Or c'eſt ici que nous avons rendu à la propriété tous ſes priviléges. Il faut avoir un fonds de terre aſſez conſidérable, pour élire un Membre du conſeil; il faut en avoir un encore plus conſidérable pour être élu. Ainſi la

démocratie eſt pure & entiere dans l'aſſemblée qui repréſente le *Souverain*, & l'ariſtocratie, ou ſi l'on veut l'optimatie, ne ſe trouve que dans le pouvoir modérateur, où elle eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on ne veille jamais mieux ſur l'État, que lorſqu'on a de grands intérêts liés à ſa deſtinée. Quant au pouvoir de commander les armées, il ne doit réſider, ni dans un grand nombre, ni même dans un petit nombre d'hommes : le Gouverneur ſeul peut donc employer les forces de terre & de mer, ſuivant le beſoin ; mais les forces de terre conſiſteront uniquement dans la milice, & comme elle eſt le peuple même, elle ne peut agir contre le peuple.

Telle fut l'idée que M. Adams me donna de ſon propre ouvrage, car il a eu une très grande part à la confection des nouvelles loix (1). On aſſure pourtant qu'avant d'employer ſon crédit à les faire accepter, il a fallu combattre ſa propre opinion,

(1) Cette nouvelle conſtitution eſt généralement regardée comme l'ouvrage de M. John Adams ; mais ces deux hommes juſtement célebres ne ſont pas moins unis par les liens patriotiques que par ceux du ſang.

& le ramener des systêmes dans lesquels il aimoit à s'égarer, à des projets moins sublimes & plus pratiquables. On a reproché souvent à ce citoyen, d'ailleurs très respectable, de consulter sa bibliotheque plutôt que les circonstances actuelles, & de passer toujours par les Grecs & les Romains pour arriver aux Whigs & aux Torys. Si cela est vrai, je dirai que l'étude a aussi ses inconvéniens, mais qu'il faut que ce soit les moindres de tous, puisque M. Samuel Adams, autrefois ennemi des troupes réglées, & partisan outré de la démocratie, emploie maintenant toute son influence à soutenir une armée & à établir un gouvernement mixte. Quoi qu'il en soit, je sortis très content de cette conversation, qui ne fut interrompue que par un verre de vin de Madere, une tasse de thé & un ancien Général américain, qui est maintenant Membre du Congrès & qui loge avec M. Adams.

Je savois qu'il y avoit un bal chez le Chevalier de la Luzerne, & je n'en étois pas plus pressé d'y retourner : c'étoit pourtant une assemblée assez agréable; car ce bal étoit donné à une société particuliere, à l'occasion d'un mariage. Il y avoit

à-peu-près vingt femmes, dont douze ou quinze dansantes; chacune de celles-ci ayant son *partner*, comme c'est l'usage en Amérique. On dit que la danse est à-la-fois l'expression de la gaieté & de l'amour: ici, elle paroît être celle de la législation & du mariage; de la législation, en ce que les places sont marquées, les contredanses désignées, toutes les démarches prévues, calculées & soumises à la règle; du mariage, en ce qu'on donne à chaque Dame ou Demoiselle un *partner*, avec lequel elle doit danser toute la soirée, sans pouvoir en prendre un autre. Il est vrai que toute loi sévere demande à être mitigée, & qu'il arrive assez souvent qu'une Demoiselle, aprés avoir dansé les deux ou trois premieres danses avec son partner, peut faire un nouveau choix, ou se prêter aux invitations qu'elle reçoit; mais la comparaison subsiste encore, & la danseuse se trouve alors n'avoir fait qu'un mariage à l'européenne. Les étrangers ont ordinairement le privilége d'être *complimentés des plus jolies femmes : complimented with the handsomest Ladies*; c'est-à-dire qu'on leur fait la politesse de leur donner de jolies partners. Celle

du Comte de Damas étoit Mistriss Bingham, & celle du Vicomte de Noailles Miss Shippen. Tous deux, en vrais philosophes, témoignerent un grand respect pour les mœurs du pays, & ne quitterent pas leurs jolies partners de toute la soirée: du reste, ils firent l'admiration de toute l'assemblée par la grace & la noblesse avec laquelle ils danserent; je dirai même, à l'honneur de mon pays, qu'ils effacerent ce jour-là un Grand-Juge de la Caroline (1) & deux Membres du Congrès, dont l'un (M. Duane) passoit pourtant pour être de dix pour cent plus gai que tous les autres danseurs. Le bal fut interrompu vers minuit, par un souper servi en forme de *café* sur plusieurs tables différentes. Lorsqu'il fallut passer par la salle à manger, le Chevalier de la Luzerne donna la main à Madame Morris, & la fit passer la premiere; honneur qu'on lui rend assez communément, parce qu'elle est la plus riche de la ville, & qu'ici tous les rangs étant égaux, les hommes suivent leur pente naturelle, qui est d'accorder la premiere

(1) M. Pendelton, dont j'ai parlé plus haut,

considération à la richesse. Le bal se prolongea jusqu'à deux heures du matin; mais c'est ce que je n'appris qu'en me levant, car la veille j'avois vu trop d'attaques & de combats pour ne pas apprendre à faire une retraite à propos.

Il falloit bien que notre jeunesse se reposât de ses voyages & de ses veilles, aussi ne parut elle pas au déjeûner. Elle fut remplacée par un vieux quaker appellé *Benezet*, dont la petite taille, la figure humble & mesquine, faisoient un parfait contraste avec M. Pendelton. Ce M. Benezet, peut être regardé plutôt comme le modele que comme l'échantillon de la secte des quakers : occupé uniquement du bien des hommes, sa charité & sa générosité lui attirerent une grande considération dans des tems plus heureux, où les vertus seules suffisoient pour illustrer un citoyen. Maintenant le bruit des armes empêche d'entendre les soupirs de la charité, & l'amour de la patrie a prévalu sur celui de l'humanité. Cependant Benezet exerce toujours sa bienfaisance; il venoit me demander des éclaircissemens sur les nouvelles méthodes inventées en France, pour rappeller les noyés à la

vie:

vie : je lui promis non ſeulement de les lui envoyer de Newport, mais de lui faire parvenir une boîte pareille à celle que notre gouvernement fait diſtribuer dans les ports de mer. La confiance s'étant établie entre nous, nous vînmes à parler des malheurs de la guerre, & il me dit : « Mon « ami, je sais que tu es homme de lettres, & « Membre de l'Académie françaiſe ; les gens de « lettres ont écrit beaucoup de bonnes choſes « depuis quelque tems ; ils ont attaqué les erreurs « & les préjugés, l'intolérance ſur-tout ; eſt ce « qu'ils ne travailleront pas à dégoûter les hom- « mes de la guerre, & à les faire vivre entr'eux « comme des freres ou des amis ? » Tu ne te trompes pas, mon ami, lui répondis-je, lorſque tu fondes quelqu'eſpérance ſur les progrès des lumieres de la philoſophie. Pluſieurs mains actives travaillent au grand édifice du bonheur public ; mais inutilement s'occupera-t-on d'en achever quelques parties tant qu'il manquera par la baſe, & cette baſe, tu l'as dit, eſt la paix générale. Quant à l'intolérance & à la perſécution, il eſt vrai que ces deux ennemies du genre-humain ne ſont pas

encore liées par des chaînes affez fortes ; mais je te dirai un mot à l'oreille, dont tu ne faifiras peut-être pas toute la force, quoique tu faches très bien le françois : *elles ne font plus à la mode* ; je les croirois même prêtes à être anéanties, fans quelques petites circonftances dont tu n'es pas inftruit ; c'eft qu'on emprifonne quelquefois ceux qui les attaquent, & qu'on donne des abbayes de cent mille livres de rente à ceux qui les favorifent. Cent mille livres de rente ! reprit Benezet, il y a là de quoi bâtir des hôpitaux & établir des manufactures ; c'eft fans doute l'ufage qu'ils font de leurs richeffes. Non, mon ami, lui répondis-je, la perfécution a befoin d'être foudoyée ; cependant il faut avouer qu'ils la paient affez mal, & que les plus magnifiques des perfécuteurs fe contentent de donner mille ou douze cents livres de penfion à quelques Poètes fatyriques, ou à quelques Journaliftes ennemis des lettres, dont les ouvrages fe lifent beaucoup & fe vendent très peu. Mon ami, me dit le Quaker, c'eft une étrange chofe que la perfécution ; j'ai peine encore à croire ce qui m'eft arrivé à moi-même. Mon pere étoit Fran-

çois, & je suis né dans ton pays. Il y a maintenant soixante ans qu'il fut obligé de chercher un asile en Angleterre, emmenant avec lui ses enfans, le seul trésor qu'il ait pu sauver dans son malheur. La justice, ou ce que l'on appelle ainsi dans ta patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il expliquoit l'Evangile différemment que tes prêtres. Mon pere ne fut gueres plus content de ceux de l'Angleterre; il voulut s'éloigner de toute hiérarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où j'ai mené une vie heureuse jusqu'à ce que la guerre se soit allumée. Il y a long-tems que j'ai oublié toutes les persécutions que ma famille a éprouvées. J'aime ta nation, parce qu'elle est douce & sensible, & pour toi, mon ami, je sais que tu sers l'humanité autant qu'il est en ton pouvoir. Quand tu seras en Europe, engage tes confreres à te seconder, & en attendant, permets que je mette sous ta protection nos freres de Rhode-Island. Alors il me recommanda en détail les Quakers qui habitent cet Etat, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre; puis il prit congé de moi, en me demandant la permission de m'envoyer quel-

ques pamphlets de ſa façon, la plupart faiſant l'apologie de ſa ſecte. Je l'aſſurai que je les lirois avec grand plaiſir, & il ne manqua pas de me les envoyer le lendemain matin.

De quelque ſecte que ſoit un homme brûlant de zele & d'amour pour l'humanité, c'eſt, il n'en faut pas douter, un être reſpectable; mais j'avouerai qu'il eſt difficile de faire réfléchir ſur la ſecte en général, l'eſtime qu'on ne peut refuſer à quelques individus. La loi que pluſieurs d'entr'eux obſervent, de ne dire ni *vous*, ni *Monſieur*, eſt loin de leur donner un ton de ſimplicité & de candeur. Je ne ſais ſi c'eſt pour compenſer cette eſpece de ruſticité qu'ils ont ſouvent un ton mielleux & patelin, qui eſt tout-à-fait jéſuitique. Leur conduite ne dément pas non plus cette reſſemblance : couvrant du manteau de la religion leur indifférence pour le bien public, ils épargnent le ſang, il eſt vrai, ſur-tout le leur; mais ils excroquent l'argent des deux partis, & cela ſans aucune pudeur & ſans aucun ménagement. C'eſt une opinion reçue dans le commerce, qu'il faut ſe défier d'eux, & cette opinion eſt fondée : elle le ſera encore da-

vantage. En effet, rien ne peut être pis que l'enthousiasme dans sa décadence ; car que peut-on lui substituer, si ce n'est l'hipocrisie ? Ce monstre si connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions ; mais il n'en avoit pas dans une assemblée de jeunes femmes, qui étoient invitées comme moi à prendre du thé chez Madame Cunningham. Elles étoient bien mises, paroissoient avoir envie de plaire, & il faut croire que leur sentiment secret ne démentoit pas leur extérieur. La maîtresse de la maison est aimable, & parle avec grace & intérêt. En tout, cette assemblée me retraçoit assez bien celles de Genêve & de Hollande, où l'on trouve de la gaieté sans indécence, & de l'envie de plaire sans coquetterie.

Le Dimanche 10, j'avois résolu de faire un cours de cultes & d'églises. Malheureusement les différentes sectes, qui ne s'accordent sur aucun autre point, ont pris la même heure pour assembler les fidèles ; ainsi je ne pus voir dans la matinée que l'assemblée des Quakers, & dans l'après-midi, que celle des Anglicans. La salle où les Quakers se réunissent est quarrée ; il y a de tous les

côtés & paralellement aux quatre murs, des bancs & des *prie-Dieu*, de forte qu'on eft placé les uns vis-à-vis des autres, fans autel ni chaire qui fixent l'attention. Lorfqu'on s'affemble quelqu'ancien fait une priere impromptu, & telle qu'elle lui vient dans l'efprit; puis on garde le filence jufqu'à ce qu'un homme ou une femme foit infpirée & fe leve pour parler. Il faut croire les voyageurs fur leur parole, quelqu'extraordinaires que foient leurs récits. Comme l'Ariofte, je raconterai des prodiges, *diro maraviglia*; mais il eft sûr que j'arrivai dans le moment où une femme venoit de fe taire. Un homme la remplaça & parla fort bêtement fur la grace intérieure, l'illumination qui vient de l'efprit, & tous les autres dogmes de fa fecte, qu'il rabacha beaucoup, & fe garda bien d'expliquer; enfin fon difcours finit au grand contentement des freres & des fœurs qui avoient tous l'air diftrait & ennuyé. Après un demi-quart d'heure de filence, un vieillard fe mit à genoux, & nous débita une fort plate priere, après laquelle il congédia l'auditoire.

En fortant de cette trifte & agrefte affemblée,

le *ſervice* des Anglicans me parut une eſpece d'*opera*, tant pour la muſique que pour les décorations : une belle chaire placée devant un bel orgue ; un beau Miniſtre dans cette chaire, liſant, parlant, chantant avec une grace toute théatrale ; des jeunes femmes répondant mélodieuſement du parterre & des loges, car les deux tribunes latérales ſont des eſpeces de loges ; un chant doux & agréable, alterné par de très bonnes ſonates jouées ſur l'orgue, tout cela comparé aux Quakers, aux Anabaptiſtes, aux Presbytériens, &c. me paroiſſoit plutôt un petit paradis que le chemin du paradis. Cependant ſi l'on conſidere tant de ſectes différentes, ou ſéveres ou frivoles, mais toutes impérieuſes, toutes excluſives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme *Montauciel* dans ſa leçon. On a écrit, *vous êtes un blanc bec*, & il lit toujours *trompette bleſſée*. Sur un million de chances, il n'en exiſte pas une pour qu'il devine une ligne d'écriture, ſans ſavoir épeler ſes lettres : toutefois s'il vient à implorer votre ſecours, gardez-vous de l'accorder ; il vaut mieux le laiſſer dans l'erreur que de ſe couper la gorge avec lui.

Je ne parlerai du dîner que je fis ce jour là chez Madame Powel, que pour dire qu'il fut bon & agréable de toute façon. La converſation ſe prolongea aſſez avant dans la ſoirée, de ſorte qu'il étoit près d'onze heures quand je rentrai chez moi.

M. de la Fayette avoit fait partie avec le Vicomte de Noailles & le Comte de Damas, d'aller, le 11 au matin, d'abord à Germantown, que ces derniers n'avoient pas encore vu, & enſuite à l'ancien camp de *White-marsh*. J'avois déja fait cette reconnoiſſance, mais je ne fus pas fâché de la recommencer, & d'ailleurs j'étois curieux de voir le camp de White-marsh. C'eſt celui que le Général Washington occupa après la tentative infructueuſe du 7 Octobre. Comme cette poſition étoit hardie, & que les Anglois n'oſerent jamais l'attaquer, elle a beaucoup de célébrité dans l'armée américaine, où l'on ſe plaît à dire qu'il n'y avoit que deux redoutes pour tout retranchement. Le fait eſt que la poſition eſt excellente, qu'elle fait beaucoup d'honneur au Général Washington, qui ſut la connoître, comme par inſtinct, à travers les bois dont le pays étoit alors couvert; mais il eſt vrai en même

tems que le Général Howe eut toute raiſon de ne pas l'attaquer. Voici en quoi elle conſiſte. En deſcendant des hauteurs de Germantown, on trouve des bois très épais; au ſortir de ces bois du côté de l'oueſt, on voit une colline aſſez élevée, dont le pied eſt arroſé par un ruiſſeau encaiſſé qui tourne vers le nord & protege la droite du camp. On avoit placé ſur cette hauteur ſix pieces de canon, & quatre cens hommes qui faiſoient un *pion avancé*. Une petite égliſe qui ſe trouve au ſommet de la colline, lui a donné le nom de *Cheſnut-church*, égliſe des Châtaigniers : derriere cette hauteur & derriere les bois qui traverſent de l'eſt à l'oueſt, le terrein s'éleve conſidérablement & forme deux montagnes à pente douce qui dominent Cheſnut-church; c'étoit le camp de l'armée. Ces montagnes ne ſont ſéparées que par un petit fond; chaque ſommet étoit fortifié par une redoute, & un abattis en défendoit le talus. La montagne de la gauche ſe trouvoit encore protégée par un ruiſſeau qu'on pouvoit groſſir à ſon gré, parce qu'il fuyoit derriere le camp, & que rien n'empêchoit d'y faire toutes les retenues

néceſſaires pour en élever les eaux. A la vérité, le front de cette poſition eſt couvert de bois; mais ces bois ſe terminent à trois cens pas du front de bandiere; il auroit donc fallu en déboucher à découvert, & comment déboucher d'un bois où il n'y a pas de chemin, & qu'on avoit farci de milices & de *riflemen*? J'obſervois avec d'autant plus de ſoin tous les avantages de cette poſition, que je me divertiſſois à les exagérer à M. de la Fayette, pour le convaincre d'avoir été gaſcon comme les autres. Il m'avoua que le camp étoit bon, & que ſi les Anglois avoient prêté à la plaiſanterie, c'eſt ſeulement pour avoir mis dans leur relation que les rebelles s'étoient ſi bien retranchés qu'il étoit impoſſible de les attaquer. Nous fûmes encore plus aiſément d'accord lorſque je conclus que plus cette poſition étoit reſpectable, plus elle faiſoit d'honneur au Général Washington, qui la devina plutôt qu'il ne la reconnût. Ce fut vraiment le coup d'œil de l'aigle, car il ſemble qu'il falloit planer au deſſus des arbres pour voir le terrein qu'ils ombrageoient.

Notre reconnoiſſance faite, nous revinmes leſte-

ment chez le Chevalier de la Luzerne, où l'heure du dîner nous rapelloit fort à propos, après huit heures de cheval & une promenade de douze lieues. L'après midi nous allâmes prendre du thé chez Madame Shippen. C'est la premiere fois depuis mon arrivée en Amérique, que j'aie vu la musique se glisser dans la société & se mêler dans les amusemens. *Miss-Rutteledge* joua du clavessin & en joua très bien, Miss-Shippen chanta avec timidité mais avec une jolie voix. M. Ottow, secrétaire du Chevalier de la Luzerne, fit apporter sa harpe (1); il accompagna Miss Shippen, & joua aussi quelques pieces. La musique conduit naturellement à la danse : le Vicomte de Noailles alla décrocher un violon, qu'on monta avec des cordes de harpe, & il fit danser les jeunes demoiselles, tandis que les meres & les autres personnages graves causoient dans une autre piece. Si la musique & les beaux arts prosperent à Philadelphie ; si la société y devient facile & gaie, si on apprend à recevoir le plaisir quand il vient sans être invité en

(1) Il est maintenant Consul-Général, & chargé des affaires à Newyork dans l'absence de M. le Chevalier de la Luzerne.

règle, alors on pourra jouir de tous les avantages particuliers aux mœurs & au gouvernement, sans avoir rien à envier à l'Europe.

Le 12 au matin, nouvelle cavalcade, nouvelle reconnoissance. C'étoit à M. de la Fayette à faire les honneurs de celle-ci. Le juste intérêt qu'il inspire a donné encore plus de célébrité à un événement assez singulier par lui même. Au mois de Juin 1778, l'alliance avec la France étant deja publique, il paroissoit vraisemblable que les Anglois ne tarderoient pas à évacuer Philadelphie. Dans cet état de choses, le Général Washington ne devoit rien compromettre. Cependant il étoit important de veiller sur les démarches des ennemis. M. de la Fayette reçut ordre de partir de *Walley-forge*, avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & un pareil nombre de Sauvages, pour passer la Skuylkill, & prendre poste sur une hauteur appellée *Barenhill*, distante de douze milles à peu-près de Philadelphie. La position étoit critique : trois chemins pouvoient servir à l'attaquer ou à la tourner; mais M. de la Fayette gardoit le plus direct des trois; un Brigadier gé-

néral de milice, nommé *Porter*, avoit reçu ordre de veiller ſur le ſecond, & le troiſieme, qui étoit le plus détourné, étoit éclairé par des patrouilles. Quoique ces précautions paruſſent ſuffiſantes au premier coup d'œil, il faut qu'elles n'aient pas été jugées telles par le Général Howe; car pour cette fois il crut tenir le *Marquis;* il fit même la gaſconade d'inviter des femmes à ſouper avec lui pour le lendemain, & tandis que la plupart des Officiers étoient encore au ſpectacle (1), il mit en mouvement la plus grande partie de ſes troupes qu'il fit marcher ſur trois colonnes. La premiere ſuivit le chemin direct de Barrenhill, paſſant par *Skuylkill-fall*, & côtoyant la riviere; elle étoit commandée par le Général Howe en perſonne: la ſeconde conduite par le Général *Grey*, prenoit le grand chemin de Germantown, & devoit ſe porter ſur le flanc gauche de M. de la Fayette: la troiſieme aux ordres du Général *Grant*, faiſoit un long détour, marchant d'abord par le chemin

(1) Les Anglois avoient fait venir à New-York une troupe de Comédiens qui les avoit ſuivis à Philadelphie: ſouvent les Officiers jouoient eux-mêmes les rôles principaux.

de Francfort, puis tournant ſur Oxford, pour aboutir au ſeul gué qui ſervît de retraite aux Américains.

Cette marche combinée s'exécuta avec d'autant plus de facilité, que les Anglois ſavoient poſitivement que les milices n'avoient pas occupé le poſte qui leur avoit été indiqué. Heureuſement pour M. de la Fayette, deux Officiers étoient partis de bonne heure du camp pour ſe rendre dans les Jerſeys, où ils avoient quelques affaires; ces Officiers ayant rencontré ſucceſſivement deux colonnes des ennemis, prirent le parti de retourner au camp à travers les bois, & le plus vîte qu'il leur fut poſſible. Pour la colonne du Général Howe elle ne tarda pas à donner dans les poſtes avancés de M. de la Fayette : il en reſulta même une aventure aſſez comique. Les cinquante ſauvages qu'on lui avoit donnés, étoient placés dans un bois & embuſqués à leur maniere, c'eſt-à-dire, raſés comme des lapins. Cinquante dragons anglois qui n'avoient jamais vu de ſauvage, en marchant à la tête de la colonne, entrerent dans le bois où étoient cachés ceux-ci, qui de leur

côté, n'avoient jamais vu de dragons... Les voilà qui se levent tout-à-coup faisant un cri horrible, jettent leurs armes & se sauvent vers la Skuylkill qu'ils passent à la nage; & voilà que d'un autre côté les dragons, tout aussi effrayés, tournent de la tête à la queue, & s'enfuient avec une telle épouvante, qu'on ne put les arrêter qu'à Philadelphie. M. de la Fayette savoit alors qu'il étoit tourné : en homme de guerre, il jugea fort-bien que la colonne qui marchoit à lui ne l'attaqueroit pas la premiere, & qu'elle attendroit que l'autre fût en mesure. Il fit donc sur-le-champ un changement de front, & prit une bonne position vis-à-vis la seconde colonne, ayant devant lui l'Eglise de Barrenhill, & derriere lui le débouché qui lui servoit de retraite. Mais il avoit à peine occupé cette nouvelle position, lorsqu'il apprit que le Général Grant marchoit sur le gué de la Skuylkill, & qu'il en étoit déja plus près que lui. Il fallut prendre le parti de se retirer : cependant le seul chemin qu'on pouvoit suivre, rapprochoit de la colonne du Général Grant & exposoit à être attaqué en tête par cette colonne,

tandis que celle de Grey & de Howe attaqueroient en queue. A la vérité, le chemin tournant ensuite à gauche, se trouvoit séparé par une petite vallée, de celui que le Général Grant devoit suivre; mais cette vallée elle-même étoit croisée de plusieurs chemins, & il faloit enfin la traverser pour arriver au gué. Dans cette situation, la seule grandeur d'ame conseilla le jeune militaire, aussi bien que l'auroit pu faire l'expérience la plus consommée. Il savoit qu'on perd plus d'honneur qu'on ne gagne de tems, en faisant de la *retraite* une *fuite*; il marcha donc dans un ordre si tranquille & si régulier, qu'il en imposa au Général Grant, & lui persuada qu'il étoit soutenu par toute l'armée de Washington qui l'attendoit au sortir du défilé. D'un autre côté, Howe lui-même en arrivant sur les hauteurs de Barenhill, fut trompé par la premiere manœuvre de M. de la Fayette; car voyant les Américains en bataille à l'endroit même par lequel la seconde colonne devoit déboucher, il crut que c'étoit le Général Grey qui s'étoit emparé de cette position, & il perdit ainsi quelques momens à regarder

garder avec sa lunette & à envoyer reconnoître. Le Général Grey en avoit perdu aussi à attendre les colonnes de droite & de gauche; enfin, il résulta de toutes ces méprises, que M. de la Fayette se retira comme par enchantement, & passa la riviere avec toute son artillerie sans perdre un seul homme. Six coups de canon d'allarme, qui avoient été tirés à l'armée sur la premiere nouvelle de cette attaque, servirent, je crois, à en imposer aux ennemis, qui s'imaginerent que toute l'armée américaine avoit marché. Celle des Anglois, après avoir fait *buisson-creux*, revint à Philadelphie, accablée de fatigue & honteuse de n'avoir rien pris; les Dames ne virent pas M. de la Fayette, & M. Howe arriva lui-même trop tard pour souper.

En faisant le récit de cette action je rends compte de ma promenade : le chemin de la colonne de gauche fut celui que je suivis, il conduit à Skuylkill-Fall qui est une espece de bourg où il y a plusieurs maisons de campagne très-jolies, entr'autres celle du Chevalier de la Luzerne. Une petite creek qui se jette dans la Skuyl-

kill après avoir fait un ſaut de dix ou douze pieds, les moulins que cette creek fait mouvoir, les arbres qui couvrent ſes rives & celles de la Skuylkill, forment un payſage agréable, que *Robert* & *le Prince* ne négligeroient pas.

Cette courſe, moins longue que celle de la veille, me laiſſoit encore deux heures à ma diſpoſition ; j'employai ce tems à viſiter la gauche des lignes angloiſes que je n'avois pas encore vue. M. de Gimat voulut bien ſe ſéparer du reſte de la compagnie, & au lieu de retourner à Philadelphie, nous prîmes ſur la droite pour ſuivre les lignes juſqu'à la Skuylkill. Je trouvai que du centre à la gauche de ces lignes, leur poſition n'étoit rien moins qu'avantageuſe, particulièrement près d'une maiſon brûlée, vers laquelle j'aurois dirigé mon attaque, ſi j'avois été dans le cas d'en faire une. Depuis une arête de terrein, où à la vérité, les Anglois avoient fait une batterie hémicirculaire juſques vers la Skuylkill, le glacis eſt contre les lignes ; de ſorte que l'attaquant peut marcher d'abord à couvert, & enſuite dominer les batteries qui les defendent. Tout-à-fait à la gauche & tout

près de la Skuylkill, le terrein s'éleve considérablement : les Anglois n'avoient pas manqué d'en profiter pour y construire une grande redoute & une batterie; mais cette sommité est commandée elle-même, & prise à revers par celles qui se trouvent de l'autre côté de la riviere. Quoi qu'il en soit, tout cela étoit suffisant pour mettre en sûreté une armée de quinze mille hommes, contre une de sept ou huit mille au plus. A chaque pas qu'on fait en Amérique, on est surpris du contraste frappant qui regne entre le mépris affecté que les Anglois montrent pour leurs ennemis, & les précautions extrêmes qu'ils prennent en toute occasion.

Rien n'égale la beauté du coup d'œil qu'offrent les rives de la Skuylkill, lorsqu'on descend vers le sud pour rentrer à Philadelphie.

Je trouvai une compagnie assez nombreuse assemblée pour dîner chez le Chevalier de la Luzerne; elle fut encore augmentée par l'arrivée du Comte de Custine & du Marquis de Laval. Le soir nous les menâmes, d'abord chez le Président du Congrès, que nous ne trouvâmes pas, ensuite

chez M. Peter, ſecrétaire d'état de la guerre, chez qui je faiſois auſſi ma premiere viſite. Sa maiſon n'eſt pas grande, ni ſa place très importante; car tout ce qui n'eſt pas au pouvoir du Général de l'armée, dépend de chaque Etat en particulier, bien plus que du Congrès : mais ce qu'il poſſéde de préférable à tous les départemens du monde, c'eſt une femme aimable, une excellente ſanté, une belle voix & une humeur gaie & agréable. Nous causâmes quelque tems enſemble, & il me parla de l'armée américaine avec autant de franchiſe que de raiſon. Il avoua qu'autrefois cette armée ne connoiſſoit aucune diſcipline, & il inſiſta beaucoup ſur les obligations qu'il avoit au Baron de Stuben, qui fait les fonctions d'Inſpecteur-Général. Paſſant enſuite à l'éloge de MM. de Fleury, du Portail, & de tous les François qui avoient ſervi l'Amérique dans les dernieres campagnes, il convint que la plupart de ceux qui s'étoient offerts dans les commencemens n'avoient pas donné une idée ſi avantageuſe de leur nation. Cependant ils avoient preſque tous des lettres de recommandation écrites par les Gouverneurs ou les Commandans

de nos colonies ; en quoi ceux-ci me paroiffent très répréhenfibles. La foibleffe qui empêche de refufer une lettre de recommandation, ou le defir d'éloigner un mauvais fujet, prévalent fans ceffe fur la juftice & la bonne foi ; nous trompons, nous compromettons nos alliés, mais nous trahiffons encore plus les intérêts de notre nation, dont nous proftituons ainfi l'honneur & le caractere.

Je ne parlerai de M. *Price*, chez qui nous prîme du thé & terminâmes notre foirée, que pour rendre témoignage à la générofité de ce galant homme qui, né dans le Canada & toujours attaché aux François, a prêté deux cens mille livres *d'argent dur* à M. de Corny, lorfque la Cour envoya celui-ci avec cinquante mille livres feulement, pour faire les approvifionnemens de notre armée.

Le 13, j'allai dîner chez les Délégués du fud avec le Chevalier de la Luzerne & les Voyageurs François. MM. *Sharp*, & *Mutterfon* fe trouverent les plus à portée de moi ; je m'entretins beaucoup avec eux & je fus très content de leur converfation. Je le fus encore davantage de celle

que je trouvai établie le ſoir chez Madame *Meredith*, fille du Général *Cadwallader :* c'étoit la premiere fois que je voyois cette famille aimable, quoique le Chevalier de la Luzerne fût très lié avec elle ; mais elle arrivoit de la campagne, où le Général Cadwallader étoit encore retenu par quelques affaires. C'eſt lui qui s'eſt battu avec M. C***, & l'a grièvement bleſſé d'un coup de piſtolet dans la mâchoire. Madame Meredith a trois ou quatre ſœurs ou belle-ſœurs. Je fus étonné de l'aiſance & de la gaieté qui regnoient dans cette famille, & je regrettois de ne l'avoir pas connue plutôt. Je cauſai plus particulièrement avec Madame Meredith, qui me parut très aimable & très inſtruite. En une heure de tems, nous parlâmes littérature, poéſie, roman, hiſtoire ſur-tout : je trouvai qu'elle ſavoit très-bien celle de France ; les rapprochemens de François Premier & de Henri IV, de Turenne & de Condé, de Richelieu & de Mazarin paroiſſoient lui être familieres, & elle les faiſoit avec beaucoup de graces, d'eſprit & de naturel. Pendant que je cauſois ainſi avec Madame Meredith, M. Linch s'étoit em-

paré de Miſs Polly Cadwallader, & elle avoit fait également ſa conquête; de ſorte que quand nous les eumes quittées, le Chevalier de la Luzerne ſe divertit beaucoup de l'enthouſiaſme que cette ſocieté nous avoit inſpiré, & de nos regrets de l'avoir connue ſi tard. Il faut dire à l'honneur des femmes qui la compoſent, qu'aucune d'elles ne ſont ce qu'on appelle jolies; peut-être cette maniere de s'exprimer eſt-elle un peu trop détournée pour des Américaines, mais elles auroient aſſez d'eſprit pour l'entendre: ſi elles en avoient aſſez pour en être flattées, rien ne manqueroit à leur éloge.

Je ne ſais comment il s'étoit fait que depuis mon arrivée à Philadelphie, je n'avois pas encore vu M. *Payne*, auteur célebre en Amérique & dans toute l'Europe, par l'excellent ouvrage, intitulé *le Sens commun*, & par pluſieurs autres pamphlets politiques. Nous lui avions demandé rendez-vous M. de la Fayette & moi pour le 14 au matin, & nous y allâmes en effet avec le Colonel Laurens. Je reconnus chez lui tous les attributs d'un homme de lettres; une chambre aſſez en

désordre, des meubles poudreux, & une grande table couverte de livres ouverts & de manuſcrits commencés. Sa perſonne étoit dans un coſtume correſpondant, & ſa phyſionomie ne démentoit pas l'eſprit qui regne dans ſes ouvrages. Notre converſation fut agréable & animée, & elle ſuffit pour former une liaiſon entre nous, car il m'a écrit depuis mon départ, & il m'a paru deſirer d'entretenir avec moi une correſpondance ſuivie. Son exiſtence à Philadelphie eſt ſemblable à celle qu'ont en Angleterre ces écrivains politiques, qui n'ont obtenu, ni aſſez de crédit dans l'État, ni aſſez de conſidération perſonnelle pour avoir part aux affaires. On lit leurs ouvrages avec plus de curioſité que de confiance, parce qu'on regarde leurs projets, plutôt comme un jeu de leur imagination, que comme des plans aſſez bien concertés & ſuffiſamment accrédités pour avoir jamais aucun effet: c'eſt toujours l'ouvrage d'un individu, & non celui d'un parti; on peut donc en tirer des lumieres & non des conſéquences: auſſi obſerve-t-on que l'influence de ces auteurs ſe fait plus ſentir dans le genre ſatyrique que dans le

genre dogmatique, parce qu'il leur eſt plus aiſé de décrier les opinions d'autrui, que d'établir les leurs. M. Payne eſt plus dans ce cas-là que perſonne, car ayant eu part au gouvernement, il s'en trouve éloigné maintenant; & comme on ne peut révoquer en doute ni ſon patriotiſme ni ſes talens, il faut croire que la vivacité de ſon imagination & l'indépendance de ſon caractere l'ont rendu plus propre à raiſonner ſur les affaires qu'à les conduire (1). Un homme de lettres auſſi conſidéré, quoique moins célebre, nous attendoit à dîner, c'eſt M. Wilſon dont j'ai parlé plus haut : celui-là poſſede une maiſon & une bibliotheque en meilleur ordre; il nous donna un très bon dîner & nous reçut avec une politeſſe ſimple & aiſée. Madame Wilſon fit les honneurs du dîner avec toute l'attention poſſible; mais nous fûmes particulièrement ſenſibles à celle qu'elle eut de s'en aller

---

(1) M. Payne a depuis publié un écrit très intéreſſant ſur les Finances de l'Amérique, intitulé : *The criſis*, *la Criſe*, une réponſe à l'hiſtoire de la Révolution américaine, par M. l'Abbé Raynal, & pluſieurs autres ouvrages, qui ne démentent pas la grande réputation que le premier lui a juſtement acquiſe.

au deſſert, car alors le dîner commença à s'égayer. Le Miniſtre de la guerre, M. Peter, donna le ſignal de la joie & de la liberté en chantant une chanſon de ſa compoſition, ſi joyeuſe & ſi libre que je me diſpenſerai d'en donner la traduction ou l'extrait. Cette chanſon etoit réellement très jolie. Il en chanta enſuite une autre plus chaſte & plus muſicale; c'étoit un très beau *cantabile* italien. M. Peter eſt certainement le miniſtre des deux mondes, qui a la plus belle voix & qui chante le mieux le pathétique & le bouffon; c'eſt ſans doute ce qu'on ignore en Europe, & ce qu'on n'y auroit pas deviné. On m'a dit que l'année paſſée, il y avoit encore à Philadelphie quelques concerts d'aſſociation, où il chantoit, entr'autres morceaux d'opéra comique, une partie burleſque dans un trio très plaiſant par lui-même, qu'il aſſaiſonnoit de toutes les facéties qu'on a coutume d'y ajouter. L'aſſemblée rioit de tout ſon cœur, & alors ce n'étoit pas le cas de dire : *on ne peut pas perdre un royaume plus gaiement*, mais ſeulement : *on ne peut pas mettre plus de gaieté à former une république*... Après cela, concluez du particulier

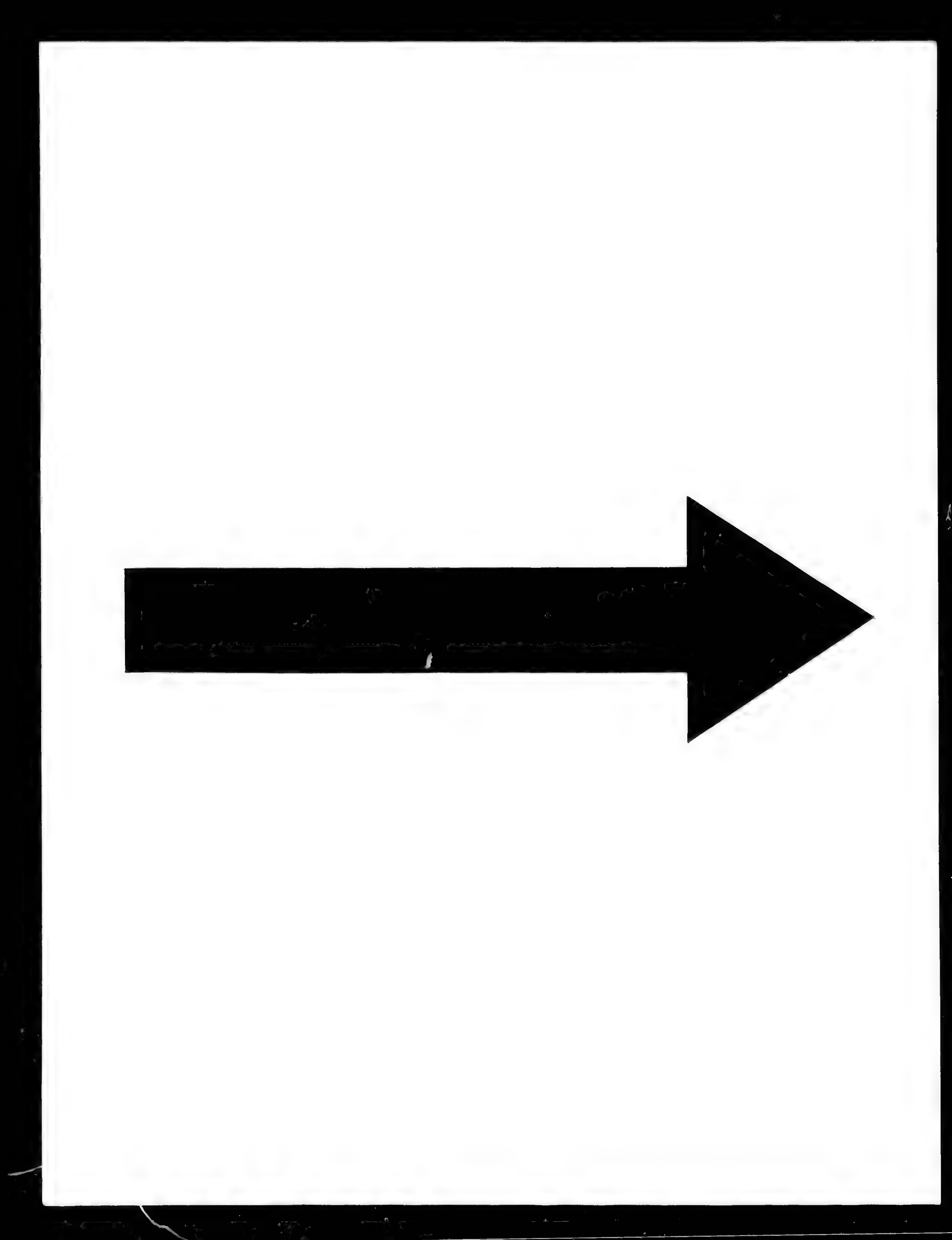
au général, jugez des peuples par quelqu'échantillon, & établiſſez des principes ſans exception.

L'aſſemblée ou le bal de ſouſcription dont je doit rendre compte, vient ici tout à propos. A Philadelphie comme à Londres, à Bath, à Spa, &c. il y a des eſpeces de redoutes, où la jeuneſſe danſe, & où ceux à qui cet amuſement ne convient pas, jouent à différens jeux de cartes; mais à Philadelphie les jeux de commerce ſont les ſeuls permis. Un manager, ou maître de cérémonies, préſide à ces amuſemens méthodiques: il préſente aux danſeurs & aux danſeuſes des billets pliés qui portent chacun un numéro; ainſi c'eſt le ſort qui décide du *partner* ou de la *partner* qu'on aura, & qu'il faudra garder le reſte de la ſoirée, Toutes les danſes ſont prévues & arrangées d'avance, & on appelle les danſeurs chacun à ſon tour. Ces danſes ont, comme les *toaſts* que l'on boit à table, des rapports marqués avec la politique : l'une s'appelle *le ſuccès de la campagne* l'autre *la défaite de Burgoyne*, une troiſieme *la retraite de Clinton*. Les managers ſont ordinairement choiſis parmi les Officiers les plus

diſtingués de l'armée ; maintenant cette place importante eſt confiée au Colonel *Wilkinſon*, qui eſt auſſi *clothier*, c'eſt-à-dire, chargé de l'habillement des troupes. Le Colonel *Mitchell*, petit homme, gros & court, âgé de cinquante ans, grand connoiſſeur en chevaux, & qui avoit dernièrement l'entrepriſe des voitures, tant pour l'armée américaine que pour l'armée françoiſe, étoit ci-devant manager ; mais quand je l'ai vu, il venoit de ſortir de magiſtrature, & danſoit comme un ſimple citoyen. On prétend qu'il exerçoit ſon emploi avec beaucoup de ſévérité, & on raconte qu'une Demoiſelle qui figuroit dans une contre-danſe, ayant oublié ſon tour, parce qu'elle cauſoit avec une de ſes amies, il s'approcha d'elle, & lui dit tout haut : *Allons donc, Mademoiſelle, prenez-garde à ce que vous faites, eſt-ce que vous croyez être là pour votre plaiſir ?*

L'aſſemblée où je fus conduit en ſortant de chez M. Wilſon étoit la ſeconde de l'hiver. On me prévint qu'elle ne ſeroit ni brillante ni nombreuſe, parce que c'eſt à Philadelphie comme à Paris, où la bonne compagnie ne va guere aux bals de la

Saint-Martin. Cependant en entrant dans la ſalle, qui étoit aſſez bien éclairée, je trouvai vingt ou vingt-cinq-femmes en train de danſer. On me dit à l'oreille, qu'ayant entendu beaucoup parler du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas, elles étoient venues dans l'eſpérance de les voir & de danſer avec eux; mais elles furent complétement *déſapointées*, car ces Meſſ[illegible] toient partis dès le matin même. J'aurois [illegible] *apointé* de mon côté, ſi je m'étois attendu à v[illegible] jolies femmes. Il n'y en avoit que deux paſſables, dont une appellée Mademoiſelle *Footman*, étoit un peu de contrebande, c'eſt-à-dire, ſoupçonnée de n'être pas bonne Whig; car les Torys ont été publiquement exclus de cette aſſemblée. Je fus préſenté à un perſonnage aſſez ridicule, mais qui ne laiſſe pas de jouer un rôle dans la ville; c'eſt une Miſs *V****, célebre par ſa coquetterie, ſon eſprit & ſa méchanceté : elle a trente ans, & ne paroît pas prête à ſe marier. En attendant elle met du rouge, du blanc, du bleu, & de tout[illegible]s les couleurs poſſibles, ſe coëffe & s'habille extraordinairement, & bonne Whig en



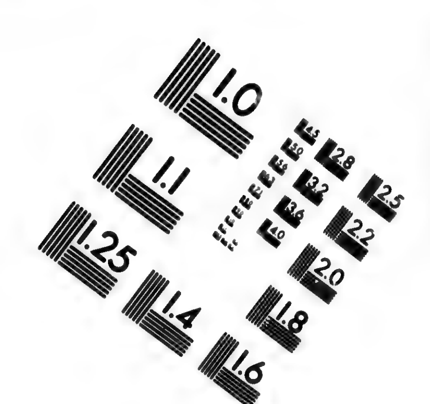
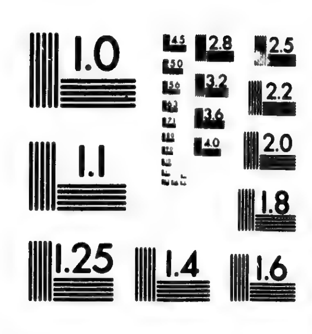
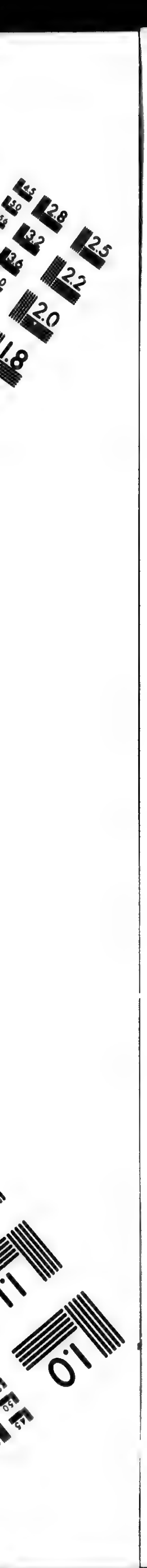


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

tout point, elle ne met point de bornes à sa liberté.

J'avois compté partir de Philadelphie le 15, mais le président de l'Etat, qui est aussi celui de l'Académie, avoit eu la bonté de m'inviter à une assemblée que cette compagnie devoit tenir ce jour-là. Il m'étoit d'autant plus difficile de me refuser à son invitation, qu'on avoit déja proposé de m'élire comme membre étranger. Les assemblées ne se tiennent que tous les quinze jours, & les élections ne se font que tous les ans : chaque candidat doit être présenté & recommandé par un membre de l'académie; après cette recommandation, son nom est affiché pendant trois séances consécutives, dans la salle où l'académie s'assemble; enfin on procède à l'élection par voie de *ballottes*. Ce n'est que depuis trois jours que j'ai appris la mienne. Elle a été unanime, ce qui arrive très rarement. M. de la Fayette lui-même, qui a été élu en même temps que moi, a eu une *boule* contre lui, mais on croit que c'est par méprise. On m'a mandé que nous étions vingt-un candidats, dont sept seulement ont été élus,

quoique les autres eussent été vivement recommandés, & qu'il y eût beauconp de places vacantes.

Comme la séance de l'académie ne commence qu'à sept heures du soir, j'employai la matinée à faire quelque visites, après lesquelles je dînai chez M. Holker avec le Chevalier de la Luzerne, M. de la Fayette & tous les Officiers françois; ensuite je me rendis à l'académie, conduit par M. de Marbois, qui appartient à ce corps, ainsi que le Chevalier de la Luzerne. Celui-ci ayant des affaires d'un autre genre, se dispensa de m'accompagner, mais il m'avoit remis en bonnes mains. M. de Marbois, joint à toutes les qualités politiques & sociales beaucoup de littérature & une parfaite connoissance de la langue angloise. L'assemblée étoit composée de quatorze ou quinze personnes seulement; le Président du college faisoit les fonctions de sécretaire. On y lut un mémoire sur une plante singuliere & indigene; ensuite le secrétaire rendit compte de la correspondance & lut une lettre, dont l'objet étoit d'associer, ou pour mieux dire d'affilier à l'académie de Philadelphie,

pluſieurs ſociétés ſavantes qui ſe forment dans chaque Etat. Ce projet tendoit à faire de cette académie une eſpece de congrès littéraire, auquel correſpondroient les *légiſlatures* particulieres. On ne jugea pas à propos de ſuivre cette idée ; il parut qu'on craignoit l'embarras inſéparable de toutes ces adoptions, & que l'academie ne vouloit pas qu'on pût lui appliquer ces vers d'Attalie :

D'où lui viennent de tous côtés,
Ces enfans qu'en ſon ſein elle n'a pas portés !

Je retournai, le plutôt qu'il me fut poſſible chez le Chevalier de la Luzerne, pour jouir encore d'une ſociété qui avoit fait mon bonheur depuis quinze jours : c'en eſt un très grand ſans doute, de vivre avec un homme dont le caractere aimable & doux ne ſe dément en aucune occaſion ; dont la converſation eſt agréable & inſtructive, & dont la politeſſe & ſimpl[illegible] facile, n'eſt jamais que l'expreſſion du meilleur naturel. Mais quoiqu'il ſoit bien légitime d'énoncer ſon propre ſentiment, quand il eſt dicté par la juſtice & par la reconnoiſſance, il y a toujours une eſpece de perſonnalité

perſonnalité à n'envisager les hommes publics que ſous les rapports qu'ils ont avec nous : c'eſt au Miniſtre du Roi, en Amérique, c'eſt à un homme qui remplit parfaitement une place très importante, que je dois mon témoignage & mes éloges. Je dirai, ſans crainte d'être démenti par perſonne, que M. le Chevalier de la Luzerne eſt tellement fait pour la place qu'il occupe, qu'on n'imagine pas qu'un autre que lui puiſſe la remplir : noble dans ſa dépenſe, comme Miniſtre d'une grande Monarchie, mais ſimple dans ſes manieres, comme un Républicain, il eſt également propre à repréſenter le Roi auprès du Congrès, & le Congrès auprès du Roi. Il aime les Américains, & ſa propre inclination l'attache aux devoirs de ſon miniſtere; auſſi a-t-il obtenu leur confiance comme particulier & comme homme public; mais ſous ces deux aſpects, il eſt également inacceſſible à l'eſprit de parti qui ne regne que trop autour de lui. Il en réſulte que ces différens partis le recherchent avec le même empreſſement, & que n'en épouſant aucun, il les modere tous

Ce fut le 16 Décembre que je quittai les ex-

cellens quartiers d'hiver que j'avois pris chez lui, pour m'acheminer vers le nord, & chercher à travers des monceaux de neige les traces du Général Gates & du Général Burgoyne. J'avois envoyé mes chevaux m'attendre à Bristol, où je fus conduit dans une voiture que le Chevalier de la Luzerne me prêta : de cette façon, je gagnai du tems & je pus aller coucher à Prince-Town ; je n'y arrivai cependant qu'à nuit fermée, laissant derriere moi quelques domestiques & quelques chevaux.

Le détail de mes occupations journalieres m'ayant empêché de donner une idée générale de Philadelphie, je dois en quittant cette ville, regarder en arriere, & considérer à-la-fois son état présent, & la destinée à laquelle elle est appellée. En observant sa situation géographique, on jugera aisément que *Penn* ne s'étoit pas trompé lorsqu'il en conçut le plan, de maniere à en faire un jour la capitale de l'Amérique. Deux grandes rivieres (1), dont les sources sont voisines du lac *On-*

(1) Les deux branches de la Delaware forment deux rivieres considérables, dont les sources sont assez éloignées l'une de l'autre ;

tario, lui apportent les richesses de tout l'intérieur des terres, & se réunissent ensuite pour lui former un port magnifique. Ce port est assez éloigné de la mer pour être à l'abri de toute insulte, il en est assez près pour offrir un accès aussi facile que s'il étoit placé sur le rivage de l'Océan. La Skuylkill, qui coule à l'ouest de Philadelphie & presque paralellement à la Delaware, sert plutôt à l'ornement de cette ville qu'à son commerce & à son utilité. Cette riviere, quoique large & belle près de son confluent, ne porte pas de bateaux, parce que son lit est peu profond & entrecoupé de rochers. Philadelphie, placée entre les deux rivieres, à l'endroit où un intervalle de trois milles seulement les sépare, devoit le remplir tout entier; mais le commerce en a décidé autrement. On a bâti suivant le plan régulier donné par Guillaume Penn; mais on a bâti le long de la Delaware pour être plus à portée des vaisseaux & des magasins. La rue appellée *Front-street*, qui est paralelle à la riviere, a près de trois milles de

mais on ne les distingue que par les noms de *Branche de l'Est* & de *Branche de l'Ouest*.

long ; plus de deux cens quais y aboutiſſent, & forment autant de perſpectives terminées par des vaiſſeaux de toute grandeur. Il me fut facile de me former une idée du commerce de Philadelphie, lorſque prévenu qu'en 1778, les Anglois n'y avoient pas laiſſé une ſeule barque, je vis plus de trois cens navires dans le port. Deux ans de tranquillité, & ſur-tout la diverſion que notre eſcadre a faite à Rhode-Iſland, avoient ſuffi pour donner naiſſance à ce grand nombre de vaiſſeaux, dont les ſuccès, tant dans la courſe que dans la traite, ont rempli les magaſins de marchandiſes, au point que c'eſt l'acheteur qui manque à la denrée, & non la denrée à l'acheteur. Cependant la ſageſſe des conſeils n'a pas toujours répondu aux avantages que la nature prodiguoit. L'État de Penſylvanie n'eſt pas à beaucoup près le mieux gouverné de ceux qui forment la confédération. Expoſé plus qu'aucun autre aux convulſions du crédit & aux manœuvres de l'agiotage, l'inſtabilité des richeſſes publiques s'eſt fait ſentir dans la légiſlation même. On a voulu fixer la valeur du papier, mais les denrées ont augmenté de prix

à mesure que l'argent perdoit du sien : alors on a résolu de fixer aussi le prix de ces denrées, & on a été près d'amener la famine. Une plus récente méprise de la part du gouvernement, c'est la loi qui défendoit l'exportation des grains. L'objet qu'on avoit en vue étoit, d'un côté, d'approvisionner l'armée américaine à meilleur marché, & de l'autre, d'empêcher la contrebande entre la Pensylvanie & la ville de New-York : il en a résulté la ruine des Fermiers & celle de l'État, qui ne pouvoit plus recouvrer les impositions. On vient de révoquer cette loi ; ainsi j'espere que dans peu l'agriculture reprendra vigueur, & le commerce recevra un nouvel accroissement. Le bled qu'on enverra à l'armée sera un peu plus cher, mais il y aura infiniment plus de moyens pour le payer ; & s'il se fait quelque contrebande avec New-York, l'argent des Anglois circulera du moins parmi leurs ennemis.

Il seroit bien à desirer que le papier obtînt enfin une faveur constante, n'importe laquelle ; car il est bien égal que le prix d'un mouton soit représenté par cent-cinquante dollars en papier, ou

par deux dollars en argent. Cette dépréciation du papier ne se fait pas même sentir dans les endroits où elle est toujours la même. Mais Philadelphie est pour ainsi dire le grand cloaque où tout l'agiotage de l'Amérique vient aboutir & se confondre. Depuis la prise de Charles-Town, les habitans du sud se sont empressés de vendre leurs biens & leurs denrées, & n'ayant été payés qu'en papier, ils ont apporté à Philadelphie des capitaux dont la place s'est trouvée engorgée. D'un autre côté, les Quakers & les Torys dont cette province abonde, deux classes d'hommes également dangereuses, les uns par leur timidité, & les autres par leur mauvaise intention, cherchent sans cesse à mettre leur fortune à couvert; ils prodiguent le papier pour avoir un peu d'or & d'argent, & par ce moyen pouvoir se transporter par-tout où ils se croiront en sûreté : d'où il résulte que le papier est de plus en plus décrié, non seulement parce qu'il est trop commun, mais parce que l'or & l'argent sont trop rares & trop recherchés.

Au milieu de ces convulsions le Gouvernement est sans force, & cela ne peut être autrement.

Un gouvernement populaire ne peut en avoir, toutes les fois que le peuple eſt incertain & vacillant dans ſes opinions ; car alors ſes chefs cherchent à lui plaire, plutôt qu'à le ſervir ; obligés de gagner ſa confiance avant de la mériter, ils le flattent plus qu'ils ne l'éclairent ; & craignant de perdre ſa faveur dès qu'ils l'ont obtenue, ils finiſſent par être les eſclaves de la multitude qu'ils prétendoient gouverner. On a blâmé M. Franklin d'avoir donné à ſa patrie un gouvernement trop démocratique, mais on n'a pas fait réflexion qu'il falloit, avant tout, la faire renoncer au gouvernement monarchique, & qu'il étoit néceſſaire d'employer une ſorte de ſéduction pour conduire à l'indépendance un peuple timide & avare, qui étoit d'ailleurs tellement partagé dans ſes opinions, qu'à peine le parti de la liberté s'eſt-il trouvé plus fort que l'autre. Dans ces circonſtances, il a fait comme *Solon* ; il n'a pas donné à la Penſylvanie les meilleures loix poſſibles, mais les meilleures dont elle étoit ſuſceptible. Le tems amenera la perfection : quand on plaide pour recouvrer ſon bien, on cherche d'abord à ſe remettre

en possession, & ensuite on songe à s'arranger.

Philadelphie contient à-peu-près quarante mille habitans. Les rues y sont larges & régulieres, & se coupent à angles droit. Il y a, comme à Londres, des trottoirs pour les gens de pied. Cette ville ne manque d'aucun des établissemens les plus utiles, tels que les hôpitaux, les maisons de travail, de correction, &c. mais elle manque tellement de ce qui peut servir à l'agrément de la vie, qu'il n'y a pas même une seule promenade publique. La raison en est que tout ce qui concerne la police & le gouvernement particulier de la ville, avoit été jusqu'ici entre les mains des Quakers, & que ces sectaires considerent tout amusement privé ou public, comme une transgression de leur loi & une *pompe de Satan*. Heureusement que le peu de zèle qu'ils ont montré dans la crise présente leur a fait perdre leur crédit. Cette révolution vient à propos, dans un tems où l'on a tiré d'eux tout ce qu'on peut en attendre : les murailles de la maison sont achevées, il est tems de faire venir les menuisiers & les tapissiers.

Il est tems aussi que je retourne à Prince-Town,

pour continuer ensuite mon voyage & me rendre à Albany, en passant par New-Windsor, où le Général Washington avoit établi son quartier. J'espérois partir de bonne heure le 17; en effet j'avois besoin de faire diligence pour aller coucher à Morris-Town, mais mon cheval de bât n'ayant pu passer la Delaware en même tems que moi, j'avois laissé un de mes gens pour l'attendre, & le conduire où j'étois. Il arriva que je n'eus, ni le domestique que j'attendois, ni celui que j'avois chargé de l'amener. L'un de ces domestiques étoit Irlandois, & l'autre Allemand, tous deux nouvellement à mon service. Lorsque je vis la matinée du 17 s'avancer sans qu'ils parussent, le voisinage de New-York commença à me donner quelque inquiétude. Je craignis qu'ils n'eussent fait prendre ce chemin à mon petit bagage, & je faisois déja des dispositions pour courir après eux, lorsqu'à ma grande satisfaction, je vis paroître la tête de la colonne de mes équipages, c'est-à-dire, un des trois chevaux qui étoient restés en arriere; la queue ne tarda pas à joindre. Cependant, pour charmer mon impatience, je faisois la conversa-

tion avec le Colonel *Hoird* mon hôte, qui est un très bon homme, & avec son fils le Capitaine, qui est un très grand bavard & un vrai *Capitan*. Celui-ci me racontoit avec beaucoup de gestes, de juremens & d'imprécations, toutes les prouesses qu'il avoit faites à la guerre; sur-tout à l'affaire de Prince-Town, où il servoit comme Lieutenant de milice dans le régiment de son pere; & véritablement l'action dont il se vantoit, auroit mérité beaucoup d'éloges, si elle avoit été racontée avec simplicité. On se souvient qu'après avoir battu les Anglois, le Général Washington continua sa route vers Midllebrook. Un Officier américain, qui avoit eu la jambe cassée d'un coup de fusil, s'étoit traîné dans une maison, où les Anglois n'auroient pas manqué de le prendre tôt ou tard: le jeune Hoird, & quelques soldats de bonne volonté comme lui, partirent la nuit de Midllebrook, prirent un chemin détourné, arriverent à la maison, y trouverent l'Officier, le chargerent sur leurs épaules & le rapporterent à leur quartier. Pendant le reste de l'hiver, la milice des Jerseys fut toujours sous les armes pour contenir les Anglois, qui oc-

cupoient Élisabeth-Town & Brunswick. C'étoit une eſpece de chaſſe continuelle, à laquelle le Lieutenant Hoird voulut un jour mener ſon petit frere, qui n'avoit que quinze ans, & qui fut aſſez heureux à ſon début pour tuer un grenadier heſſois. Comme tous ces récits étoient fort ennuyeux, je me diſpenſerai de les rapporter ici, de crainte de les rendre comme je les ai reçus; mais je dirai la maniere dont mon Capitan eſt entré au ſervice; parce qu'elle fait connoître l'eſprit qui régnoit en Amérique au commencement de la révolution actuelle. Il étoit apprentif chapelier dans le tems de l'affaire de Lexington & du blocus de Boſton: trois de ſes camarades & lui, partirent un matin de Philadelphie, avec quatre piaſtres pour toute finance: ils firent quatre cents milles à pied pour joindre l'armée, où ils ſervirent comme volontaires le reſte de la campagne: de-là ils ſe mirent en marche avec Arnold pour l'expédition du Canada, & ils ne revinrent chez eux que lorſque le théatre de la guerre fut tranſporté dans leur propre pays.

Onze heures étoient déja ſonnées avant que je

fusse parvenu à rallier mes chevaux de suite & à me mettre en marche ; ainsi j'abandonnai le projet d'aller coucher à Morris-Town, & je formai celui de m'arrêter à *Baskenridge*, huit milles plus près de Prince-Town. D'abord je laissai le Millstone sur la droite, puis je le passai deux fois avant d'arriver au Rariton, que je traversai au même endroit où je l'avois passé en allant à Philadelphie. A trois milles de-là on me fit prendre un chemin à droite, qui conduit dans les bois & sur la crête des montagnes : cette route a été ouverte pour l'usage de l'armée, pendant le quartier d'hiver de 1778 à 1779 ; elle paroît avoir été faite avec soin, & elle est encore pratiquable ; mais au bout de quelque tems le jour m'ayant manqué, je m'égarai & je fis un mille ou deux hors du chemin. Heureusement pour moi je trouvai une hutte habitée par de nouveaux colons ; j'y pris un guide qui me conduisit à Baskenridge, où j'arrivai à sept heures du soir. Je descendis de cheval à *Bullion's-tavern*, où je trouvai un logement passable & les meilleures gens du monde. Notre souper fut très bon : une seule chose manquoit, c'étoit le pain ; mais on nous

demanda de quelle ſorte nous le voulions, & au bout d'une heure, on nous le ſervit tel que nous l'avions de[illegible]. Cette diligence paroîtra moins extraordinaire, lorſqu'on ſaura qu'en Amérique on ſubſtitue ſouvent au pain, de petites galettes qu'on peut aiſément pétrir & cuire dans une demi heure. Peut-être qu'à la longue on pourroit s'en laſſer, mais je m'en ſuis toujours très bien accommodé toutes les fois que j'en ai trouvé. M. Bullion avoit deux domeſtiques blancs: l'un étoit un homme de cinquante ans à-peu-près; l'autre une femme, plus jeune & d'aſſez bonne mine: j'eus la curioſité de demander quels gages on leur donnoit, & j'appris que l'homme gagnoit un petit écu par jour, & la femme ſix shellings par ſemaine, ou vingt ſous par jour. Si l'on fait attention que ces domeſtiques ſont logés & nourris, & n'ont rien à dépenſer, on verra qu'il leur eſt aiſé d'acquérir bientôt un terrein, & de former un établiſſement pareil à ceux dont j'ai déja parlé.

Le 18, je partis à huit heures du matin, & j'allai d'une traite juſqu'à Pompton; c'eſt-à-dire, que je fis trente-ſix milles ſans faire manger mes chevaux

& sans m'arrêter, si ce n'est un quart-d'heure seulement pour faire une visite au Général Waine, dont le quartier se trouvoit sur le grand chemin. Il étoit chargé de couvrir les Jerseys, & il avoit sous ses ordres cette même ligne de Pensylvanie qui s'est révoltée quinze jours après. Je revis avec plaisir les environs de Morris-Town, parce qu'ils sont agréables & bien cultivés; mais après avoir passé le *Rockway* & m'être approché de Pompton, je fus étonné du degré de perfection auquel l'agriculture étoit portée: j'admirai sur-tout les fermes de MM. *Mandeville*: ce sont les fils d'un Hollandois, qui le premier défricha le terrein où ils recueillent à présent de riches moissons. Leurs domaines se joignent: dans chacun de ces domaines le manoir est très simple & très petit; les granges seules sont hautes & spacieuses. Toujours fideles à l'économie nationale, ils cultivent, recueillent & vendent, sans augmenter leur maison & leurs jouissances; contens de vivre dans un coin de leur ferme, & de n'être que les témoins de leur propre richesse. A côté de ces anciennes fermes, on voit de nouveaux établissemens se former, & l'on se

persuade de plus en plus que si la guerre a retardé les progrès de l'agriculture & de la population, elle ne les a pas suspendus tout-à-fait. La nuit, qui me surprit en chemin, me priva du spectacle que ce beau pays auroit continué de m'offrir. Comme elle étoit fort obscure, ce ne fut pas sans peine que je passai deux ou trois ruisseaux sur de très petits ponts, & que j'arrivai à *Courtheath-tavern*. Cette auberge est établie depuis peu, & tenue par des jeunes gens qui n'ont pas de fortune; moyennant quoi, tout ce qu'il y a de mieux en mobilier est le propriétaire & sa famille. M. *Courtheath* est un jeune homme de vingt-quatre ans, qui faisoit autrefois un commerce ambulant d'étoffes, de bijoux, &c. La dépréciation du papier, ou peut-être son imprudence, l'ont ruiné au point de l'obliger à quitter sa maison de Morris-Town, & à venir établir une taverne dans cet endroit écarté, où le voisinage seul de l'armée peut lui procurer quelques chalands. Il a deux sœurs qui sont jolies & bien mises, & qui servent les voyageurs avec grace & avec coquetterie. Leur frere prétend qu'il les mariera à quelques gros *pataudS* d'Hollandois, & que pour

lui, dès qu'il aura gagné un peu d'argent, il ira courir le monde & reprendre ſon commerce. En entrant dans le parloir, où ces demoiſelles ſe tiennent quand il n'y a point d'étrangers, je trouvai ſur une grande table, *Milton*, *Addiſſon*, *Richardſon*, & pluſieurs autres livres de ce genre. La cave n'étoit pas à beaucoup près auſſi bien meublée que la bibliothèque; car il n'y avoit ni vin, ni cidre, ni rhum, mais ſeulement de mauvaiſe eau-de-vie de cidre dont il me fallut faire du grog. Le bill qu'on me préſenta le lendemain n'en montoit pas moins à ſeize piaſtres. J'obſervai à M. Courtheath que s'il me faiſoit payer le plaiſir d'être ſervi par ſes jolies ſœurs, c'étoit bien peu; mais que, s'il ne s'agiſſoit que du logement & du ſouper, c'étoit beaucoup. Il me parut un peu honteux d'avoir trop demandé, & m'offrit une diminution aſſez conſidérable, que je ne voulus pas accepter, content de lui avoir montré que, quoiqu'étranger, je ſavois le prix des denrées, & ſatisfait de l'excuſe qu'il me donna, qu'étant étranger lui-même & ſans propriété dans le pays qu'il habitoit, il étoit obligé de tout acheter. J'appris à cette occaſion qu'il louoit

la

la maison où il tenoit auberge, ainsi qu'une vaste grange qui servoit d'écurie, & un jardin de deux ou trois acres; le tout pour quatre-vingt boisseaux de bled par an. En effet la dépréciation du papier a obligé d'employer cette maniere de faire ses marchés, qui est peut-être la meilleure de toutes, mais qui remédie certainement au désordre actuel.

Je quittai à huit heures du matin mon hôte & mes jeunes hôtesses, pour m'enfoncer dans les bois en suivant un chemin que personne ne connoissoit trop bien. Le pays par lequel je devois passer s'appelle *le Clove*; il est très sauvage, & n'est gueres connu que depuis la guerre: c'est une espece de vallée ou de gorge, située à l'ouest des grandes montagnes qui regnent entre New-Windsor & King's-Ferry, & au pied desquelles se trouvent Westpointe, Stoneypointe, ainsi que la plupart des forts qui défendent la riviere. Dans les tems où elle n'est pas navigable, soit à cause des glaces, soit à cause des vents contraires, on a besoin d'une communication par terre entre l'État de New-York & les Jerseys, entre New-Windsor & Morris-

Town. Or cette communication traverse le *Clove*; & le Général Gréen, étant Quartier-maître-général, y fit ouvrir un chemin par lequel passent les convois des vivres & de l'artillerie. C'est ce chemin que je pris, laissant sur ma droite le chemin de *Romopog*, & remontant celui qui vient de *Ringwood.* Ringwood n'est proprement qu'un hameau de sept ou huit maisons, formé par le manoir de Madame *Erskine* & les forges qu'elle fait valoir. On m'avoit prévenu que je trouverois là toutes sortes de ressources, soit pour loger si je voulois m'y arrêter, soit pour me procurer toutes les indications dont j'aurois besoin. Comme il étoit de bonne heure, & que je n'avois fait encore que douze milles, je ne descendis chez Madame Erskine que pour la prier de m'indiquer une auberge où je pourrois coucher, ou de me donner des recommandations pour trouver l'hospitalité quelque part. J'entrai dans une très jolie maison, où je trouvai tout le monde en deuil, M. Erskine étant mort deux mois auparavant. Madame Erskine sa veuve, âgée de quarante ans, à-peu-près, n'en avoit pas l'air moins frais & moins tranquille : elle avoit

chez elle un de ses neveux & M. *John Fell*, membre du Congrès. On me donna tous les renseignemens dont j'avois besoin, & après avoir bu un verre de vin de Madere, suivant l'usage du pays qui ne permet pas qu'on sorte d'une maison sans y avoir bu un coup, je remontai à cheval & je m'enfonçai de nouveau dans les bois, montant & descendant des montagnes très élevées, jusqu'à ce que je me trouvasse près d'un lac tellement solitaire & caché, qu'on ne l'apperçoit qu'au travers les arbres qui l'environnent. Les côtes qui en forment les rives sont si escarpées que si un chevreuil faisoit un faux pas au haut de la montagne, il rouleroit jusque dans le lac sans pouvoir se relever. Ce lac, qui n'est pas marqué dans les cartes, se nomme *Duck-Sider*: il a près de trois milles de long, sur un ou deux milles de large. Je me trouvois dans le pays le plus sauvage & le plus désert que j'eusse encore parcouru; mon imagination jouissoit déja de cette solitude, & mes yeux cherchoient à travers les bois quelques animaux extraordinaires, tels que des élans ou des caribous, lorsque j'apperçus dans un éclairci un quadrupede qui me parut

très grand. Je treſſailloi de joie, & j'approchois doucement ; mais en fixant mieux le monſtre du déſert, je vis, à mon grand regret, que c'étoit un triſte cheval qui brontoit l'herbe paiſiblement, & que l'éclairci qui me l'avoit laiſſé diſtinguer, n'étoit autre choſe qu'un enclos appartenant à un nouveau défrichement. Je fis encore quelques pas, & je rencontrai deux enfans de huit ou dix ans, qui revenoient tranquillement de l'école, portant ſous leurs bras un petit panier & un gros livre. Ainſi il me fallut décheoir de toutes mes idées de Poète ou de Chaſſeur, pour admirer ces nouvelles contrées, où l'on ne ſauroit faire quatre milles ſans trouver une habitation, ni trouver une habitation qui ne ſoit pas à portée de tous les ſecours poſſibles, tant dans l'ordre phyſique que dans l'ordre moral. Ces réflexions & le beau tems qu'il fit toute l'après-dînée me rendirent la fin de ma journée très agréable. A l'entrée de la nuit, j'arrivai à la maiſon de M. *Smith*, qui tenoit auberge autrefois, mais qui ne loge plus que ſes amis ; comme je n'avois pas l'honneur d'être de ce nombre, je fus obligé d'aller un peu plus loin, à *Hern-*

tavern; c'est une assez mauvaise auberge, mais j'eus à souper & à coucher. J'en partis le 19, le plutôt qu'il me fut possible, parce que j'avois encore douze milles à faire pour arriver à New-Windsor, & que ne devant y coucher qu'une nuit, je voulois du moins passer la plus grande partie de la journée avec le Général Washington. Je le rencontrai à deux milles de New-Windsor; il étoit dans sa voiture avec Madame Washington, & ils alloient faire une visite à Madame Knox, dont le quartier étoit à un mille plus loin, près des barraques de l'artillerie. Ils vouloient retourner sur leurs pas, mais je les conjurai de continuer leur chemin. Le Général me donna un de ses Aides-de-Camp (le Colonel *Humphreys*) (1) pour me conduire à sa maison, & m'assura qu'il ne tarderoit pas à m'y rejoindre : effectivement il revint

(1) Il est à présent Secrétaire de Légation à la Cour de France. Ce brave & excellent militaire est en même tems un Poëte rempli de talens : il est auteur d'un Poëme adressé à l'armée américaine, ouvrage récemment connu en Angleterre, où, malgré la jalousie nationale & l'affectation à déprécier tout ce qui vient d'Amérique, il a eu un tel succès, qu'on en a fait plusieurs fois des lectures publiques, à la maniere des anciens.

une demi-heure après. Je le revis avec le même plaisir, mais avec un ſentiment différent de celui qu'il m'avoit inſpiré à notre premiere entrevue. Je goûtois cette ſatisfaction intérieure, à laquelle l'amour-propre peut bien avoir quelque part, mais qu'on éprouve toujours lorſqu'on ſe trouve en liaiſon déja formée, en véritable ſociété avec un homme qu'on a longtems admiré ſans pouvoir en approcher. Il ſemble alors que ce grand-homme nous appartienne plus particuliérement qu'au reſte de l'humanité : auparavant nous demandions à le voir, déſormais nous le montrons pour ainſi dire ; nous le ſavons, nous le connoiſſons mieux que les autres, & nous avons ſur eux cet avantage que prend dans la converſation, celui qui a lu un livre tout entier, ſur celui qui ne fait que de le commencer.

Le Général voulut encore que je logeaſſe chez lui, quoique ſa maiſon fût beaucoup plus petite qu'à *Prakneſs*. Pluſieurs Officiers que je n'avois pas vus à l'armée, vinrent dîner avec nous. Les principaux étoient le Colonel *Marcan*, qui eſt né en Écoſſe, mais qui s'eſt établi en [illegible], où

il a servi avec distinction dans l'armée continentale; depuis, il s'est retiré dans ses terres, & il n'est plus que Colonel de milice; le Colonel *Smith* (1) Officier dont on dit beaucoup de bien, & qui commandoit un bataillon d'Infanterie légere sous M. de la Fayette; le Colonel *Humphreys*, Aide-de-Camp du Général, & plu-

(1) L'Auteur ayant beaucoup fréquenté depuis le Colonel Smith, a pu s'assurer par lui-même que ce jeune homme n'étoit pas seulement un très bon militaire, mais encore un excellent littérateur. La maniere dont il est entré au service mérite d'être rapportée: il étoit destiné à la profession des Loix, & il achevoit ses études à New-York lorsque l'armée américaine s'y rassembla après la malheureuse affaire de Long-Island. Il résolut aussi-tôt de prendre les armes pour la défense de sa patrie; mais ses parens n'ayant pas approuvé ce projet, il alla s'engager comme simple soldat, sans se faire connoître, & sans prétendre à aucun emploi supérieur à celui-là. Un jour, étant en faction à la porte d'un Officier-Général, il fut reconnu par un ami de sa famille, qui en parla à cet Officier-Général. Celui-ci le fit inviter à dîner; mais il répondit qu'il ne pouvoit pas quitter sa faction: il fallut le faire relever par son caporal; après le dîner, il retourna à son poste. Peu de jours s'écoulerent avant que cet Officier-Général, charmé de son zèle & de ses dispositions, le fit son Aide-de-Camp. En 1780, il commanda un bataillon d'infanterie légere, & l'année suivante, il fut Aide-de-Camp du Général Washington, auquel il est resté attaché jusqu'à la paix.



ſieurs autres dont les noms m'ont échappé, mais qui avoient tous le meilleur ton & le meilleur maintien. Le dîner fut excellent; le thé ſuccéda au dîner, & la converſation ſuccéda au thé: elle dura juſqu'au ſouper. La guerre en fut ſouvent le ſujet: je demandai au Général quels étoient les livres de notre métier qu'il liſoit avec plus de plaiſir. Il me répondit que c'étoit l'inſtruction du Roi de Pruſſe à ſes Généraux, & la tactique de M. de Guibert; d'où je conclus qu'il ſavoit auſſi bien choiſir ſes livres qu'en profiter.

J'aurois bien voulu pouvoir céder aux inſtances qu'il me fit pour m'engager à paſſer quelques jours avec lui; mais j'avois pris à Philadelphie un engagement ſolemnel avec le Vicomte de Noailles & ſes compagnons de voyage, d'arriver vingt-quatre heures après eux au quartier général, s'ils s'y arrêtoient, ou à Albany, s'ils paſſoient tout droit. Nous voulions voir *Still-water* & *Saratoga*. Il nous auroit été difficile de prendre une juſte connoiſſance de ce pays, ſi nous n'avions pas été réunis, parce que nous comptions ſur le Général *Schuyler*, qui n'auroit pas fait deux voyages pour contenter no-



tre curiofité. J'avois été fidele à ma promeffe, car j'étois arrivé à New-Windfor le même jour qu'ils étoient partis de Weftpointe : j'efpérai que je les atteindrois à Albany, & le Général Washington voyant qu'il ne pouvoit m'arrêter, voulut me conduire lui-même dans fa barge de l'autre côté de la riviere. Nous abordâmes à *Fish-Kill-Landing-Place*, pour gagner le chemin de l'eft, que les voyageurs préferent à celui de l'oueft. Arrivé au rivage, je me féparai du Général, mais il infifta pour que le Colonel Smith m'accompagnât jufqu'à *Pokepfie*. La route qui mene à cette ville paffe affez près de Fish-Kill, qu'on laiffe fur la droite ; de-là on chemine fur des hauteurs, d'où la vue eft belle & étendue, & traverfant un townshin, qu'on appelle *Midlebroock*, on arrive à la Creek & à la *Fall* de *Wapping*. Là, je m'arrêtai quelques momens pour confidérer fous différens points de vue le charmant payfage que forme cette riviere, tant par fa cafcade qui eft bruyante & pittorefque, que par des grouppes d'arbres & des rochers qui, réunis avec des moulins à fcie & diverfes ufines, compofent les maffes les plus capricieufes & les plus agréables.

Il n'étoit encore que trois heures & demie, lorsque j'arrivai à Pokepsie : cependant j'avois dessein d'y coucher; mais ayant trouvé que la cour des *Sessions* y étoit assemblée, & que toutes les tavernes étoient occupées, je profitai du peu de jour qui me restoit pour gagner une auberge qu'on m'avoit indiquée à trois milles plus loin. Le Colonel Smith, qui avoit affaire à Pokepsie, y resta, & moi je m'estimai très heureux de me retrouver le soir avec mes deux Aides-de-Camp. En effet, c'étoit toujours un nouveau plaisir pour nous, lorsque livrés à nous-mêmes & en parfaite liberté, nous pouvions nous rendre compte mutuellement des impressions que tant d'objets divers nous avoient laissées. Je regrettai seulement de n'avoir pas vu le Gouverneur Clinton, pour lequel j'avois des lettres de recommandation : c'est un homme qui gouverne avec toute la vigueur & la fermeté possible; inexorable pour les Torys, qu'il fait trembler, quoiqu'ils soient, en grand nombre, il a su maintenir dans le devoir cette vaste province, dont une extrêmité avoisine le Canada, & l'autre la ville de New-York. Il étoit alors à

Pokepſie, mais occupé par la cour des *Seſſions* : d'ailleurs, Saratoga & les différens champs de bataille de Burgoyne, étant déſormais le ſeul objet de mon voyage, je cherchois toujours à avancer, dans la crainte que les neiges ne me prévinſſent & ne rendiſſent les chemins impratiquables. Arrivé à *Pride's-tavern*, je fis beaucoup de queſtions à mon hôte ſur le plus ou moins d'apparence qu'il trouvoit à la continuation du beau tems, & m'appercevant qu'il étoit bon fermier, je l'interrogeai ſur l'agriculture, & j'en tirai les détails ſuivans. La terre eſt très fertile dans le comté de la Ducheſſe (*Dutcheſs-County*) dont Pokepſie eſt la capitale, ainſi que dans l'État de New-York; mais on la laiſſe repoſer de deux ou trois années l'une, moins par nécéſſité, que parce qu'on a toujours plus de terrein qu'on n'en peut cultiver. On ne ſeme dans un acre de terre qu'un boiſſeau de froment tout au plus, & la ſemence rend vingt & vingt-cinq pour un. (1) Quelques fermiers ſement de l'avoine

(1) Quelques fécondes que ſoient les terres dans le comté de la Ducheſſe & dans quelques autres endroits de l'Amérique, on ſe tromperoit de beaucoup ſi l'on croyoit qu'il en exiſtât aucuns où la

dans les terres qui ont porté du bled l'année précédente ; mais le plus ſouvent ce genre de grain eſt réſervé pour les terres nouvellement défrichées. Le lin fait auſſi un objet de culture aſſez conſidérable : on laboure avec des chevaux, & on en attele trois ou quatre à une charrue ; quelquefois même un plus grand nombre, lorſqu'il faut ouvrir une terre nouvelle, ou celle qui a longtems

---

ſemence, employée comme elle l'eſt en Europe, pût produire 30 ou 40 pour 1. L'explication de ce produit extraordinaire eſt, que l'uſage des Américains, comme on a pris ſoin de l'énoncer dans le texte, eſt de ſemer très clair. Il eſt rare qu'on ne ſeme dans un arpent qu'un ſeul boiſſeau, même à Paris ; mais il l'eſt auſſi qu'on en ſeme plus de deux ou trois. Il eſt aisé de concevoir que les Américains, qui ont communément plus d'eſpace qu'ils n'en peuvent cultiver, s'attachent plutôt à l'épargne de la ſemence qu'à celle du terrein. D'où il réſulte qu'on ſeroit expoſé à porter des jugemens oppoſés ſur la fertilité de l'Amérique, ſuivant les différentes manieres dont les voyageurs préſenteroient le même objet. Celui qui ne parleroit que du rapport de la ſemence avec le produit, en donneroit une très haute idée ; & celui qui ne parleroit que de la quantité de bled qu'on dépouille ſur un arpent, en donneroit une défavorable. En effet, deux boiſſeaux peuvent, à la vérité, en rendre ſoixante. Mais s'ils ont compoſé toute la ſemence qu'on a répandue ſur un arpent, la récolte totale ne ſera que de cinq ſeptiers de Paris, & par conſéquent fort inférieure à celle qu'on dépouille ſur nos terres communes.

reposé. M. Pride, tout en m'instruisant de ces détails, me faisoit espérer du beau tems pour le lendemain. Je me couchai, fort content de lui & de ses pronostics; cependant le matin lorsque je m'éveillai, je vis la terre déja toute blanche, & la neige qui continuoit de tomber en abondance, mêlée de frimats & de verglas. Quel parti prendre en pareille circonstance? Celui auquel je me décidai sans consulter, ce fut de continuer mon voyage comme s'il faisoit beau, & seulement de déjeûner un peu plus fort que je n'aurois fait sans cela. Ce qui me fit le plus de peine, c'est que la neige, ou plutôt la menue grêle qui me donnoit dans les yeux, m'empêchoit de voir le pays. Autant que j'en pus juger, je le trouvai beau & bien cultivé. Après avoir fait à-peu-près dix milles, je traversai le township de *Strasbour*, que les habitans du pays appellent *Strattsborough*. Ce township a cinq ou six milles de long, & cependant les maisons n'y sont pas éloignées les unes des autres. Comme j'en remarquois une assez jolie, le propriétaire en sortit, sans doute par curiosité, & me demanda en françois si je voulois descendre de

cheval, entrer dans sa maison & dîner avec lui. Rien n'est plus séduisant, par le mauvais tems, qu'une pareille proposition; mais aussi rien n'est plus cruel, quand on s'est mis à l'abri, que de quitter une seconde fois le coin du feu pour s'exposer de nouveau au froid & à la neige. Je refusai donc le dîner que ce galant homme m'offroit, mais je ne refusai pas de répondre à plusieurs questions qu'il me fit. A mon tour, je lui demandai s'il n'avoit pas vu passer quelques Officiers françois; je voulois parler du Vicomte de Noailles, du Comte de Damas & du Chevalier de Mauduit qui, menant avec eux trois ou quatre domestiques & six ou sept chevaux, pouvoient avoir été remarqués sur le chemin. Mon Hollandois, car j'ai su depuis qu'il s'appelloit M. le Roy, qu'il étoit négociant hollandois, né en Europe, & connoissant la France où il a habité quelque tems; mon Hollandois répondit donc en homme qui connoît la France & qui parle françois : *Monsieur, il est très véritable que M. le Prince de Conty il a passé hier soir, avec deux autres Officiers allant à Albany.* Je n'ay pas bien su si c'étoit au Vicomte

de Noailles, ou au Comte de Damas que je devois faire hommage de la Principauté; mais comme ils ſont tous deux mes couſins, je répondis en toute vérité, que mon couſin ayant voulu prendre l'avance, j'étois bien aiſe de ſavoir à quelle heure il avoit paſſé & quand je pourrois le joindre; de ſorte que ſi M. le Roi a été, comme je n'en doute pas, conſulter ſon almanach, il aura conclu que j'étois le Duc d'Orléans ou le Duc de Chartres; ce qui étoit d'autant plus vraiſemblable, que j'avois neuf chevaux avec moi, tandis que le Prince de Conty, beaucoup plus éloigné de la Couronne, n'en avoit que ſept.

A peine eſt-on ſorti de Strasbour, qu'on entre dans le township de *Rhynbeck*. Il eſt inutile de faire remarquer que tous ces noms décelent une origine allemande. A *Rhynbeck*, perſonne ne ſortit de ſa maiſon pour me prier à dîner; mais cette neige mêlée de grêle étoit ſi froide, & j'étois tellement fatigué de ſoutenir mon cheval ſur le verglas, que je me ſerois toujours arrêté dans cet endroit, quand même je n'y aurois pas été invité par la belle apparence de l'auberge appellée *Tho-*

ma's-inn. Il n'étoit cependant que deux heures & demie ; mais voyant que j'avois déja fait vingt-trois milles, que la maison étoit bonne, le feu bien allumé, l'hôte un grand homme de bonne mine, chasseur, maquignon, & disposé à causer, je me décidai, selon l'expression angloise, à *depenser* là tout le reste de ma journée. Voici tout ce que j'ai tiré de plus intéressant de ma conversation avec M. Thomas. En tems de paix, il faisoit un grand commerce de chevaux qu'il achetoit en Canada, & qu'il envoyoit à New-York pour les faire passer aux Indes occidentales. Il est presque incroyable avec quelle facilité on fait ce commerce en hiver ; il m'a assuré qu'une fois, il n'avoit mis que quinze jours pour aller à Montréal, & en ramener soixante-quinze chevaux qu'il y avoit achetés. C'est qu'on va toujours tout droit, traversant sur la glace le lac George, & sur la neige, le désert qui est entre ce lac & Montréal. Les chevaux du Canada marchent aisément dix-huit ou vingt heures par jour, & deux ou trois hommes montés suffisent pour en chasser une centaine devant eux. » C'est moi, ajouta M. Thomas, qui ai fait

ou

ou plutôt qui ai rétabli la fortune de ce coquin d'Arnold. Il avoit mal conduit ses affaires dans le petit commerce qu'il faisoit à New-Haven; je lui persuadai d'acheter des chevaux en Canada, & de les aller vendre lui-même à la Jamaïque. Cette seule spéculation a suffi pour payer ses dettes & le remettre à flot ». Après avoir parlé commerce, nous parlâmes agriculture : il me dit qu'aux environs de Rhynbeck la terre étoit d'une extrême fécondité, & que pour un boisseau de bled qu'il semoit, il en recueilloit trente & quarante. Le bled est si abondant qu'on ne se donne par la peine de le séyer, & qu'on le fauche comme le foin. Quelques chiens de belle race qui alloient & venoient, réveillerent ma passion pour la chasse. Je demandai à M. Thomas quel usage il en faisoit; il me dit qu'il s'en servoit seulement pour chasser le renard; que les chevreuils, les cerfs & les ours étoient assez communs dans le pays, mais qu'on ne les tuoit gueres qu'en hiver, soit en suivant leurs traces sur la neige, soit en traquant les bois. Toute conversation américaine doit finir par la politique. Celle de M. Thomas étoit un peu équi-

voque ; il étoit trop riche, & il se plaignoit trop des fournitures de farine qu'il faisoit à l'armée pour me paroître bon Whigh. Cependant il se donnoit pour tel ; mais j'observai qu'il étoit très-attaché à une opinion que j'ai trouvé répandue dans tout l'État de New-York ; c'est qu'il n'est point d'expédition plus utile & plus facile que la conquête du Canada. On ne peut pas se figurer l'ardeur qu'ont encore tous les habitans du nord pour recommencer cette entreprise. La raison en est que leur pays est si fécond & si heureusement placé pour le commerce, qu'ils sont sûrs de devenir très riches dès qu'il n'auront plus rien à craindre des Sauvages ; or les Sauvages ne sont redoutables que parce qu'ils sont soutenus & animés par les Anglois.

Le 23 je partis de Thomas-inn à huit heures du matin, & je voyageai pendant trois heures, toujours dans le district de *Livingston* (1). Le chemin étoit beau, & le pays riche & bien cultivé. On traverse plusieurs hameaux assez considerables ; les

(1) *Livingston's mannor.*

maiſons en ſont belles & propres, & tout y annonce la proſpérité. En ſortant de ce diſtrict on entre dans celui de *Claverack*, alors on deſcend les montagnes, & on ſe rapproche de la riviere d'Hudſon. Une creek qu'on paſſe bientôt après, porte auſſi le nom de Claverack, & va ſe perdre dans l'Hudſon où elle ne tarde par à ſe jetter. Dès que vous avez paſſé cette creek, un immenſe rocher qui traverſe la direction du chemin, vous oblige de tourner tout court à droite pour gagner le meeting du Claverack, & pourſuivre enſuite votre route vers Albany. Ce rocher ou cette chaîne de rochers mérite toute l'attention des naturaliſtes. Sa longueur eſt d'environ trois milles. Comme je ne l'ai pas traverſé, je n'en connois point la largeur, mais du côté du ſud l'eſcarpement eſt tel qu'il ne peut être attribué qu'à un éboulement produit par une forte ſecouſſe. Cependant on ne trouve ni dans l'eſpace qui eſt entre ce rocher & la petite riviere, ni ſur l'autre rive de cette riviere, aucune correſpondance qui annonce une ſéparation accidentelle. Son flanc preſque découvert offre des couches paralelles, quoique rare-

ment horiſontales, qui me firent conjecturer qu'il étoit de nature calcaire; je l'eſſayai à l'eau forte, & ma conjecture ſe trouva juſte. Mais ce qui me frappa le plus, c'eſt la force & la beauté des arbres qui ſont nés dans ſon ſein, & dont les tiges ſortent des fentes que les écartemens ont produites. Il faut examiner ces arbres de près pour ſe perſuader qu'ils aient pu croître & s'élever ainſi, ſans avoir un pouce de terre pour nourrir leurs racines. On en voit pluſieurs ſortir horiſontalement, puis s'élever tout-à-coup dans une direction verticale. Quelques-uns ont leur racine abſolument à découvert, ce qui prouve que leur naiſſance eſt antérieure à la cataſtrophe, quelle qu'elle ſoit, qu'on ne peut s'empêcher d'admettre. Ces racines ont les directions les plus bizarres qu'on puiſſe s'imaginer; elles reſſemblent à des ſerpens qui rampent parmi les ruines d'un immenſe édifice. La plupart des arbres dont j'ai parlé, ſont des ſapins de l'eſpece de ceux que les Anglois appellent *hemlok*; mais ils ſont mêlés d'autres arbres, que j'ai jugé être des noyers & des bois blancs. Je dois avertir que cette conjecture ne mérite pas beaucoup de

confiance, parce que je n'ai pas vu les feuilles, & que je ne me connois pas aſſez en arbres pour les diſtinguer à leurs branches & à leur ſtructure.

Claverack eſt un township aſſez conſidérable & qui s'étend très loin. Il faut, après en être ſorti, traverſer quelques bois pour arriver aux premieres maiſons de *Kinderhook*. Je trouvai dans ces bois de nouveaux *improvemens* & pluſieurs *lug-hutts* (1); mais m'étant approché d'une de ces huttes, j'appris avec regret que la famille qui l'habitoit y étoit établie depuis longtems, & n'avoit pas encore ſongé à ſe bâtir une meilleure maiſon; choſe rare en Amérique, & qui n'a guere d'exemple que dans les établiſſemens des Hollandois, car ce peuple eſt plus économe qu'induſtrieux, & cherche plutôt à amaſſer de l'argent qu'à augmenter ſon bien-être. Lorſqu'on eſt arrivé au premier hameau de Kinderhook, il faut faire un long détour ſur la droite pour gagner le *Meeting-houſe*, qui eſt au centre de ce qu'on peut appeller proprement la ville de

(1) Huttes faites avec des troncs d'arbres. *Lug* ſignifie *tronc d'arbre; piece de bois.*

Kinderhook, Là, on passe un ruisseau assez considérable, & ensuite on peut choisir entre trois ou quatre auberges; mais la meilleure est celle qui est tenue par M. *Van Burragh.* La préférence qu'on donne à celle-ci ne fait pas honneur aux autres : c'est une maison très petite, tenue par deux jeunes gens de famille hollandoise; ils sont honnêtes & serviables, & on n'est pas mal chez eux, pour peu qu'on ne soit point difficile. J'aurois eu mauvaise grace de l'être ce jour là; car pendant toute la journée, j'avois essuyé la neige, la grêle & le verglas, & tout foyer étoit un asile agréable pour moi.

C'étoit une grande question de savoir où je passerois le lendemain la riviere du nord : elle n'étoit, disoit-on, ni assez prise pour qu'on pût la traverser sur la glace, ni assez dégagée des glaçons pour qu'on pût la passer en bateau. Prevenu de ces obstacles, je partis de bonne heure le 24, afin d'avoir le tems de chercher l'endroit où le passage seroit le plus aisé. Je n'avois que vingt milles à faire pour arriver à Albany; de sorte qu'après avoir toujours voyagé dans une forêt de

ſapins, je me trouvai vers une heure après-midi, ſur les bords de l'*Hudſon*. La vallée où coule cette riviere, & la ville d'Albany, qui eſt bâtie en amphithéatre ſur la rive de l'oueſt, auroient offert un coup-d'œil très agréable, ſi la neige ne l'avoit pas un peu défiguré. Une belle maiſon, bâtie à mi-côte vis-à-vis le Ferry, ſemble appeller les regards, & inviter les étrangers à deſcendre chez le Général *Schuyler*, qui en eſt le propriétaire & qui en a été l'architecte. Je lui étois adreſſé & recommandé de tous côtés, mais particuliérement par le Général Washington & par Madame Carter. D'ailleurs, j'avois pris rendez-vous avec le Colonel Hamilton, qui venoit d'épouſer une de ſes filles (1);

(1) Le Colonel Hamilton eſt ſi connu de tous ceux qui ont eu quelque rapport avec l'Amérique, qu'il ſeroit inutile de le déſigner ici plus particuliérement, ſi ce Journal, deſtiné enfin à la publicité, ne devoit pas tomber dans les mains de pluſieurs lecteurs qui ont ignoré, ou oublié différens détails relatifs à cette révolution, pour laquelle leur intérêt peut encore ſe réveiller. On dira donc, que le Colonel Hamilon, né à Sainte-Croix, & depuis quelque tems établi en Amérique, ſe deſtinoit à la profeſſion des Loix, & avoit à peine achevé ſes études, lorſque le Général Washington, inſtruit comme tous les grands-hommes, à découvrir les talens & à les employer, le fit à-la-fois ſon Aide-de-Camp & ſon Secrétaire, place auſſi éminente

enfin, j'étois précédé par le Vicomte de Noailles, & le Comte de Damas, que je ſavois être arrivés de la veille. La ſeule difficulté conſiſtoit donc à paſſer la riviere. Tandis que la barque approchoit péniblement à travers les glaçons qu'il falloit rompre à meſure qu'elle avançoit, M. Linch, à qui un bon dîner n'eſt par indifférent, contemploit la maiſon du Général Schuyler, & me diſoit : *Je ſuis sûr que le Vicomte & Damas ſont à préſent à table, où ils font bonne chere & en bonne compagnie, pendant que nous ſommes là à nous morfondre, eſpérant à peine de gagner ce ſoir quelque triſte auberge.* Je partageois un peu ſon anxiété; cependant je me divertiſſois à l'aſſurer

---

qu'importante dans l'armée américaine. Dès lors la correſpondance avec les François, dont il parle & écrit parfaitement bien la langue, les détails de toute eſpece, politiques & militaires dont il fut chargé, développerent les talens que le Général avoit ſu appercevoir & mettre en activité, tandis que le jeune militaire juſtifioit par une prudence & un ſecret encore plus au-deſſus de ſon âge que ſes lumieres, la confiance dont il ſe trouvoit honoré. Il avoit toujours continué de ſervir en cette qualité, lorſqu'en 1781, deſirant de ſe diſtinguer dans le commandement des troupes, comme dans les autres fonctions qu'il avoit exercées, il prit celui d'un bataillon d'infanterie légere. C'eſt à la tête de ce bataillon que,

qu'on nous avoit apperçu des fenêtres, que j'avois même diſtingué le Vicomte de Noailles qui nous regardoit avec une lunette d'approche, & qu'il alloit envoyer nous prendre au ſortir du bateau pour nous conduire dans cette bonne maiſon, où nous trouverions un diner tout prêt : je prétendois même qu'un traîneau que j'avois vu deſcendre vers la riviere, nous étoit deſtiné. Jamais conjecture n'avoit été plus juſte. La premiere perſonne que nous vîmes ſur le rivage, étoit le Chevalier de Mauduit, qui nous attendoit avec le traîneau du Général; nous y entrâmes auſſi-tot, & dans un inſtant nous nous trouvâmes dans un beau ſalon,

---

conjointement avec M. de Gimat, il emporta au ſiége d'York, une des redoutes des ennemis. On ſera peut-être ſurpris d'apprendre que l'année d'après, la paix n'étant pas encore faite, M. Hamilton devint Avocat, & enſuite Membre du Congrès. L'explication de cette énigme, c'eſt que, la guerre étant alors regardée comme terminée, il falloit que M. Hamilton ſongeât à ſa fortune, qui étoit peu conſidérable. Or l'état de *Lawer*, qui comprend celui d'Avocat, de Procureur & de Notaire, eſt non ſeulement le plus conſidéré en Amérique, mais auſſi le plus lucratif; & il n'eſt pas douteux qu'avec tant de talens & de connoiſſances, M. Hamilton ne ſoit, en tems de paix comme en tems de guerre, un des citoyens les plus conſidérés dans ſa nouvelle patrie. Il habite maintenant à New-York.

auprès d'un bon feu, avec M. Schuyler, sa femme & ses filles. Pendant que nous nous chauffions, on servoit le diner, auquel chacun fit honneur, ainsi qu'au vin de Madere qui étoit excellent, & qui acheva de nous faire oublier la rigueur de la saison & la fatigue du voyage.

La famille du Général Schuyler étoit composée de Madame Hamilton, sa seconde fille, dont la figure est douce & agréable; de Miss Peggy Schuyler, dont les traits sont animés & piquans; d'une autre fille charmante, âgée seulement de huit ans, & de trois garçons, dont l'aîné a quinze ans, & qui sont les plus beaux enfans qu'on puisse voir. Pour lui, c'est un homme de cinquante ans à-peu-près, mais déja infirme & sujet à la goutte. Sa fortune est très considérable, & elle le deviendra encore davantage, car il possede une immense étendue de terre; mais ses talens & ses connoissances lui donnent un crédit encore plus assuré que ses richesses. Il a servi dans la guerre du Canada, avec le Géneral *Amherst* en qualité de *Deputy Quarter Master general* c'est-à-dire comme Aide Maré-

chal-Général des logis. Dès lors il se fit connoître & distinguer ; il fut très utile aux Anglois, & on le fit venir à Londres après la paix, pour arrêter les comptes de toutes les fournitures faites par les Américains. Son mariage avec Mademoiselle de *Ranselear*, riche héritiere de la famille qui a donné son nom à un district, ou plutôt à une province entiere, augmenta encore son crédit & son influence ; de sorte qu'il n'est pas étonnant que dès le commencement de la guerre, il ait été élevé au rang de Major-Général, & chargé du commandement des troupes sur la frontiere du Canada. C'est en cette qualité, qu'en *1777*, il eut commission de s'opposer aux progrès du Général Burgoyne ; mais ayant reçu du Congrès des ordres directement contraires à son opinion, sans avoir été pourvu d'aucun des moyens nécessaires pour les exécuter, il se vit obligé d'évacuer Ticonderoga, & de se replier sur la riviere d'Hudson. Ces mesures sages en elles-mêmes, ayant été mal interprêtées dans un moment d'humeur & d'inquiétude, il fut mis au Conseil de guerre, ainsi que le Général Sinclair, qui commandoit

ſous lui. Quelque tems après, ils furent *acquittés honorablement.* Sinclair reprit ſa place dans l'armée ; mais le Général Schuyler, juſtement offenſé, voulut des réparations plus authentiques, & réclama ſon rang qui, depuis cet événement, lui étoit diſputé par deux ou trois Généraux du même grade. Cette affaire n'ayant pu s'arranger, il s'eſt abſtenu de joindre l'armée; mais il n'a pas diſcontinué de ſervir ſa patrie. Élu Membre du Congrès l'année ſuivante, il partagea un moment avec M. Lawrens les ſuffrages pour la préſidence. Depuis il a toujours eu la confiance du gouvernement & du Général Washington, qui maintenant le font rechercher, & le preſſent d'accepter la place de Secretaire d'État de la guerre.

Tandis que nous étions dans cet excellent aſyle, le tems reſtoit toujours douteux, entre la gelée & le dégel; il y avoit peu de neige ſur la terre, & il étoit vraiſemblable qu'il ne tarderoit pas à en tomber davantage. Le conſeil des voyageurs aſſemblé, il leur parut à propos de ne pas différer leur départ pour Saratoga. Le Général Schuyler nous offrit la maiſon qu'il poſſede dans ce lieu

même dont il eſt propriétaire ; mais il ne pouvoit nous ſervir de guide, parce qu'il étoit indiſpoſé, & qu'il craignoit une attaque de goutte. Il nous propoſoit de nour donner un Officier intelligent pour nous conduire ſur les différens champs de bataille, tandis que ſon fils iroit devant, faire préparer les logis. On pouvoit encore voyager à cheval, & on nous fourniſſoit des chevaux du pays pour remplacer les nôtres qui étoient fatigués, & dont une paraie étoit même reſtée de l'autre côté de la riviere. Tous ces arrangemens ayant été acceptés, on nous donna des traîneaux pour nous conduire à la ville. En arrivant, nous allâmes voir le Brigadier-Général Clinton, à qui je remis mes lettres de recommandation. C'eſt un honnête homme, mais dont les talens ſont peu diſtingués, & qui n'eſt employé que par conſidération pour le Gouverneur ſon frere. Il fit commander tout de ſuite des chexaux pour notre voyage, & le major *Poppam*, ſon Aide de-Camp, Officier aimable & intelligent, fut chargé de nous acconpagner. Celui-ci devoit prendre avec lui le Major *Greme*, qui connoît parfaitement le ter-

rein, & qui a servi dans l'armée du Général Gates.

Toutes nos mesures étant bien prises, nous nous retirâmes chacun chez nous, c'est-à-dire le Vicomte de Noailles & ses deux compagnons dans une auberge, tenue par un François nommé *Louis*, & moi dans celle d'un Américain, appellé *Bennissens*. A la pointe du jour, le thé se trouva prêt, & toute la caravane rassemblée chez moi; mais il tomboit une neige fondue qui ne nous préparoit pas une promenade agréable. Nous espérâmes que ce seroit un vrai dégel, & nous nous mîmes en chemin. Cependant la neige s'épaississoit de plus en plus, & la terre en étoit déja couverte à six pouces de hauteur, lorsque nous arrivâmes au confluent de la riviere des *Mohawks* & de celle d'Hudson. Là on a le choix de deux chemins différens qui conduisent à Saratoga: l'un vous oblige à traverser la riviere d'Hudson, pour en suivre quelque tems la rive gauche, & la repasser encore une fois près de *Half-moon*; l'autre vous fait remonter la riviere des Mohawks jusqu'au dessus de la *Cataracte*; alors on passe cette riviere, & on traverse les bois pour se rendre à *Stillwater*. Quand

je n'aurois pas trouvé de la difficulté à passer la riviere du nord qui charioit des glaçons, j'aurois préféré de prendre l'autre chemin, pour voir la cascade de *Cohos*, qui est une des merveilles de l'Amérique. Avant de m'éloigner de la riviere d'Hudson, je remarquai une île, qui partageant son lit, offre une position très avantageuse pour établir des batteries, & en défendre la navigation. Les deux Majors à qui je fis part de cette observation, me dirent qu'on avoit négligé ce point de défense, parce qu'il y en avoit un meilleur un peu au dessus, à l'extrêmité d'une des trois branches dans lesquelles la riviere des Mohawks se divise en se jettant dans l'Hudson. Ils ajouterent qu'on s'étoit même contenté de reconnoître cette derniere position; celle qu'on avoit commencé à fortifier encore plus haut, étant suffisante pour arrêter l'ennemi. Ainsi plus on examine le pays, plus on se persuade que l'entreprise de Burgoyne étoit extravagante, & devoit échouer tôt ou tard, indépendamment des combats qui en ont décidé.

Le confluent des deux rivieres est à six milles au nord d'Albany: lorsque nous en eûmes fait deux

vers l'oueſt en cheminant dans les bois, nous commençâmes à entendre un bruit ſourd, qui augmenta toujours juſqu'au moment où nous apperçûmes *Cohos-fall.* Cette cataracte a pour étendue la largeur de la riviere, c'eſt-à-dire près de deux cens toiſes. C'eſt une vaſte nappe d'eau, dont la hauteur eſt de 76 pieds anglois. Dans cet endroit, la riviere eſt reſſerrée entre deux eſcarpemens formés par la pente des montagnes; ces eſcarpemens ſont couverts d'une terre auſſi noire que la mine de fer, & ſur laquelle il ne croît que des ſapins & des cyprès. Le cours de la riviere eſt droit, avant & après la chûte, & les rochers qui forment cette caſcade ſont a-peu-près de niveau; mais leur figure irréguliere tourmente l'eau tandis qu'elle ſe précipite, & forme pluſieurs accidens bizarres & pittoreſques. Ce tableau étoit rendu plus terrible encore par la neige qui couvroit les sapins, & dont l'éclat donnoit une couleur noire à l'eau qui couloit tranquillement, & une couleur jaune à celle qui ſe précipitoit avec fracas.

Après avoir raſſaſié nos yeux de ce ſpectacle impoſant

imposant, nous marchâmes encore un mille pour gagner le ferry où nous espérions passer la riviere; mais en y arrivant nous trouvâmes que le bateau étoit tellement engagé dans la glace & dans la neige, quil n'y avoit pas moyen de s'en servir. On nous assura qu'on avoit passé, le matin même, à un ferry qui est à deux mille plus haut; nous y allâmes tout de suite, résolus de poursuivre notre chemin, quoique la neige eût encore redoublé & que le froid & l'humidité nous eussent déjà à moitié transis. Les bateliers de ce nouveau ferry, nous firent bien quelques objections sur le mauvais tems, & sur le peu de capacité de leur bateau, qui ne leur permettoit pas de passer plus de trois chevaux à la fois; mais cette difficulté ne nous arrêta pas, & il fut convenu seulement qu'on feroit plusieurs voyages. On essaya d'abord de passer mon valet de chambre avec trois chevaux : j'attendois au coin du feu que mon tour arrivât, lorsqu'on vint me dire que le bateau regagnoit le rivage, non sans peine, & que le courant avoit pensé l'entraîner vers la cataracte. Il fallut se soumettre à notre destinée, qui ne

vouloit pas encore nous permettre de remplir l'objet de notre voyage. Là je montrai une magnanimité qni m'attira l'estime de toute la compagnie : en effet, tandis qu'on juroit, qu'on s'impatientoit & qu'on étoit incertain du parti qu'on prendroit, je donnai avec sérénité le signal de la retraite, & je ne m'occupai plus que du souper, pour lequel je fis sur le champ les dispositions les plus sages. L'aubergiste du Vicomte de Noailles étant François, & par conséquent meilleur cuisinier, ou tout au moins plus actif que le mien, il fut décidé que ce seroit lui qui nous feroit à souper : on choisit le cavalier le mieux monté de la troupe, & il fut expédié sur le champ pour donner les ordres nécessaires; nous le suivîmes au bout d'une demi-heure & nous arrivâmes à nuit fermante, pour nous mettre à table un quart d'heure après. Ainsi se passa la journée du 25, qui ne fut pas agréable jusqu'à l'heure du souper, mais qui le devint ensuite; car de quelles contradictions ne se console-t'on pas avec un bon feu, un bon souper & une bonne compagnie ?

Le 26 les rivieres n'étant pas encore prises,

ni les chemins assez durcis, pour faire un long voyage en traîneau, je résolus de rester à Albany. Ma matinée fut employée à rédiger quelques notes, & cette occupation ne fut interrompue que par une visite du Colonel Hamilton. Il nous dit que Madame Schuyler étoit un peu indisposée; mais que le Général n'en seroit pas moins empressé de nous recevoir chez lui dans la soirée. En effet il nous envoya ses traîneaux à l'entrée de la nuit. Nous le trouvâmes dans son sallon avec M. & Madame Hamilton. La conversation s'engagea bientôt entre le Général, le Vicomte de Noailles & moi. Nous avions déja parlé l'avant-veille de quelques faits assez importans relatifs aux campagnes du nord, sur lesquels nous avions demandé quelques éclaircissemens. M. Schuyler n'avoit pas paru moins empressé de nous les donner. Il est assez communicatif, & il a raison de l'être, sa conversation est aimable & facile; il sait bien ce dont il parle, & parle bien de ce qu'il fait. Pour mieux répondre à nos questions, il nous proposa de nous fair lire sa correspondance politique & militaire avec le Général Washington;

nous l'acceptâmes avec grand plaisir, & laissant le reste de la compagnie avec M. & Madame Hamilton, nous passâmes dans une autre piece. Le Général ayant ouvert son porte-feuille, nous nous partageâmes, le Vicomte & moi, différens manuscrits, qui renfermoient plus de soixante pages de petite écriture sur papier à la Telliere. La premiere dépêche que je lus, étoit une lettre qu'il écrivit au Général Washington, au mois de Novembre 1777 : elle renfermoit un plan d'attaque sur le Canada, & voici ce qui en avoit donné l'idée : Deux Officiers anglois, après avoir été faits prisonniers avec l'armée de Burgoyne, avoient obtenu la permission de retourner en Canada sur leur parole, & en chemin ils s'étoient arrêtés à Saratoga, chez le Général Schuyler. La conversation, comme on peut le croire aisément, tomba bientôt sur ce grand événement dont l'impression étoit encore récente. L'un de ces Officiers étant attaché au Général Burgoyne, inculpa le Gouverneur *Guy Carleton*, & l'accusa d'avoir gardé trop de troupes en Canada ; l'autre soutint qu'il n'en avoit pas même conservé assez pour la défense

du pays. De l'assertion on en vint aux preuves, & ces preuves ne pouvoient être autre chose qu'un détail exact des troupes qui restoient alors en Canada, & de la maniere dont elles étoient placées. Le Général Schuyler étoit attentif, & faisoit son profit de la dispute. Il apprit ainsi que le Canada étoit véritablement compromis; en conséquence, il proposa au Général Washington de reprendre Ticonderoga, en cas que ce poste ne fût pas abandonné, comme il l'a été effectivement, & de se porter ensuite jusqu'à Montreal. Ce plan est très bien fait & montre une grande connoissance du local. Ce qui m'a paru le plus digne d'attention, c'est l'immensité des ressources qu'on peut trouver dans le pays pour une expédition d'hiver, & l'extrême facilité avec laquelle une armée peut avancer rapidement, au moyen des traîneaux qui portent les vivres & les munitions, & mêmes les soldats malades & éclopés. En un mois de tems, il est possible de rassembler, entre la riviere d'Hudson & celle du Connecticut, quinze cens traîneaux, deux mille chevaux & autant de bœufs : ces derniers peuvent être ferrés à

glace comme les chevaux ; ils servent à tirer les traîneaux chargés de provisions, & à mesure que celles-ci s'épuisent, ou qu'ils commencent à se fatiguer, on les tue pour la nourriture de l'armée. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ces expéditions soient aussi penibles pour les soldats qu'on a coutume de se le figurer : avec une chaussure & un habillement convenable, qu'il étoit aisé de se procurer lorsque les finances & les moyens du pays n'étoient pas épuisés, ils supportent très bien la fatigue des longues marches ; & comme ils passent toujours la nuit dans les bois, ils font aisément des abris & allument de grands feux, près desquels ils dorment mieux que sous des tentes. On doit observer que si le froid est rigoureux dans ces contrées, ce froid est toujours sec, & qu'il est plus aisé de s'en garantir que de la pluie & de l'humidité,

Le Général Schuyler ne reçut pas de réponse à cette lettre, & il n'a jamais su à qui en étoit la faute. Cependant M. de la Fayette vint à Albany au mois de Janvier pour préparer & commander une expédition semblable à celle qui avoit été pro-

poſée ; il montra ſes inſtructions au Général Schuyler qui reconnut tout ſon plan, dont il ſuppoſe que quelqu'autre avoit voulu ſe faire honneur ; mais comme aucun ordre n'étoit arrivé, il n'avoit fait aucun préparatif. On n'en avoit pas fait davantage du côté du Connecticut ; de ſorte que M. de la Fayette, quelqu'agréable que fût pour lui cette expédition, eut aſſez de raiſon & d'attachement aux intérêts de l'Amérique, pour en faire voir les difficultés & en détourner le Congrès.

L'hiver ſuivant, après l'évacuation de Philadelphie & l'affaire de Montmouth, le Général Washington, toujours plus occupé de mettre un terme au malheur de ſa patrie que de prolonger le rôle brillant qu'il joue en Amérique, écrivit à M. Schuyler pour le conſulter ſur une expédition en Canada, & ſur les moyens de la faire avec ſuccès. En réponſe à cette lettre, celui-ci envoya un mémoire parfaitement conçu & très bien écrit, par lequel il propoſe trois plans différens. Le premier eſt de raſſembler ſes forces près des ſources du Connecticut, dans un endroit qu'on appelle *Coos* ; de-là il n'y a qu'un portage aſſez court pour gagner les rivieres

qui tombent dans le fleuve Saint-Laurent, au-dessous du lac Saint-Pierre & près de Quebec. Mais ce plan feroit difficile à exécuter, parce que les moyens ne font pas très abondans fur la riviere de Connecticut, & qu'on trouveroit de grandes difficultés à en approcher ceux qui fe trouvent fur la riviere d'Hudfon & fur celles des Mohawks; fans compter qu'on porteroit ainfi l'attaque dans le fein des forces angloifes, & trop près de la mer dont elles tirent leur fecours. Le fecond projet eft de remonter la riviere des Mohawks, de s'embarquer enfuite fur le lac *Oneida*, & de traverfer le lac *Ontario* pour aller vers l'oueft affiéger *Niagara*; puis retourner fur fes pas, defcendre le fleuve, & attaquer Montréal par le nord. Le Général Schuyler y trouve deux grands inconvéniens; l'un eft le long circuit qu'on feroit obligé de faire, & qui donneroit le tems aux Anglois de raffembler leurs troupes au point de l'attaque; l'autre eft l'impoffibilité de leur donner le change en les menaçant du côté du lac Champlain & de *Sorel*, puifque les préparatifs fur la riviere des Mohawks & à l'oueft de l'Hudfon ne pourroient manquer de déceler tout le fyftême

de la campagne. C'eſt donc par le lac Champlain & pendant l'hiver, que le Général Schuyler voudroit marcher ſur Montréal; mais y marcher directement, laiſſant le fort *Saint-Jean* ſur la droite, & remettant au printems l'attaque de ce poſte, dont on ne s'aſſureroit qu'après s'être emparé de l'île de Montréal & de tout le *pays d'en haut* : alors il ſeroit aiſé de maſquer ſon véritable objet, parce qu'on peut aſſembler ſes moyens ſur les deux rivieres d'Hudſon, & de Connecticut; le reverſement de l'une à l'autre étant aſſez facile. Ainſi l'ennemi auroit à craindre à la fois pour Quebec, pour Saint-Jean, & pour Montreal. Dans cette ſuppoſition, il y a apparence qu'ils ſacrifieroient plutôt Montréal. Là on pourroit former un établiſſement avantageux, & ſe préparer à l'attaque de Quebec: mais, en cas qu'on fût obligé d'y renoncer, la retraite ſeroit toujours facile par le *Beaver-hunting-place* (1), & par le lac Champlain.

---

(1) Proprement *le lieu où l'on chaſſe les caſtors*. C'eſt le nom qu'on donne, dans les cartes angloiſes, aux déſerts qui ſont ſitués entre le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent & les lacs George & Champlain & la riviere de Sorel.

Tel eſt l'objet de cette longue dépêche que je lus avec beaucoup d'attention & avec beaucoup de plaiſir, & dont j'eſſaye de donner quelqu'idée, perſuadé que cet article de mon Journal ne ſera pas dénué d'intérêt pour les militaires; les autres pourront faire diviſion à l'ennui qu'il leur cauſera, en regardant la carte & parcourant des yeux l'immenſe pays que ces projets embraſſent.

A la lecture de ce mémoire ſuccéda celle de la reponſe que fit le Général Washington. Il y témoigne la plus grande confiance au Général Schuyler; enſuite il entre en diſcuſſion avec lui, & propoſe ſes réflexions avec une modeſtie auſſi aimable qu'eſtimable. Il penſe que l'expédition du lac Ontario eſt peut-être rejettée trop légerement; qu'il lui ſeroit facile de favoriſer l'attaque de Niagara, par une diverſion qu'il opéreroit ſur le lac *Erie*, en faiſant marcher les troupes de Virginie du côté de l'*Ohio* & du fort *Pitt's bourg*: il demande s'il ne ſeroit pas poſſible de conſtruire les bateaux ſur la riviere d'Hudſon, & de les tranſporter enſuite ſur des charriots juſqu'à celle des Mohawks. On voit que ſon objet eſt de lever une des principales

objections que j'ai rapportées; celle que les préparatifs de cette expédition en décéleroient trop le véritable but. Tous les autres points ſont diſcutés avec ſageſſe & préciſion; ce qui inſpire encore plus de curioſité & d'intérêt pour la replique du Général Schuyler. Celle-ci eſt digne & de l'importance de l'objet, & du grand homme auquel elle eſt adreſſée. M. Schuyler perſiſte dans ſon opinion; & toujours attaché à ſon projet d'attaque par le lac Champlain, il prouve que ce projet peut s'exécuter en été comme en hiver. Tout dépend, ſelon lui, d'avoir la ſupériorité navale. Il penſe qu'on peut aiſément l'obtenir en conſtruiſant des vaiſſeaux plus grands que ceux des Anglois, & il eſt perſuadé que deux vaiſſeaux de cinquante canons ſuffiroient pour l'aſſurer. C'eſt à tort, ajoute-t-il, qu'on craint la navigation des lacs, & qu'on n'oſe pas leur confier de gros navires. Sur tous ces objets il parle en homme entreprenant, mais inſtruit & capable d'exécuter ce qu'il propoſe. Je terminai cette ſéance par la lecture d'un projet de campagne contre les ſauvages, différent de celui qui fut adopté par le Congrès en 1779, & dont l'exé-

cution fut confiée au Général Sullivan. Suivant le premier, cinq cens hommes seulement auroient marché par *Vioming* & *Tioga*, tandis que le reste de l'armée auroit débouché par le haut de la riviere des Mahawks, & se seroit porté sur le lac *Oneida* pour prendre les sauvages par les derrieres, & leur couper la retraite sur le lac Ontario; ce qui m'a paru beaucoup plus raisonnable, parce que de cette façon on remplissoit le double objet de détruire les sauvages, & d'éviter au principal corps de l'armée une longue & pénible marche à travers le *Great-swamp*, ou le grand marais de Vioming.

Pour entendre tout ceci, il faut se rappeller qu'en 1779, le Congrès voyant les ennemis confinés à New-York & à Rhode-Island, pensa qu'il pourroit épargner un corps de troupes de trois à quatre mille hommes, pour l'envoyer contre les cinq nations dont on avoit éprouvé mille cruautés. On espéroit les enlever ou les détruire, & soulager ainsi tout le pays qui est entre la *Susquehannah* & la *Delaware*. Le Général Sullivan, après avoir pris toutes sortes de précautions pour assurer la subsistance & conserver la santé de ses soldats, fit

une marche très longue & très savante, poussa les sauvages devant lui, & brûla leurs villages & leurs récoltes. Mais ce fut là tout le fruit de son expédition : en effet il ne put parvenir à les couper, le corps du Général Clinton qui avoit débouché par la riviere des Mohawks, s'étant trouvé trop foible pour agir de lui-même, & ayant été obligé de se joindre au gros de l'armée.

Il étoit dix heures du soir lorsque j'eus fini mes lectures ; je continuai à causer avec le Général Schuyler, tandis qu'on soupoit. Il s'en falloit de beaucoup que je fusse en état de raisonner sur tous les objets qu'il avoit fait passer devant mes yeux. Je me contentai donc d'observer que toute expédition contre le Canada, qui ne seroit que partielle, & qui ne tendroit pas à la conquête, ou plutôt à la délivrance entiere de ce pays, seroit dangereuse & de peu d'effet ; parce qu'elle ne seroit fortifiée par aucun concours de la part des habitans, ceux ci ayant été trompés dans leur attente lors de l'entreprise de Montgomery, & devant craindre le ressentiment des Anglois, s'ils se montroient encore une fois trop favorables aux Américains. Je vis avec

plaisir qu'il étoit parfaitement de mon avis. Nous nous séparâmes donc très contens l'un de l'autre, & je retournai chez moi attendre ce que le tems qu'il feroit pendant la nuit, décideroit pour la journée suivante.

Le 27 au matin, apprenant que les rivieres n'étoient pas encore durcies, mais voyant que le tems étoit assez beau, quoique très froid, je voulus en profiter pour aller à *Skenectady*. C'est une ville située à quatorze milles d'Albany, sur la riviere des Mohawks. Elle inspire assez de curiosité, parce qu'elle a été bâtie dans le pays même des sauvages; qu'elle est piquetée, c'est-à-dire, entourée de hautes palissades comme leurs villages, & qu'ils y conservent même encore des habitations, lesquelles forment une espece de fauxbourg, à l'est de cette ville. Je m'avisai un peu tard de cette promenade, & il étoit déja midi lorsqu'on m'amena un traîneau; mais le Général Schuyler m'avoit assuré que je n'aurois que pour deux heures de chemin : il supposoit sans doute que mon traîneau seroit mieux attelé. Je trouvai les chemins très difficiles, & les chevaux plus difficiles encore

que les chemins; car ils ne vouloient pas tirer, & si M. de Montesquieu ne s'étoit pas décidé à prendre les rênes, & à les presser plus vivement que leur débonnaire conducteur, je crois que je serois encore dans les neiges, dont ce pays est couvert pendant six mois de l'année. Tout celui qui est entre Albany & Skenectady, n'est qu'une immence forêt de sapins que la hache n'a jamais attaqués. Ils sont élevés & robustes, mais clair semés; & comme rien ne croît sous leur ombrage, une ligne de cavalerie pourroit traverser ce bois sans se rompre ni défiler. Il étoit déja trois heures, & j'étois à demi-mort de froid lorsque j'arrivai à Skenectady. On trouve cette ville au sortir des bois, après avoir descendu une petite pente: elle est réguliérement bâtie, & elle contient cinq cens maisons en dedans de la palissade qui l'entoure. sans compter quelques habitations qui forment un fauxbourg, & le village indien qui tient à ce fauxbourg. On compte deux familles & huit habitans par maison. Au-delà de la ville, du côté de l'ouest, le pays est ouvert & la terre très fertile; elle produit beaucoup de grain, dont

on fait un grand commerce. Je descendis chez le Colonel *Glen*, Quartier-Maître-Général de ce district : c'est un homme vif & actif. Il me reçut de la maniere la plus honnête; un très bon feu, deux ou trois verres de *towdy*, me réchaufferent assez pour me mettre en état de lui faire quelques questions & de repartir ensuite, car la nuit approchoit, & le Vicomte de Noailles, chez qui je devois dîner, m'attendoit à cinq heures. Le Colonel Glen me prêta des chevaux pour retourner à Albany, & il voulut me conduire lui-même dans le village des indiens. Comme nous nous disposions à partir, un de ces sauvages entra chez lui : c'étoit un courier dépêché par leurs chasseurs; il venoit annoncer qu'un parti de cent-cinquante *Senecas* & de plusieurs Torys, s'étoit fait voir à quelques milles de Saratoga, & qu'ils avoient même enlevé un de leurs jeunes gens. Ce messager parloit très bien françois & très mal anglois : né d'un pere canadien, ou même européen, il s'étoit mêlé parmi les sauvages, & vivoit avec eux depuis vingt ans, plutôt par libertinage que par aucun autre motif. La nouvelle qu'il apportoit n'étoit

toit pas encourageante pour le voyage que je devois faire le lendemain ou le surlendemain; je n'y ajoutai pas grande foi, & j'eus raison.

Le village indien, où M. Glen me conduisit, n'est autre chose que l'assemblage de quelques misérables huttes construite dans le bois, le long du chemin d'Albany. M. Glen me fit entrer dans celle d'un sauvage *du Saut Saint-Louis*, qui avoit habité longtems à Montreal, & parloit bien françois. Ces huttes sont semblables aux barraques que nous faisons à la guerre, ou à celles qu'on construit dans les vignes & dans les vergers, lorsque les fruits sont mûrs & qu'on est obligé de les garder pendant la nuit. Deux perches & une traverse font toute la charpente; un fascinage en forme la couverture, mais cette couverture est bien doublée en dedans avec quantité d'écorces d'arbres. L'aire intérieure est un peu au-dessous du niveau du terrein: on entre par une petite porte laterale; au milieu de la hutte est le foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture qu'on laisse dans le toît. Des deux côtés du feu, on a élevé deux espece d'estrades, qui occupent la longueur de la

barraque & qui servent de lit; elles sont recouvertes de peaux de bêtes & de quelques écorces. Il y avoit dans cette hutte, outre le sauvage qui parloit françois, une *squah* (c'est le nom qu'on donne aux sauvagesses) qu'il avoit épousée en secondes noces, & qui élevoit un enfant de son premier mari; deux vieillards composoient le reste de cette famille, qui avoit l'air triste & pauvre. La *squah* étoit hideuse, comme elles le sont toutes, & son mari presque stupide; ainsi les charmes de cette société ne me firent pas oublier que la journée s'avançoit, & qu'il falloit partir. Tout ce que j'appris, tant du Colonel que des Indiens, c'est que l'Etat leur donne des rations de viande & quelquefois de farine; qu'ils possédent aussi quelques terres, où ils sement du mays, & qu'ils vont à la chasse pour avoir des peaux, qu'ils troquent contre du rum. On les envoie quelquefois à la guerre, & on se loue assez de leur bravoure & de leur fidélité. Quoiqu'ils soient soumis aux Américains, ils ont leurs Chefs auxquels on s'adresse pour faire justice, lorsqu'un Indien a commis quelques crimes. M Glen. m'a dit

qu'ils se soumettoient aux punitions qu'on leur infligeoit; mais qu'ils ne pouvoient comprendre qu'on dût les punir de mort, même pour homicide. Leur nombre est à présent de 350; il va toujours en diminuant, ainsi que celui des peuples appellés *les Cinq-Nations*. Je ne crois pas que ces cinq nations soient en état de mettre quatre mille hommes sous les armes. Les sauvages ne seroient donc pas fort à craindre par eux-mêmes, s'ils n'étoient pas soutenus par les Anglois & les Torys américains. Comme avant-garde, ils sont redoutables; comme armée, ils ne sont rien. Mais leur cruauté paroît augmenter à mesure que leurs forces diminuent : elle est telle, qu'il est impossible que les Américains consentent plus longtems à les avoir pour voisins; & qu'une conséquence nécessaire de la paix, si elle est favorable au Congrès, sera leur totale destruction, ou du moins leur exclusion de tout le pays qui est en-deçà des lacs. Ceux qui sont attachés aux Américains, & qui vivent en quelque sorte sous leurs loix, tels que les Mohawks des environs de Skenectady, & une partie des Oneidas, finiront par se civiliser &

ſe confondre avec eux. C'eſt ce que doit ſouhaiter tout homme ſenſible & raiſonnable qui, préférant les intérêts de l'humanité à ceux de ſa propre célébrité, dédaignera cet artifice ſi ſouvent employé, & toujours avec tant de ſuccès, de préconiſer l'ignorance & la pauvreté, afin de ſe faire louer dans les Palais & dans les Academies.

J'eus le tems de faire ces réflexions & bien d'autres encore, tandis que je parcourois, à la ſeule clarté de la neige, ces bois majeſtueux, où le ſilence regne pendant la nuit, & n'eſt guere troublé pendant le jour. Je n'arrivai qu'à près de huit heures chez le Vicomte de Noailles, où le ſouper, le thé & la converſation, me retinrent juſqu'à minuit. Cependant rien n'étoit decidé pour notre voyage, & les nouvelles que nous avions des rivieres n'étoient pas encore ſatisfaiſantes. Le lendemain matin, je reçus une lettre du Général Schuyler : il me mandoit qu'il avoit envoyé chez moi la veille au ſoir, qu'on lui avoit dit que j'étois allé à Skenectady & delà à Saratoga; mais qu'il étoit bien aiſe que je fuſſe revenu à Albany, parce que ſe trouvant mieux de ſa goute il comp-

toit m'accompagner le lendemain. Il me prioit de venir paſſer la ſoirée chez lui, pour décider de notre marche & de notre départ. Je répondis à cette lettre en acceptant toutes ſes propoſitions, & j'employai une partie de la matinée à me promener dans Albany, non ſans prendre beaucoup de précautions, car les rues étoient toutes couvertes de glace. J'allai d'abord voir le parc d'artillerie, ou plutôt les trophées des Américains; en effet il n'y a d'autre artillerie dans cet endroit que huit beaux mortiers & vingt chariots de munition, qui faiſoient partie de l'artillerie de Burgoyne. J'entrai dans une grande baraque où l'on travailloit à faire des fuſils pour l'armée. Les canons de ces fuſils ainſi que les bayonnetes ſont forgés à quelques milles d'Albany; on les polit & on les acheve dans cet attelier. Je demandai à quel prix ils revenoient: l'arme complette revient à-peu-près à cinq piaſtres. Les armuriers ſont engagés; on leur donne, outre leur ration, des ſalaires qui ſeroient conſidérables, s'ils étoient bien payés. De là, je montai à une autre grande baraque ſituée à mi-côte vert l'oueſt de la ville, qui ſert d'hôpital

militaire. Les malades ſont ſervis par des femmes. Chacun d'eux a un lit pour lui ſeul : en général ils m'ont paru bien ſoignés & proprement tenus. L'heure du dîner vint & raſſembla chez moi tous ceux qui devoient m'accompagner à Saratoga. Après diner nous allâmes chez le Général Schuyler, prendre des arrangemens, en conſéquence deſquels nous partîmes le lendemain au lever du ſoleil, diſtribués dans cinq traîneaux différens. Le Général Schuyler me menoit dans le ſien. Nous paſsâmes la riviere des Mohawks ſur la glace, à un mille au deſſus de la cataracte. C'étoit preſque un coup d'eſſai ; il réuſſit à tous les traîneaux, excepté à celui du Major Poppam, dont les deux chevaux briſerent la glace & s'enfoncerent tout-à-coup. Cet événement paroîtra bien funeſte aux Européens ; mais qu'ils ne s'effrayent pas des ſuites qu'il dut avoir. C'eſt un accident très commun, & auquel on peut remédier de deux facons : l'une en tirant les chevaux ſur la glace à force de bras, & s'il eſt poſſible, à l'aide d'un levier ou d'une planche dont on ſe ſert pour les ſoulever ; l'autre en les étranglant avec leur licol, ou avec les guides.

Dès qu'ils perdent la reſpiration & le mouvement, ils viennent à fleur d'eau : alors on leur leve les pieds de devant & on les hâle ſur la glace; enſuite on leur lache le lien peu-à-peu, on les ſaigne, & un demi-quart d'heure après on les attele. Comme nous étions beaucoup de monde, ou put employer le premier moyen, qui eſt le plus sûr pour les chevaux; en cinq minutes on les eut retiré de la riviere. Tout cela peut ſe comprendre aiſément; mais on demandera ce que devint le traîneau, & comment on oſa approcher du gouffre que les chevaux avoient ouvert. Je repondrai que, ces animaux ayant un poids plus conſidérable que celui du traîneau, & qui ne porte que ſur quatre petites baſes, briſent la glace ſous leurs pieds, ſans que jamais le traîneau s'enfonce, parce que ce traîneau eſt léger par lui-même, & que ſon poids eſt ſupporté par de longues pieces de bois qui lui ſervent de brancard. Les hommes ne ſont pas moins en sûreté, la glace étant toujours plus épaiſſe qu'ils ne faut pour les porter. Quant aux chevaux, ils ſe ſoutiennent aiſément à la ſurface de l'eau, en s'aidant de leurs quatre jambes, & en appuyant leur tête ſur la glace.

L'accident arrivé au traîneau du Major Poppam ne nous retarda pas d'un demi-quart d'heure; mais nous nous égarâmes un peu dans les bois qu'il faut traverser pour gagner le grand chemin. Nous le rejoignîmes entre *Half-moon* & *Stillwater*. A un mille de là, je vis sur la gauche un éclairci dans le bois, & un plateau assez étendu, au bas duquel couloit une creek. Je dis au Général Schuyler qu'il devoit y avoir là une bonne position; il me repondit que je ne me trompois pas, & qu'elle avoit été reconnue pour être occupée en cas de besoin. La creek s'appelle *Anthony's-Kill*; car le mot *kill* a la même signification parmi les Hollandois, que celui de *creek* parmi les Américains. Après avoir fait trois milles de plus, nous traversâmes un hameau appellé *Stillwater's-landing-place*, *debarquement de Stillwater*; en effet c'est là que les bateaux qui descendent de Saratoga sont obligés de s'arrêter pour éviter les rapides. il y a un portage de huit ou dix milles jusqu'à l'endroit où la riviere est navigable. Je crois que le nom de *Stillwater* (*eau tranquille*) vient de ce que l'eau est tranquille encore à cet endroit, après lequel com-

mencent les *rapides*. Le Général Schuyler me montra quelques redoutes qu'il avoit fait élever pour défendre le parc où ses bateaux & ses provisions furent rassemblés, après l'évacuation du fort *Anne* & du fort *Edouard*. Nous nous arrêtâmes là pour faire rafraîchir nos chevaux. Le Général y avoit donné rendez-vous à un Officier de milice, appellé M. *Swang*, qui habite dans les environs, & qui a servi dans l'armée du Général Gates; il me remit entre ses mains, & continua sa route pour Saratoga, afin de se préparer à nous y recevoir. Bientôt après, je montai dans un traîneau avec mon guide : lorsque nous eûmes fait trois milles, nous trouvâmes deux maisons au bord de la riviere c'est-là qu'étoit la droite du Général Gates, & son pont de bateaux, qu'une redoute défendoit sur chaque rive. Nous mîmes pied à terre pour examiner cette position intéressante, devant laquelle Burgoyne a vu toutes ses espérances se dissiper, & sa perte se préparer. J'essaierai d'en donner une idée, incomplette à la vérité, mais qui repandra quelque lumiere sur les relations du Général Burgoyne, & qui pourra même servir à les rectifier.

Les hauteurs appellées *Beams's height*, qui ont donné leur nom à ce camp fameux, ne ſont qu'une partie de celles qui regnent le long de la rive droite de l'Hudſon, depuis la riviere des Mohawks juſqu'à celle de Saratoga. A l'endroit où le Général Gates choiſit ſa poſition, elles forment du côté de la riviere deux talus différens, ou ſi l'on veut, deux terraſſes. En montant le premier talus, on voit trois redoutes placées parallelement. En avant de la derniere, du côté du nord, ſe trouve un petit fond; au-delà, le terrein s'éleve de nouveau, & il y a encore trois redoutes placées à-peu-près dans le même ſens que les précédentes. En-avant de celles-ci eſt un ravin profond qui vient de l'oueſt, & dans lequel coule une petite creek. Ce ravin prend ſon origine dans les bois, & tout le terrein qu'il laiſſe ſur ſa droite, eſt extrêmement fourré. Maintenant ſi vous retournez ſur vos pas, que vous vous placiez près des premieres redoutes dont j'ai parlé, & que vous remontiez au ſecond talus en vous dirigeant vers l'oueſt, vous trouverez ſur le plateau le plus élevé, un grand retranchement qui ſe prolonge parallelement à la riviere, & tourne enſuite

vers le nord-oueſt, où il vient aboutir à quelques ſommités aſſez eſcarpées, leſquelles étoient encore fortifiées par de petites redoutes. A la gauche de ces hauteurs & à l'endroit où la pente devient plus douce, commence un autre retranchement qui tourne vers l'oueſt & fait deux ou trois angles, toujours couronnant les hauteurs juſqu'au ſud-oueſt. Vers le nord-oueſt, on ſort des lignes pour deſcendre une pente aſſez rapide, & en remonter une autre pareille; alors on trouve un nouveau plateau qui offre une poſition d'autant meilleure, qu'elle domine ſur les bois dont elle eſt environnée, & qu'elle s'oppoſe à tout ce qui voudroit tourner le flanc gauche de l'armée. C'eſt là qu'étoit campé le Général Arnold avec l'avant-garde.

Si l'on deſcend encore de cette hauteur en ſe dirigeant vers le nord, on ſe trouve bientôt au milieu des bois près de *Freeman's farm*, & ſur le terrein où ſe paſſerent les actions du 19 Septembre & du 7 Octobre. J'évite de me ſervir du mot *champ de bataille*; car ces deux combats furent livrés dans les bois & ſur un terrein ſi coupé & tellement couvert, qu'on ne peut y rien concevoir, ni trouver

la moindre ressemblance entre le local & le plan qu'en a donné le Général Burgoyne. Tout ce qui m'a paru le plus clair, c'est que ce Général qui étoit campé à quatre milles à-peu-près du camp de *Beams's height*, voulut s'en approcher & en reconnoître les avenues ; qu'il marcha à travers les bois sur quatre colonnes, & qu'ayant plusieurs ravins à passer, il les fit tourner à leur origine par l'avant-garde, aux ordres du Général *Frazer* ; que deux autres colonnes traverserent, comme elles purent, les ravins & les bois, sans se communiquer ni s'attendre mutuellement ; que celle de la gauche, dont l'artillerie faisoit la plus grande partie, suivit le bord de la riviere où le terrein est plus égal, & qu'elle construisit des ponts sur les ravins & les ruisseaux, qui sont plus profonds de ce côté-la, parce qu'ils aboutissent tous à cette riviere ; que le combat s'engagea d'abord avec les *Riflemen* & les milices américaines, lesquelles furent soutenues suivant le besoin & sans aucune disposition antérieure ; que l'avant-garde & la colonne de droite furent engagées les premieres, & que le combat dura jusqu'à ce que les co-

lonnes de gauche fussent arrivées, c'est-à-dire jusqu'au coucher du soleil ; qu'alors les Américains se retirerent dans leur camp, où ils avoient eu soin de faire porter leurs blessés ; enfin que l'avant garde & la colonne de droite des Anglois souffrirent beaucoup, étant restées l'une & l'autre engagées très longtems dans les bois, sans être soutenues.

Le Général Burgoyne acheta cher le frivole honneur de coucher sur le champ de bataille : il campa à Freeman's-farm, si près du camp des Américains, qu'il lui devint impossible de manœuvrer ; desorte qu'il se trouva dans le cas d'un joueur d'échecs qui s'est laissé faire *pat*. Il resta dans cette position jusqu'au 7 Octobre ; alors voyant ses vivres consommés, n'ayant aucune nouvelle de Clinton, se trouvant trop près de l'ennemi pour se retirer sans danger, il tenta une seconde attaque & voulut encore que son avant-garde tournât la gauche des ennemis. Ceux-ci qui remplissoient les bois, pénétrerent son dessein, tournerent eux-mêmes le flanc gauche du corps qui ménaçoit le leur, le mirent en déroute, & le suivirent assez

loin pour se trouver, sans le savoir, vis-à-vis le camp des Allemands. Ce camp étoit placé en potence & un peu en arriere de la ligne. Arnold & Lincoln, animés par le succès, attaquerent & enleverent les retranchemens : tous deux acheterent la victoire au prix de leur sang ; tous deux eurent la jambe fracassée (1) d'un coup de fusil. J'ai vu l'endroit où Arnold, réunissant la hardiesse d'un *Jokey* (2) à celle d'un soldat, sauta à cheval le retranchement des ennemis. C'étoit, comme tous ceux de ce pays-ci, une espece de parapet, fait avec des troncs d'arbres placés les uns sur les autres. Ce combat fut très vif, & les sapins qui sont déchirés par les coups de fusil & les boulets de canon, en offrent un temoignage qui se perpétuera longtems, car le terme de leur existence paroît aussi éloigné que l'époque de leur naissance.

Je continuai ainsi ma reconnoissance jusqu'à la nuit ; tantôt marchant dant le neige où j'enfonçois

(1) Lincoln ne fut blessé que le lendemain.

(2) Nom qu'on donne en Amérique aux Maquignons, comme à tous ceux qui dressent les chevaux.

jusqu'aux genoux, tantôt cheminant en traîneau avec encore moins de succès, mon conducteur ayant pris la peine de me verser, fort doucement à la vérité, sur un beau tas de neige. Enfin, après avoir parcouru les lignes de Burgoyne, je descendis au grand chemin, passant dans une prairie où il avoit établi son hôpital. Je voyageai ensuite plus facilement, & j'arrivai à Saratoga à sept heures du soir, ayant fait trente-sept mille dans cette journée. Nous trouvâmes de bonnes chambres bien échauffées, un excellent souper & une conversation très agréable & très gaie; car le Général Schuyler est encore plus aimable quand il n'est pas avec sa femme, en quoi il ressemble à beaucoup de maris européens. Il nous donna des instructions pour la course que nous devions faire le lendemain, tant au fort *Édouard* qu'à la grande cataracte de la riviere d'Hudson, qui est à huit milles au-dessus de ce fort, & à dix du lac *George*.

En conséquence de ces arrangemens, nous partîmes le lendemain matin à huit heures, avec les Majors *Greme* & *Poppam*, qu'il nous avoit donnés pour nous accompagner. Nous remontâmes la rive

droite de l'Hudſon pendant trois milles à-peu-près, avant de trouver un endroit sûr pour paſſer cette riviere en traîneau. Celui que nous choisîmes ne nous expoſoit à aucun danger, la glace étant auſſi épaiſſe qu'on pouvoit le deſirer; mais en approchant de la rive oppoſée, les bords me parurent ſi hauts & ſi eſcarpés, que je ne concevois pas que nous duſſions les monter. Comme mon principe eſt de ne porter aucun jugement ſur les choſes que je ne connois pas, & de m'en rapporter toujours, ſur les chemins comme ſur la navigation, aux gens qui en ont un uſage habituel, j'étois tranquille dans mon traîneau, attendant l'événement, lorſque mon conducteur, qui étoit un fermier du pays, *appella* ſes chevaux par un cri féroce, aſſez ſemblable à celui des ſauvages; auſſi-tôt, ſans qu'on les frappât le moins du monde, ils enleverent le traîneau, & en trois ſauts, ils ſe trouverent au haut d'un eſcarpement élevé de vingt pieds, & preſqu'à pic.

Le chemin du fort Edouard cotoye preſque toujours la riviere, mais ſouvent on la perd de vue dans les bois de ſapins qu'il faut traverſer. De

tems

tems en tems on voit d'assez belles maisons sur les deux rives. On me fit remarquer celle de la malheureuse Miss *Mac-Rea*, qui fut tuée par les sauvages. Si les Whigs étoient superstitieux, ils attribueroient cet événemant à la vengeance divine. Les parens de Miss Mac-Rea étoient Whigs, & elle n'avoit pas encore démenti les sentimens qu'on lui avoit inspirés, lorsqu'étant à New-York elle fit connoissance avec un Officier anglois, qui triompha en même tems de sa rigueur & de son patriotisme. Elle épousa dès-lors les intérêts de l'Angleterre, en attendant qu'elle pût épouser son amant. La guerre, qui ne tarda pas à se déclarer à New-York comme à Boston, obligea son pere de se retirer dans sa maison de campagne; il l'abandonna bientôt à l'approche de l'armée de Burgoyne. Mais l'amant de miss Mac-Rea étoit dans cette armée; elle vouloit le revoir vainqueur, l'épouser & partager ensuite ses travaux & ses succès. Malheureusement les Indiens faisoient l'avant-garde de l'armée: ces sauvages ne sont pas fort accoutumés à distinguer les amis des ennemis; ils pillerent la maison de Miss Mac-Rea &

l'enleverent elle-même. Lorsqu'ils l'eurent conduite à leur camp, il fut question de savoir à qui elle appartiendroit ; on ne put s'accorder, & pour terminer la querelle, quelques-uns d'entr'eux la tuerent d'un coup de *tomahawk* (1) Le récit de cette funeste catastrophe, en me faisant déplorer les malheurs de la guerre, concentroit tout mon intérêt dans la personne de l'Officier anglois, à qui il étoit permis d'écouter à-la-fois sa passion & son devoir. Je sais qu'une mort si cruelle & si imprévue, fourniroit un sujet très pathétique pour un drame ou pour une élégie : mais la séduction de l'éloquence & de la poésie peut seule attendrir sur une pareille destinée, en ne montrant que l'effet & faisant oublier la cause; car tel est le véritable caractere de l'amour, que toutes les affections nobles & généreuses semblent en être le cortége naturel; & que s'il est vrai qu'il puisse s'allier à des vices condamnables, du moins tout ce qui tend à l'humilier & à le dégrader, l'anéantit ou le fait méconnoître.

---

(1) C'est ce que les Canadiens appellent *casse-tête*.

A meſure qu'on approche du ford Edouard les habitations deviennent plus rares. Ce fort a été conſtruit à ſeize milles de Saratoga, dans un petit vallon près de la riviere, ſeul endroit qui ne ſoit pas couvert de bois, & où l'on puiſſe voir à une portée de fuſil autour de ſoi. Autrefois il conſiſtoit en un quarré, fortifié de deux baſtions du côté de l'eſt, & de deux demi baſtions du côté de la riviere; mais on a abandonné cette ancienne fortification, parce qu'elle étoit trop commandée, & on a conſtruit ſur un lieu plus élevé, une grande redoute avec un ſimple parapet & une mauvaiſe paliſſade : au-dedans eſt une petite caſerne, qui peut contenir deux cens ſoldats. Tel eſt ce fort Édouard dont on a tant parlé en Europe, quoiqu'il n'ait jamais été en état de réſiſter à cinq cens hommes, qui meneroient avec eux quatre pieces de campagne. Je m'y arrêtai une heure, afin de laiſſer repaître mes chevaux, & vers midi, je me remis en chemin pour remonter juſqu'à la cataracte, qui eſt à huit milles au-delà. En ſortant du vallon, & en ſuivant le chemin du lac George, on trouve une poſition aſſez militaire, qui a été

occupée pendant l'autre guerre : c'eſt une eſpece de camp retranché, ou qu'on peut retrancher avec des abattis, il garde le débouché des bois & commande le vallon.

A peine avois-je perdu de vue le fort Édouard, que le ſpectacle de la dévaſtation s'offrit à mes regards, & continua de les affliger juſqu'à l'endroit où je m'arrêtai. Au milieu de ces antiques forêts, la paix & l'induſtrie avoient conduits des cultivateurs, des hommes heureux juſqu'à l'époque de la guerre. Ceux qui ſe trouverent ſur le chemin de Burgoyne en éprouverent ſeuls les malheurs; mais lors de la derniere invaſion des ſauvages, la déſolation s'eſt étendue depuis le fort Schuyler (1) juſqu'au fort Édouard. Je ne vis donc autour de moi que les reſtes des incendies : quelques briques, que le feu n'avoit pu détruire, indiquoient ſeules la place où les maiſons avoient été bâties; tandis que les *fences* encore entieres & les champs défrichés, annonçoient que ces déplorables habitations avoient été autrefois le ſéjour de la richeſſe

(1) Les Anglois l'appellent le fort *Stanwix*.

& du bonheur. Arrivés à hauteur de la cataracte, il nous fallut sortir de nos traîneaux & marcher un demi-mille pour gagner le bord de la riviere. La neige avoit quinze pouces de haut, ce qui rendoit cette promenade un peu pénible, & nous obligeoit à marcher les uns derriere les autres afin de frayer un sentier. Tour à tour, chacun prenoit la tête de cette petite colonne, à-peu-près comme les oies-sauvages se relaient pour occuper le sommet de l'angle qu'elles forment en volant. Mais quand notre marche auroit été encore plus pénible, le spectacle de la cataracte nous en auroit bien dédommagés. Ce n'est point une nappe d'eau comme à *Cohos* & à *Totohaw* : la riviere resserrée, & interrompue dans son cours par différens rochers, glisse au milieux d'eux & se précipite obliquement en formant plusieurs cascades. Celle de Cohos est plus majestueuse, celle-ci plus effrayante : la riviere des Mohawks semble se laisser tomber de son propre poids ; celle d'Hudson se tourmente & se courrouce, elle écume & tourbillonne, & fuit comme un serpent qui s'échappe, en menaçant encore par d'horribles sifflemens.

Il étoit près de deux heures lorſque nous eûmes regagné nos traîneaux : il nous reſtoit vingt-deux milles à faire pour retourner à Saratoga ; ainſi nous revînmes ſur nos pas le plus vîte qu'il nous fut poſſible ; mais il fallut encore s'arrêter au fort Édouard pour donner à manger à nos chevaux. Nous employâmes ce tems, comme nous avions fait le matin, à nous chauffer au foyer des Officiers qui commandent la garniſon. Ils ſont au nombre de cinq, & celui des ſoldats eſt de cent-cinquante à-peu-près. C'eſt pour tout l'hiver qu'on les a placées dans ce déſert, & je laiſſe à penſer ſi cette garniſon eſt plus gaie que celle de Gravelines ou de Briançon. Au bout d'une heure, nous nous remîmes en chemin, & la nuit ne tarda pas à venir ; mais avant qu'elle fut obſcure, j'eus la ſatisfaction de voir le premier gibier que j'aie apperçu dans mon voyage : c'étoit une compagnie de cailles ; quelques-uns les appellent perdrix, quoiqu'elles reſſemblent beaucoup plus aux cailles. Elles étoient perchées ſur une *fence* au nombre de ſept. Je ſortis de mon traîneau pour les conſidérer de plus près ; elles me laiſſerent ap-

procher jusqu'à quatre pas : je fus obligé, pour les voir voler, de leur jetter ma canne; alors elles partirent toutes ensemble, & je trouvai que leur vol étoit semblable à celui des perdrix. Elles sont plus grosses que les cailles, mais leur bec est semblable à celui des perdrix, & comme celles-ci, elles sont sédentaires (1).

Notre retour fut heureux & prompt : il ne pouvoit fournir d'autre événement que le second passage de la riviere & la descente de l'escarpement que nous avions monté. J'attendois cette nouvelle épreuve avec autant de confiance que la premiere; mais un traîneau qui marchoit devant le mien, s'étant arrêté à cet endroit, & l'obscurité de la

(1) Cet oiseau ne peut-être rapporté ni à l'espece des cailles, ni à celle des perdrix : il est plus gros que les premieres, & moins que les dernieres; les plumes des aîles & du corps sont à-peu-près de la même couleur que celles des perdrix grises; celles du ventre sont mêlées de gris & de noir, comme chez les bartavelles. La gorge du coq est blanche, celle de la poule jaune; tous les deux garnis d'un beau collier noir. Il siffle comme la caille, mais avec beaucoup plus de force; & son chant a quatre notes, au lieu que celui de la caille n'en a que trois. Du reste, il a plus les mœurs de la perdrix rouge que celles de la caille, car il se perche & va toujours en compagnie : il

nuit m'empêchant de rien diſtinguer, je crus qu'on ſe diſpoſoit à mettre pied à terre & je n'héſitai pas à ſuivre cette exemple. Le premier traîneau étoit celui du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas; à peine étois-je à terre que je vis ce traîneau partir avec toute ſa charge, & gliſſer le long de l'eſcarpement avec une telle rapidité qu'il ne put s'arrêter qu'à trente pas de là. C'eſt qu'on ne fait pas plus de façons pour deſcendre ces eſcarpemens que pour les monter : les chevaux accoutumés à cette manœuvre, ſe précipitent auſſi rapidement qu'ils s'élancent; de ſorte que le traîneau gliſſant comme la *ramaſſe* du Mont-Cenis, ne peut atteindre leurs jambes de derriere & les faire tomber.

A ſix heures & demie, nous étions rendus chez le

aime les bois & les marais. Cet oiſeau eſt très commun en Amérique, mais plus encore dans le ſud que dans le nord. On n'exagérera pas ſi l'on aſſure que dans un ſeul hiver, & dans un arrondiſſement de cinq à ſix lieues, les Officiers qui étoient en quartier d'hiver à York & à Williamsburg, en ont tué plus de ſix mille, & que les nègres en ont vendu un pareil nombre, qu'ils avoient pris dans de petits trébuchets; Cependant, au printems ſuivant, on s'appercevoit à peine qu'on eût plus chaſſé qu'à l'ordinaire.

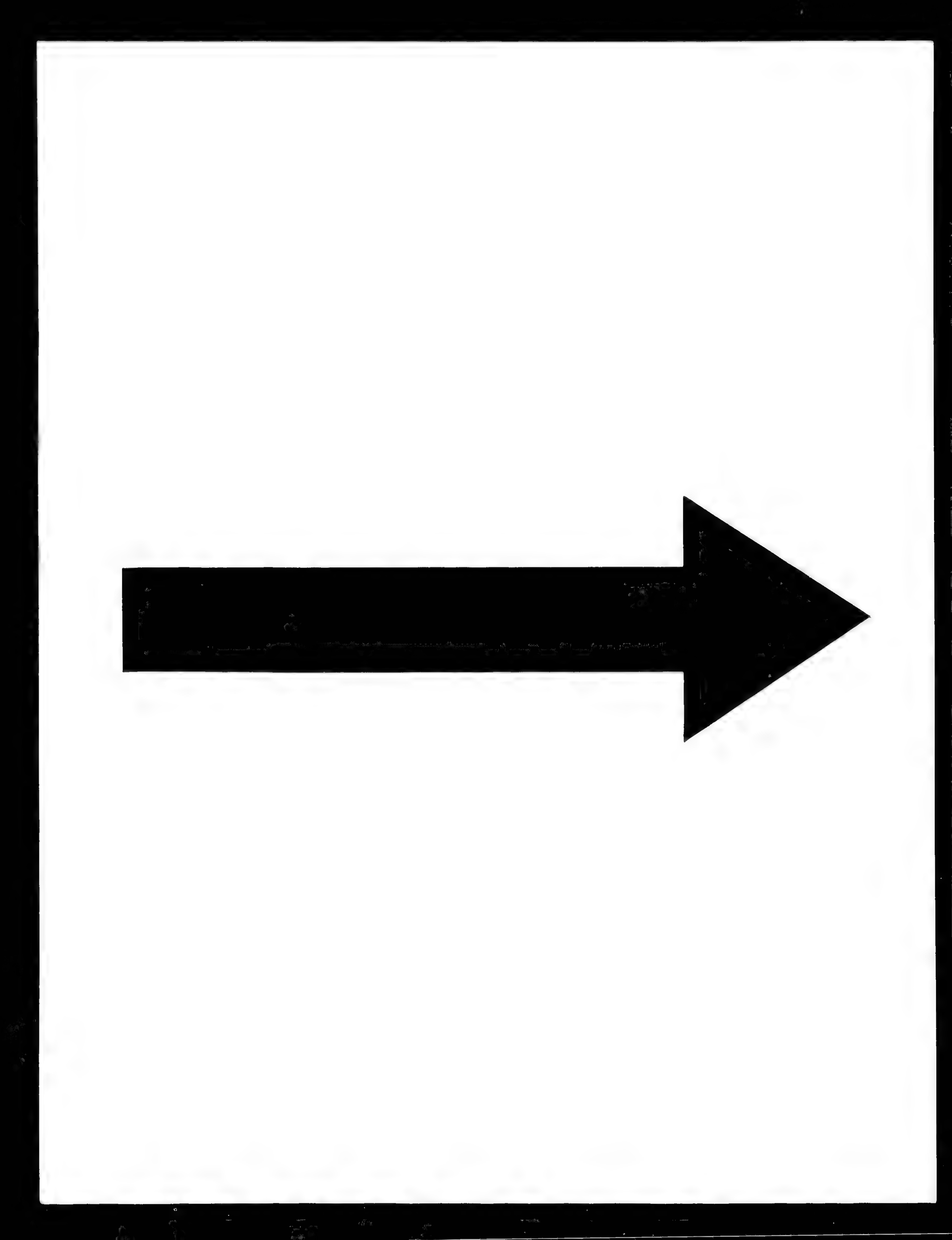
Général Schuyler, & cette soirée fut aussi agréable que la précédente.

Le 21 nous montâmes à cheval à huit heures du matin. M. Schuyler nous conduisit lui-même au camp que les Anglois occupoient lorsque le Général Burgoyne capitula. Nous ne pouvions avoir un meilleur guide, mais il nous étoit nécessaire à tous égards; car outre que cet événement s'étoit passé sous ses yeux, & qu'il étoit mieux que personne en état d'en rendre compte, il ne falloit pas moins que le propriétaire même du terrein, pour nous conduire sûrement à travers des bois, des fences & des retranchemens couverts d'un pied de neige.

En jettant les yeux sur la carte, on verra que Saratoga est situé au bord d'une petite riviere qui vient du lac de ce nom, & qui se jette dans celle d'Hudson. Sur la rive droite de la *Fishkill*, c'est le nom de cette petite riviere, se trouvoit autrefois une belle maison de campagne appartenante au Général Schuyler; une grosse ferme qui en dépend, ainsi que deux ou trois moulins à scie, un meeting house & trois ou quatre maisons mé-

diocres, composoient toutes les habitations de ce lieu célebre, dont le nom passera à la derniere postérité. Lorsqu'après l'affaire du 7 Octobre, le Général Burgoyne commenca sa retraite, il se mit en marche la nuit du 8 au neuf, & ne parvint que le 13 à passer la creek; tant il avoit eu de peine à traîner son artillerie, qu'il s'opiniâtra à conserver, quoique la plupart des chevaux de traits eussent été tués, ou fussent morts de misere. Il employa donc quatre jours à faire huit milles de chemin, ce qui donna le tems aux Américains de le suivre sur la rive droite de l'Hudson, & de le précéder sur la rive gauche, où ils occuperent en force tous les passages. Le Général Burgoyne fut à peine de l'autre côté de la creek, qu'il fit mettre le feu à la maison du Général Schuyler, plutôt par humeur que pour la sûreté de son armée; puisque cette maison placée dans un fond, ne pouvoit offrir aucun avantage aux Américains, & que d'ailleurs il laissa subsister la ferme, qui est maintenant le seul asile du propriétaire. C'est-là que M. Schuyler nous a logés dans quelques chambres qu'il a fait accommoder en attendant que des

circonſtances plus heureuſes lui permettent de bâtir une autre maiſon. La creek coule entre deux eſcarpemens dont les ſommités ſont à-peu-près de même hauteur; elle deſcend enſuite par pluſieurs rapides qui font tourner les moulins; là le terrein eſt plus ouvert & continue ainſi juſqu'à la riviere du nord, c'eſt-à-dire l'e[illegible]ce d'un demi-mille. Quant à la poſition du Gén[illegible]urgoyne, il eſt difficile de la décrire, pa[illegible] le terrein eſt très irrégulier, & que ce Géné[illegible] trouvant entouré, fut obligé de diviſer ſes troupes en trois camps, qui formoient trois fronts différens; l'un faiſant face à la creek, l'autre à la riviere d'Hudſon, & le troiſieme aux montagnes du côté de l'oueſt. Le plan du Général Burgoyne donne une idée aſſez juſte de cette poſition qui ne fut pas mal priſe, & qui n'eſt vicieuſe que du côté des Allemands, où le terrein forme une rampe dont la pente étoit contre eux. Tout ce qu'il eſt néceſſaire d'obſerver, c'eſt que les bois vont toujours en s'élevant vers l'oueſt; de ſorte que le Général Burgoyne put bien occuper quelques mamelons avantageux, mais jamais les ſommités. Auſſi le



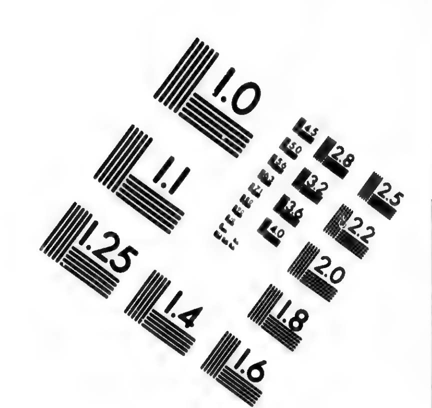
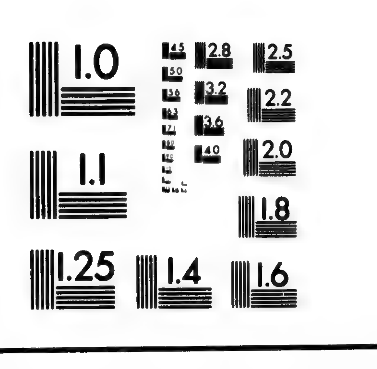


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8



Général Gates, arrivé à Saratoga presqu'aussi-tôt que les Anglois, fit-il passer deux mille hommes au-delà de la creek, leur ordonnant de se retrancher, & de construire une batterie de deux pieces de canon. Elle commença à tirer le 14, & ne laissa pas d'incommoder les Anglois. Le Général Schuyler critique cette position; il prétend que ce corps étoit assez avancé pour être compromis, sans être assez fort pour s'opposer à la retraite des ennemis. Mais si l'on fait attention que le poste de ces deux mille hommes étoit établi dans des bois très fourrés; qu'il étoit défendu par des abattis, & qu'il trouvoit une retraite sûre dans l'immense forêt qui étoit derriere lui; que d'ailleurs il s'agissoit d'harceler un ennemi qui fuyoit, & dont le courage étoit abattu, on croira avec moi que cette critique est encore plus d'un rival févere, que d'un tacticien savant & méthodique. Quoi qu'il en soit, il reste toujours certain que le Général Burgoyne n'avoit d'autre parti à prendre que de laisser égorger ses troupes ou de capituler. Son armée n'avoit que pour cinq jours de vivres : il lui étoit donc impossible de garder sa position. On lui proposa

de rétablir un ancien pont de bateaux, qui avoit été conftruit devant le camp même ; mais un corps de deux mille hommes s'étoit déja pofté fur les hauteurs de l'autre côté de la riviere, où il avoit élevé une batterie de deux pieces de canon. Si on entreprenoit de remonter par la rive droite pour gagner les gués qui font près du ford Edouard, on avoit des ravins à paffer & des chemins à raccommoder : d'ailleurs ces défilés étoit déja occupés par les milices, & il falloit les combattre à l'avant-garde, tandis qu'on avoit une armée entiere fur fes derrieres & fur fes flancs. A peine reftoit-il le tems de délibérer : les boulets de canon commençoient à tomber dans le camp ; il en vint un dans la maifon où l'on tenoit confeil de guerre, de forte qu'on fut obligé de la quitter pour fe réfugier dans les bois.

Qu'on rapproche maintenant la fituation du Général Burgoyne, raffemblant fes trophées à Ticondéroga, & publiant fon orgueilleux manifefte, de celle où il fe trouva, lorfque, vaincu & environné par une troupe de payfans, il ne lui refta pas même une place où il pût difcuter quelle

ſorte de ſupplication il convenoit de leur faire. J'avoue que lorſque j'ai été conduit à l'endroit où les Anglois ont mis bas les armes, & à celui où ils ont défilé devant l'armée de Gates, j'ai partagé le triomphe des Américains, & j'ai admiré en même tems leur nobleſſe & leur magnanimité; car les ſoldats & les Officiers virent paſſer leurs préſomptueux & ſanguinaires ennemis, ſans leur faire le moindre outrage, ſans laiſſer échapper un geſte, un ſourire inſultant. Ce ſilence majeſtueux réfutoit d'une maniere bien ſenſible les vaines déclamations du Général Anglois, & ſembloit atteſter tous les droits que nos alliés avoient à la victoire. Le haſard ſeul donna lieu à une alluſion que le Général Burgoyne parut ſentir vivement. C'eſt l'uſage en Angleterre & en Amérique, lorſqu'on approche de quelqu'un pour la premiere fois, de lui di *I am very happy to ſee you; Je ſuis très aiſe de vous voir.* Le Général Gates ſe ſervit de cette formule en abordant le Général Burgoyne : je le crois bien, répondit ce dernier, la fortune de ce jour eſt entiérement pour vous, *I think it; the fortune of the day is intirely yours.*

Le Général Gates ne parut pas faire attention à cette réponſe ; il conduiſit Burgoyne chez lui, où il lui donna un très bon dîner, ainſi qu'à la plupart des Officiers anglois. On mangea & on but largement, & chacun parut oublier ou ſes malheurs ou ſes ſuccès.

Avant le dîner, & au moment où les Américains ſe partageoient les Officiers anglois qu'ils vouloient traiter, on vint demander où il falloit conduire Madame la Baronne de *Riedezell*, femme du Général Brunſwikois. M. Schuyler qui avoit ſuivi l'armée comme volontaire ; depuis qu'il n'en avoit plus le commandement, ordonna qu'on la menât dans ſa tente ; il s'y rendit bientôt après, & la trouva interdite & tremblante, croyant voir dans chaque Américain un ſauvage ſemblable à ceux qui avoient ſuivi l'armée angloiſe. Elle avoit avec elle deux petites filles charmantes, âgées de ſix ou ſept ans. Le Général Schuyler les careſſa beaucoup ; ce ſpectacle attendrit Madame de Riedezell & la raſſura en un inſtant : *Vous êtes tendre & ſenſible*, lui dit-elle, *vous êtes donc généreux, & je ſuis heureuſe d'être tombée entre vos mains.*

En conséquence de la capitulation, l'armée angloise fut conduite à Boston. Pendant la marche les troupes camperent, mais il falloit loger les Généraux. On étoit embarrassé de trouver, près d'Albany, un quartier convenable pour le Général Burgoyne & sa suite : M. Schuyler offrit sa belle maison dont j'ai déja parlé. Ses affaires le retenoient à Saratoga : il y restoit pour visiter les ruines de son autre maison, que le Général Burgoyne venoit de détruire ; mais il écrivit à sa femme de préparer tout pour le recevoir aussi bien qu'il seroit possible, & ses intentions furent parfaitement remplies. Burgoyne fut très bien accueilli par Madame Schuyler & sa petite famille ; il fut logé dans le meilleur appartement de la maison. Le soir, on lui servit un excellent souper, dont on lui fit les honneurs avec tant de graces, qu'il fut attendri j'usqu'aux larmes, & qu'il dit avec un profond soupir : *En vérité, c'en est trop faire pour celui qui a ravagé leurs terres & brûlé leur asyle.* Cependant le lendemain matin ses disgraces lui furent rappellées par une aventure qui auroit parue gaie à tout autre qu'à lui. C'étoit toujours in-

nocemment

nocemment qu'il devoit être affligé. On l'avoit fait coucher dans une grande piece où on lui avoit préparé un lit ; mais comme il avoit une fuite, ou, si l'on veut, une *famille* très nombreufe, on fut obligé d'étendre des matelats à terre pour faire coucher quelques Officiers auprès de lui. Le fecond fils de M. Schuyler, âgé alors de fept ans, petit enfant-gâté, comme le font tous les enfans des Américains, bien volontaire, bien malin, bien aimable, couroit toute la maifon dès le matin, felon fa coutume; il ouvrit la porte du falon, éclata de rire en voyant ces Anglois raffemblés ; & refermant la porte fur lui, il leur dit : *Vous êtes tous mes prifonniers*. Cette naïveté fut cruelle pour eux, & les rendit plus triftes qu'ils ne l'étoient la veille.

J'efpere qu'on me pardonnera de raconter ces petites anecdotes, qui ne m'ont peut-être parues intéreffantes que par cette feule raifon, que je les fais d'original, & que je les ai apprifes fur les lieux mêmes. D'ailleurs, un fimple journal mérite quelqu'indulgence, & quand on n'écrit pas l'hiftoire, il eft permis d'écrire des hiftoriettes. Défor-

mais je n'ai plus qu'à prendre congé du Général Schuyler, que ses affaires retiennent à Saratoga, & à retourner sur mes pas, le plus vite qu'il m'est possible, pour me rendre à Newport.

En repassant près de Beams's-height & de Stillwater, j'eus encore occasion d'examiner le flanc droit du camp que le Général Burgoyne avoit occupé : il me parut que le plan m'en avoit donné une idée assez exacte. On m'avoit assuré que je pourrois retourner à Albany par le chemin de l'est, mais en arrivant à *Half-moon*, j'appris que les glaces étoient rompues en plusieurs endroits; de sorte qu'après m'être reposé quelque tems dans une jolie auberge, tenue par madame *People*, veuve d'un Hollandois, je repris le chemin de la riviere des Mohawks : je la passai sans accident, & j'arrivai à Albany vers six heures du soir. Nous nous rassemblâmes aussi-tôt (je parle seulement des six voyageurs françois) pour prendre des mesures pour notre retour. Il n'y avoit pas un moment à perdre, car les vents avoient tourné au sud, & le dégel commençoit : or il pouvoit fort bien arriver que nous fussions retenus très longtems à Albany.

En effet, lorſqu'on ne peut pas traverſer la riviere ſur la glace, on eſt quelquefois obligé d'attendre huit ou dix jours avant qu'elle ſoit navigable & qu'on puiſſe la traverſer au ferry : il falloit donc partir le plutôt poſſible ; mais comme nous étions trop de monde pour pouvoir voyager enſemble, il fut réſolu que le Vicomte de Noailles & ſes deux compagnons, partiroient le lendemain à la pointe du jour, & qu'ils iroient coucher à trente milles d'Albany ; que pour moi, je ne partirois qu'à midi, & que je m'arrêterois à *Kinderhook*. Le Vicomte de Noailles avoit laiſſé ſes chevaux de l'autre côté de la riviere, & il y avoit déja fait paſſer ſon traîneau ; rien ne s'oppoſoit donc à ſon départ, la glace étant certainement aſſez épaiſſe pour permettre de paſſer à pied. Ma ſituation étoit toute différente, j'avois deux traîneaux à Albany ; ils appartenoient à l'État, & c'étoit l'Aide-Quartier-Maître général, un excellent homme, appellé M. *Quakerbush*, qui me les avoit fournis. Mon intention étoit de les payer ; mais il ne voulut jamais y conſentir, m'aſſurant qu'il ſuffiroit que je les remiſſe au Quartier-

Maître de Rhode-Iſland, qui les renverroit par la premiere occaſion. En effet, il exiſte encore ſur le continent un arrangement très commode pour les militaires, & pour tous ceux qui ſont chargés de quelques commiſſions pour le ſervice public : chaque État entretient des chevaux dont on peut ſe ſervir pour voyager; avec cette attention ſeulement, de les remettre au Quartier-Maître de l'endroit où on les laiſſe. Dans les États du nord, il y a auſſi des traîneaux deſtinés au même uſage.

Comme nous étions à déliberer ſur notre voyage, le Colonel *Hughes*, Quartier-Maître de l'État de New-York, vint nous trouver : il arrivoit d'une courſe qu'il avoit faite du côté de Fish-kill, & il nous témoigna beaucoup de regret de ne s'être pas trouvé à Albany pendant notre ſéjour. Je répéterai ici ce que j'ai déja dit ailleurs; c'eſt qu'il eſt impoſſible d'imaginer une politeſſe plus franche & plus noble, une obligeance plus parfaite, que celle que j'ai éprouvée de la plupart de tous les Officiers américains à qui j'ai eu affaire. M. Hughes voulut ſe charger lui-même de me conduire de l'autre côté de la riviere, & il me promit de venir

me prendre le lendemain matin à onze heures.

J'avois fait assez de chemin dans la journée pour esperer un sommeil paisible, & je comptois avec quelque raison sur une bonne nuit; mais à quatre heures du matin je fus réveillé par un coup de fusil, tiré tout près de mes fenêtres : je prêtai l'oreille & je n'entendis aucun cri, aucun mouvement dans la rue; ce qui me fit penser que c'étoit quelque fusil qui étoit parti de lui même, sans causer aucun accident. J'essayai donc de me rendormir. Un quart d'heure après, un nouveau coup de fusil, ou de pistolet, interrompit mon sommeil : celui-ci fut suivi de quelques autres; de sorte que je ne doutai plus que ce ne fût quelque réjouissance, quelque fête semblable à nos baptêmes de villages. A la vérité, l'heure me paroissoit un peu indue; enfin plusieurs voix qui se mêloient à cette mousquetterie & qui crioient *New-year*, *nouvel an*, m'aviserent que nous étions au premier de Janvier, & je conclus que MM. les Américains célébroient ainsi l'année qui commencoit. J'avoue que cette maniere de la fêter ne me plut pas infiniment; cependant il fallut prendre pa-

tience : mais au bout d'une demi-heure, j'entendis un bruit confus de plus de cent personnes, la plupart enfans ou jeunes gens, qui s'assembloient sous mes fenêtres. Bientôt je fus encore mieux averti de leur voisinage ; car ils tirerent plusieurs coups de fusil, frapperent rudement à la porte & jetterent des pierres dans mes vîtres. Le froid & la paresse me retenoient toujours dans mon lit ; mais M. Linch se leva, entra dans ma chambre & me dit, que sûrement ces gens-là vouloient me faire honneur, & en même tems me demander de l'argent. Je le priai de descendre & de leur donner deux louis ; il les trouva déja maîtres de la maison & buvant le rum de mon hôte. Au bout d'un quart-d'heure, ils s'en allerent courir d'autres rues, & le bruit ne discontinua pas jusqu'au grand jour. En me levant, j'appris par mon hôte, que l'usage du pays étoit, que le premier jour de l'an, les jeunes gens, les valets, les negres même, alloient dans toutes les tavernes & dans beaucoup d'autres maisons, souhaiter la bonne année & demander à boire. Il n'y avoit donc rien de particulier pour moi dans cette affaire, & il se trouva,

qu'à l'exemple des Empereurs romains, j'avois fait une gratification au peuple. Le matin, lorſque je ſortis pour prendre congé du Général Clinton, je ne rencontrai que des gens ivres dans les rues; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit de les voir marcher, courir même ſur le verglas, ſans tomber ni faire un faux pas, tandis que j'avois la plus grande peine à me tenir ſur mes jambes.

Lorſque mes traîneaux furent prêts, j'en pris un pour aller prendre congé de Madame Schuyler & de ſa famille; puis je revins trouver le Colonel Hugues, qui m'attendoit à l'entrée de la ville. Il avoit appris depuis que nous nous étions quittés, que le Baron de Monteſquieu étoit petit-fils de l'auteur de *l'Eſprit des loix*. Joyeux de cette découverte, il me pria de le préſenter de nouveau à celui qui portoit un nom ſi reſpectable; & quelques momens après, comme je lui témoignois toute ma ſenſibilité pour les ſervices qu'il me rendoit, & en même tems mon regret de ne pouvoir m'acquitter envers lui, il me dit avec un ſentiment vraiment aimable: « Eh bien! puiſque vous vou» lez faire quelque choſe pour moi, tâchez de

» me procurer un exemplaire françois de l'Esprit » des Loix. Je ne parle pas votre langue, mais » j'entends vos livres, & mon bonheur sera de » lire celui-là dans l'original ». Je lui promis de lui en faire tenir un exemplaire, & j'ai été assez heureux pour pouvoir m'acquitter de ma parole à mon retour à Newport. Après cette conversation il me conduisit au bord de la riviere, à l'endroit qu'il croyoit le plus sûr; mais comme je commençois à m'aventurer, la premiere chose que je vis, fut un traîneau dont les chevaux s'abîmoient sous la glace, à-peu-près à vingt pas de moi. Je laisse à juger de ma consternation; il falloit retourner sur mes pas, il falloit peut-être rester encore huit jours à Albany, pour attendre que le dégel fût complet & la riviere débarrassée des glaçons. Le Colonel Hugues me dit de retourner à mon auberge & de m'y tenir bien tranquille, tandis qu'il alloit envoyer un homme à cheval le long de la riviere, s'enquerir s'il y avoit un endroit où on pût encore la passer. Cependant trois traîneaux, qui apportoient du rum pour les magasins de l'État, paroissoient à l'autre rive & vou-

loient risquer le passage : aussi-tôt il envoya un homme à pied pour les arrêter, après quoi nous nous séparâmes assez tristement. Mais vers une heure après-midi, tandis que j'étois à lire au coin de mon feu, le Secrétaire de M. Hugues entra, & me dit que les traîneaux qu'on avoit voulu arrêter, s'étoient obstinés à passer ; qu'ils en étoient venu à bout, en évitant le trou qu'avoient fait les mêmes chevaux que j'avois vu s'enfoncer & sortir ensuite avec bien de la peine. Comme le dégel continuoit, je n'avois pas un instant à perdre ; je fis atteler & je partis sur-le-champ, toujours sous les auspices du Colonel Hugues, qui m'attendoit au bord de la riviere. Lorsque je fus près de l'autre rive, je me séparai de lui ; mais il me fallut faire encore un demi-mille sur la glace, avant de gagner une rampe qui me conduisit au grand chemin : alors tous les périls furent passés, & j'arrivai aisément à Kinderhook vers six heures du soir.

Le lendemain je partis à neuf heures du matin, & après avoir passé le pont de Kinderhook, je laissai sur la droite le chemin de Claverak, pour

ſuivre celui de *Nobletown.* Je m'arrêtai dans ce township où je deſcendis à *Makingſton-Tavern*, petite auberge aſſez propre, & où deux voyageurs peuvent loger commodément. J'eus occaſion de cauſer avec le couſin & le voiſin de M. Makingſton, qui porte le même nom que lui. Il a été Major dans l'armée américaine, & il a reçu en Canada un coup de feu qui lui traverſoit la cuiſſe. Il m'a conté que les nerfs ayant été offenſés par la bleſſure, & enſuite racourcis, il étoit reſté boîteux pendant plus d'un an; mais qu'à l'affaire de Prince-Town, après avoir fait dix-huit milles à pied, il lui arriva de ſauter une barriere, & que dans l'effort qu'il fit, ſes nerfs racourcis ſe rompirent, ou plutôt s'allongerent, de façon qu'il n'a pas boîté depuis.

Dès que mes chevaux eurent pris un peu de repos, je me remis en route, & continuant de cheminer dans les bois & les montagnes, je n'arrivai à *Shefield* qu'à nuit tombante. Je traverſai toute cette ville, qui a près de deux milles de longueur, avant de trouver l'auberge de M. *Dewy*. Shefield eſt un très joli endroit; les maiſons y ſont

fréquentes & bien bâties, & le grand chemin qui les fépare a plus de cent pas de large. Pour mon auberge, elle me plut dès le moment que j'y entrai : les hôtes m'en parurent honnêtes & bien élevés ; j'admirai fur tout une fille de douze ans qui avoit toute la beauté de fon âge, & que *Greuze* auroit été trop heureux de prendre pour modele, lorfqu'il fit fon charmant tableau de la jeune fille qui pleure fon ferin. Lorfque je fus dans la chambre qui m'étoit deftinée, je m'amufai à regarder quelques livres difperfés fur des tables. Le premier que j'ouvris étoit *l'Abrégé de la Philofophie de Newton.* Cette découverte m'engagea à faire quelques queftions à mon hôte fur la Phyfique & la Géométrie ; je trouvai qu'il en favoit beaucoup, & de plus qu'il étoit très modefte & de très bonne compagnie. Il eft *Surveyor*, c'eft-à-dire, Arpenteur, place qui donne beaucoup d'occupations dans un pays où l'on a perpétuellement des terreins à mefurer & des limites à fixer.

Le 3 au matin, je vis avec chagrin, que le tems qui, jufques-là, avoit été toujours incertain, fe decidoit au dégel. J'avois à traverfer les *Green-*

woods (*bois verds*) pays désert, âpre & difficile. Ce qui restoit de neige sur la terre me faisoit encore espérer que je pourrois continuer ma route en traîneau; je conservai donc les miens, & j'allai assez bien jusqu'à *Canaan*, petite ville située sur la rive gauche de *l'Housatonick*, à sept milles de *Shefield meeting-house :* là, je tournai sur la gauche, & je commençai à gravir les montagnes. Malheureusement, la neige me manquoit à mesure qu'elle m'étoit nécessaire : il me fallut presque toujours marcher à pied pour soulager mes chevaux, qui étoient obligés, tantôt d'arracher mon traîneau de la boue, tantôt de le faire passer pardessus des pierres hautes de deux ou trois pieds. Ce chemin est en effet si raboteux, qu'il ne permet gueres de se servir des traîneaux, à moins qu'il n'y ait un pied & demi de neige sur la terre. Ce ne fut donc pas sans beaucoup de peine que je parvins à faire quinze milles, avant de m'arrêter à une mauvaise auberge dépendante de *Norfolh*. En sortant de cette auberge, je me trouvai dans les Green-woods. Cette forêt appartient à la même chaîne de montagnes que j'avois traversée en allant à Fish-

kill par le chemin de Lichfield; mais elle a cela de particulier, que les arbres en ſont ſuperbes: ce ſont des ſapins ſi forts, ſi droits & ſi élevés, que je ne crois pas qu'il y en ait de pareils dans toute l'Amérique ſeptentrionale. Je regrette que *Salvator Roſe*, ou *Gaſpard Pouſſin* n'aient pas vu le tableau impoſant & vraiment *grandioſo* que préſente une vallée profonde, où coule la petite riviere, appellée *Naragontád*. Cette vallée paroît encore reſſerrée par les immenſes ſapins dont elle eſt ombragée, & dont quelques-uns s'élevant obliquement, ſemblent reunir leurs ſommets pour intercepter les rayons du ſoleil. Lorſqu'on a paſſé cette riviere, on monte pendant l'eſpace de quatre ou cinq milles, & on deſcend enſuite auſſi longtems; mais toujours en ſautant de groſſes pierres qui traverſent le chemin, & lui donnent la forme d'un eſcalier. C'eſt-là qu'un de mes traîneaux ſe briſa. Je ne ſavois comment faire pour le reparer, car la nuit approchoit, & je me croyois dans le déſert le plus inhabité: j'eſſayai de faire marcher encore cette voiture, toute boîteuſe & briſée qu'elle étoit, & ce premier eſſai n'avoit rien

d'encourageant, lorſqu'au bout de deux cens pas, je trouvai une petite maiſon, & vis-à-vis de cette maiſon une forge : le feu étoit allumé, & le maréchal travailloit. Un pilote qui découvre une terre dans des mers inconnues, n'eſt pas plus ſatisfait que je le fus à cette vue. Je priai bien poliment cet honnête homme de quitter ſon ouvrage pour racommoder mon traîneau : il y conſentit, & je continuai de ſuivre à pied celui qui étoit encore en bon état, déſeſpérant de revoir jamais l'autre ; cependant il arriva tout-au-plus une heure après moi. Telles ſont les reſſources que les voyageurs trouvent en Amérique, & telle eſt l'excellente police de ce pays, que nul chemin n'eſt dépourvu de ce qui peut ſervir à leurs beſoins.

Cette journée étoit deſtinée à me faire éprouver toute ſorte de contrariété. Il étoit ſept heures du ſoir lorſque j'arrivai à *New-Hartford*, où j'eſpérois trouver une bonne auberge, appellée *Gilbert's houſe.* Trois Officiers américains, qui m'avoient aiſément paſſé, parce qu'ils étoient à cheval, avoient eu l'honnêteté d'aller plus loin, pour me laisser la maiſon toute entiere ; mais lorſque j'y

entrai, on me dit & on me prouva qu'il étoit impoſſible de me loger : en effet, on la racommodoit, & les maçons travailloient par-tout. Il ne me reſtoit plus d'autre eſpérance que l'auberge d'un certain M. *Caſe*, qui eſt à deux milles plus loin, & au-delà de la riviere de Farmington ; mais ayant appris que les Officiers américains y étoient allés, je demandai ſi je ne trouverois pas hoſpice ailleurs. On m'adreſſa à une vieille femme, nommée Madame *Wallen*, qui avoit tenu auberge autrefois, & on me fit eſperer qu'elle voudroit bien me recevoir. Je continuai donc de ſuivre à pied mon traîneau. Arrivé enfin, & non ſans peine, à la porte de madame Wallen, j'implorai humblement ſon hoſpitalité ; elle conſentit à me loger, & ne le fit que pour me rendre ſervice. Je reſtai quelque tems dans cette maiſon, qui avoit l'air très-pauvre ; mais en viſitant les logemens, je les trouvai ſi mauvais, que j'envoyai un de mes gens à l'auberge de Caſe, s'informer ſi je trouverois encore une petite place. On s'arrangea pour m'en faire une : j'y allai à pied, laiſſant mes chevaux dans l'autre maiſon, & je fus aſſez heureux pour

avoir un bon lit & un ſouper tel quel; mais que je trouvai très bon, moins parce que j'avois bon appétit, que parce que j'étois ſervi par une grande femme de vingt-cinq ans, d'une très belle figure, & d'une taille noble & diſtinguée. Je demandai ſi c'étoit la fille de mon hôteſſe : celle-ci, qui étoit une bonne groſſe femme, aſſez curieuſe & aſſez bavarde, & qui m'avoit déjà pris en amitié, parce que je répondois à ſes queſtions tant qu'elle vouloit, me dit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans; cependant elle en tenoit un dans ſes bras, qu'elle careſſoit beaucoup, & dont elle paroiſſoit prendre grand ſoin. A qui appartient donc celui-ci, lui dis-je? A la grande femme que vous voyez, me repondit-elle. — Et quel eſt ſon mari? — Elle n'en a pas. — Elle eſt dont veuve? — Non, elle n'a jamais eu de mari. C'eſt, ajouta-t'elle, une aventure malheureuſe qui ſeroit trop longue à vous conter; cette pauvre fille s'eſt trouvée dans le beſoin: je l'ai priſe chez moi & j'ai ſoin de la mere & de l'enfant... Avancerai-je un paradoxe, ſi je dis qu'une pareille conduite prouve plus que toute autre choſe, combien les mœurs des Américains

cains font pures & refpectables ? Chez eux le vice eft fi étranger, fi rare, que le danger de l'exemple eft prefque nul ; de forte qu'une faute de ce genre eft regardée comme une maladie accidentelle, dont il faut guérir l'individu qu'elle attaque, fans prendre aucune mefure pour éviter la contagion. J'ajouterai, que l'acquifition d'un citoyen eft fi précieufe dans ce pays, qu'une fille en élevant fon enfant femble expier la foibleffe qui lui a donné l'exiftence. Ainfi la morale qui ne peut jamais differer du véritable intérêt de la fociété, femble quelquefois être locale & modifiée par les tems & les circonftances. Lorfqu'un enfant fans afile, fans propriété, fera un fardeau pour l'État, un être voué au malheur, ne devant fa confervation qu'à la pitié, & non à l'utilité publique ; on verra fa mere humiliée, peut-être même punie, & alors on juftifiera cette févérité par tous ces dogmes aufteres, qu'on oublie ou qu'on néglige maintenant

Je m'étois propofé de faire le lendemain une très petite journée, puifque je ne devois aller coucher qu'à Hartford, à quinze milles feulement

du lieu ou j'étois ; cependant il me parut impossible de faire ce chemin autrement qu'à cheval : je laissai donc les deux traîneaux de l'État de New-York, chez M. Case, après lui avoir demandé un reçu, que j'ai remis depuis à M. Wadsworth. D'abord je n'eus pas lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris : je voyageai pendant quelque tems sur des hauteurs couvertes de neige, où les traîneaux auroient réussi à merveille ; mais en descendant vers la riviere de Farmington, je trouvai que le dégel étoit complet, & que la boue avoit pris la place de la neige. Les bois que je venois de passer, ne ressembloient pas aux *Green-woods* ; ils étoient peuplés de petits sapins, dont le verd flattoit la vue, & dont le hazard avoit dessiné les chemins d'une maniere si heureuse, qu'on ne pourroit prendre un meilleur modele pour faire des *promenades angloises*.

Lorsque j'eus passé la riviere de Farmington, je montai une côte assez longue & assez roide, sur laquelle on trouve de tems à autres, des objets intéressans pour les amateurs de l'histoire naturelle. On y voit entr'autres, de grands quartiers

de rochers ou plutôt des gros blocs de pierre, qui n'ont aucune correſpondance avec le reſte de la montagne, & qui paroiſſent avoir été jettés là par quelque volcan. J'en remarquai un plus ſingulier que les autres, & je m'arrêtai pour le faire meſurer : c'étoit une eſpece de *ſocle* ou de quarré long, aſſez ſemblable au piedeſtal de la ſtatue de Pierre-le-Grand qu'on voit à Péterſbourg. Il a trente pieds de longueur ſur vingt de hauteur & de largeur : du côté de l'eſt, il eſt fendu dans la plus grande partie de ſa hauteur ; cette fente peut avoir un pied & demi de large par en haut, mais beaucoup moins pas en bas. Quelques arbuſtes ont végétés dans le peu de terre qui s'y eſt raſſemblé, & ſur le ſommet même du rocher, on voit un petit arbre dont je n'ai pu démêler l'eſpece. La pierre eſt dure & de la nature du quartz ; elle n'eſt en aucune façon volcaniſée.

J'arrivai à Hartford vers trois heures. Ayant appris que M. Wadſworth étoit abſent, je craignis de gêner ſa femme & ſa ſœur ſi j'allois loger chez elles, & je m'établis dans une très bonne

auberge tenue par M. Bull, qu'on accuse d'être un peu de *l'autre côté de la question*, ce qui veut dire, en termes honnêtes, qu'on le croit Tory. Je me contentai donc d'aller faire une simple visite à Madame Wadsworth, & de lui demander à déjeuner pour le lendemain. Le 5, je partis à onze heures seulement, quoique j'eusse trente milles à faire pour arriver à Lebanon. Au passage du ferry, je rencontrai un détachement du régiment de Rhode-Island : c'est le même corps que nous avons eu avec nous tout l'été dernier; mais depuis, il a été recruté & habillé. La plus grande partie des soldats sont negres ou mulâtres; mais ce sont des hommes forts & robustes, & ceux que j'ai vus avoient très bonne apparence. J'eus toute la journée un très beau tems, & j'arrivai à Lebanon au coucher du soleil. Ce n'est pas à dire que je fusse rendu à *Lebanon meetting-house*, où les Hussards sont en quartier & où le Duc de Lauzun a son logement; il me fallut faire encore plus de six milles, voyageant toujours dans Lebanon. Qui ne croiroit après cela que je parle d'une ville immense? Celle-ci est à la vérité une des plus con-

ſiderables du pays, car elle a bien cent maiſons : il eſt inutile de dire que ces maiſons ſont très éparſes, & diſtantes les unes des autres, ſouvent de plus de quatre ou cinq cens pas.

On croira aiſément que je ne fus pas fâché de me retrouver dans l'armée françoiſe, dont les Huſſards de Lauzun forment l'avant-garde, quoique leur quartier ſoit à plus de vingt-cinq lieues de Newport ; mais ils n'eſt point de circonſtance où je n'éprouvaſſe beaucoup de plaiſir à me trouver avec M. de Lauzun. Depuis deux mois j'avois parlé & écouté, avec lui je converſai ; car il faut avouer que la converſation reſte encore l'appanage particulier des François aimables ; appanage précieux à notre nation, qu'elle néglige peut-être trop & qu'elle pourra perdre un jour. Un Anglois avoit coutume de garder le ſilence, parce que, diſoit-il ; *parler nuit à la converſation.* Cette expreſſion biſarre renferme au grand ſens : tout le monde ſait parler & perſonne ne ſait écouter ; de ſorte que la ſociété de Paris, telle que je l'ai laiſſée, reſſemble à un chœur d'opéra, que quelques coryphées ont ſeul droit d'interrompre : cha-

que théâtre a ſon coryphée particulier ; chaque théâtre a ſes choriſtes qui répondent, & ſon parterre qui applaudit ſans ſavoir pourquoi. Tranſplantez les acteurs, ou changez de théâtre, la piece n'a plus d'effet. Heureux encore les Spectateurs, lorſque le répertoire eſt abondant, & que la même production n'eſt pas répétée juſqu'à ſatiété !

Me voilà bien loin de l'Amérique ; il faut pourtant que j'y retourne encore, & cette fois-ci ce ſera pour chaſſer des écureuils. M. le Duc de Lauzun me donna ce divertiſſement, qui eſt fort à la mode dans le pays. Ces animaux y ſont plus grands, & portent une plus belle fourure qu'en Europe : ils ſont, comme les nôtres, très adroits à ſauter d'arbre en arbre & à ſe coler contre les branches, de façon à ſe rendre preſqu'inviſibles. Il arrive ſouvent qu'on les bleſſe ſans pouvoir les faire tomber ; mais c'eſt un petit inconvénient : on appelle, ou on fait venir quelque particulier obligeant, qui met la coignée à l'arbre & l'abbat en peu de tems. Comme les écureuils ne ſont pas rares, on concluera que les arbres ſont très communs

& on aura raiſon (1). Au retour de la chaſſe, je dînai chez M. le Duc de Lauzun, avec le Gouverneur Trumbull & le Général Huntington. Le premier habite à Lebanon, & l'autre y étoit venu de *Norwich*. J'ai déja depeint le Gouverneur Trumbull; il ne s'agit plus que de ſe repréſenter ce petit vieillard, qui a tout le coſtume des premiers colons établis dans ce pays-ci, s'approchant d'une table déja entourrée de vingt Officiers d'Huſſards, & ſans ſe déconcerter ni rien perdre de

(1) Il y a auſſi dans le Connecticut un grand nombre *d'écureuils volans*. Ils ſont plus petits que les autres, auxquels ils reſſemblent aſſez par leur forme & par leur fourrure. On ſait que ce qui leur donne le nom d'*écureuils volans*, eſt la facilité qu'ils ont de ſe ſoutenir longtems en l'air, au moyen d'une longue membrane, ou d'une peau qui tient à la partie inférieure de leurs pattes, elle eſt repliée ſous leur ventre lorſqu'ils ſont en place; mais lorſqu'ils veulent ſauter d'un arbre à l'autre, ils écartent leurs pattes, & cette peau fait une eſpece de voile qui les ſoutient en l'air, & qui aide même à leur mouvement. On voit encore dans toute l'Amérique ſeptentrionale une autre eſpece d'écureuils, qu'on appelle *écureuils de terre*, parce qu'ils ne grimpent pas ſur les arbres, & qu'ils habitent ſous terre comme les lapins. Leur poil eſt plus court, & d'une couleur fauve rayée de noir. Ces animaux ſont très jolis & peu farouches.

la roideur de son maintien, prononçant à haute voix une longue priere en forme de *Benedicite.* Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il excite la risée des auditeurs ; ils sont trop bien élevés : il faut au contraire se figurer que vingt *Amen* sortent à la fois du milieu de quarante moustaches, & on aura une idée de cette petite scene. C'est à M. de Lauzun à raconter, comment ce bon Gouverneur méthodique, didactique dans toutes ses actions, dit toujours qu'il veut *considérer, référer* à son conseil ; comment il se fait de grandes affaires des petites, & à quel point il est heureux quand il a des affaires. Ainsi, dans les deux hémispheres, en exceptant Paris seulement, les ridicules ne doivent pas exclure l'aptitude au gouvernement ; parce que c'est par le caractere qu'on gouverne, & par le caractere aussi qu'on a des ridicules.

Je devois partir de Lebanon le 7 à dix heures du matin, mais le tems fut si affreux que j'attendis jusqu'à une heure après midi, espérant toujours qu'il s'amélioreroit un peu. Enfin, il fallut se résoudre à voyager par la neige fondue, la

plus continuelle & la plus froide que j'aie jamais essuyée. Le mauvais tems m'ayant fait presser un peu ma marche, j'arrivai à Voluntown vers cinq heures du soir. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit au commencement de ce journal de la maison de M. D***, on ne sera pas surpris que je m'y sois retrouvé avec plaisir. Cependant Mademoiselle Pearce n'y étoit plus; mais elle étoit remplacée par Mademoiselle D*** la cadette, jeune fille d'une figure charmante, quoique d'une beauté moins réguliere que son amie. Elle a comme elle la modestie, la candeur & la bonté exprimées dans tous ses traits; mais elle a de plus une sincérité & une gaieté qui la rendent aussi aimable que l'autre est intéressante. Sa sœur aînée étoit accouchée depuis mon passage à Voluntown; je la vis assise dans un grand fauteuil, près du même foyer que sa famille entouroit. Sa figure noble & imposante, paroissoit encore plus altérée par le malheur que par la souffrance. Cependant tout ce qui l'environnoit étoit occupé de la soigner & de la consoler : sa mere, assise auprès d'elle, tenoit dans ses bras son enfant, lui sourioit, le

careſſoit; mais pour elle, elle avoit les yeux triſtement attachés ſur cette innocente créature, la conſidérant avec intérêt, mais ſans plaiſir, comme ſi elle lui diſoit, *miſero paragoletto il tuo deſtin, non ſai* (1). Jamais tableau plus intéreſſant & plus moral, n'exercera le pinceau de *Greuze*, ou la plume d'un poëte ſenſible. Puiſſe diſparoître du ſein de la ſociété, l'homme aſſez barbare pour laiſſer cette fille infortunée en proie à un malheur qu'il peut réparer; & puiſſent toutes les bénédictions du Ciel ſe réunir ſur l'être aſſez juſte, aſſez généreux pour lui donner des droits plus legitimes aux noms de femme & de mere, & lui reſtituer ainſi, tout le bonheur que la nature lui avoit deſtiné (2).

Mon voyage déſormais n'offre plus rien qui ſoit digne de la plus petite attention. Je couchai le lendemain à Providence, & j'arrivai le neuf à Newport; content d'avoir vu beaucoup de choſes

---

(2) Malheureux enfant! tu ne ſais pas quel eſt le ſort qui t'eſt réſervé. *Metaſtaſe. Demophonte.*

(1) *Voyez* ce qui a été dit dans une note au commencement de ce Journal.

intéreſſantes, & de n'avoir éprouvé aucun accident; mais penſant avec triſteſſe que le lieu où j'arrivois, après avoir fait tant de chemin, étoit encore à quinze cens lieues de celui où j'ai laiſſé mes amis; où je pourrai jouir du peu de connoiſſances que j'ai acquiſes, en leur en faiſant part, où je retrouverai le bonheur, s'il en exiſte encore pour moi; du ſeul endroit enfin, *dove da longhi errori ſpero di ripoſar* (1).

---

(1) Je veux récompenſer ceux qui auront eu la patience d'achever la lecture de ce Journal, en mettant ſous leurs yeux le charmant morceau de *Metaſtaſe*, dont ces dernieres paroles ſont empruntées.

L' onda dal mar diviſa
Bagna la valle e il monte,
Va paſſagiera in fiume
Va prigioniera in fonte;
Mormora ſempre e geme
Fin' che non torna al mar.

Al mar dove ella nacque
Dove acquiſtò gli umori
Dove da lunghi errori
Spera di ripoſar.

En voici une traduction libre :

L'onde, une fois ſéparée de l'Océan, erre ſur les montagnes, ou

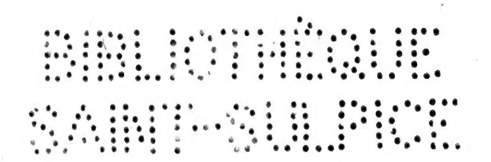
baigne les vallées : tantôt elle voyage avec les fleuves, tantôt elle est retenue prisonniere dans les fontaines; mais elle murmure & gémit sans cesse, jusqu'à ce qu'elle soit retournée à la mer.

A la mer, son séjour natal, à la mer, son dernier asyle, où, fatiguée de ses longues erreurs, elle espere enfin trouver quelque repos.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
du 1er. volume.





Fin de la Table du premier Volume.